

**Le footeux,
le nègre et le
petit garçon**

BY PAUL BAYLEVILLE

Le footeux, le nègre et le petit garçon

« Le footeux, le nègre et le petit garçon » n'est pas un roman autobiographique. L'idée autobiographique est ici un prétexte à l'envol de l'imagination romanesque. Tout part du poème de Wordsworth « L'arc-en-ciel » où il est dit : « L'enfant est le père de l'homme ». J'ai imaginé deux enfances avec leurs similitudes et leurs différences pour me demander si les notions de destin et de libre arbitre avaient un sens.

Il y avait autre fois en Europe un papillon, l'azuré du serpolet, dont le cycle de vie est complexe. Ce lépidoptère existe toujours, bien que menacé par les pesticides. La femelle pond ses œufs sur une plante hôte, les larves se nourrissent des carpelles des fleurs ; puis, la chenille tombe à terre où elle est recueillie par une fourmi, qui la transporte dans la fourmilière où elle est protégée, nourrie, devient papillon qui sort de la caverne et prend son vol. Les ailes de l'azuré sont bleues, mais si on les regarde sous un angle différent elles sont vif-argent, blanches, ou ... Pourtant, il s'agit toujours du même papillon. Destin, libre arbitre, ou ..., c'est comme la couleur des ailles de l'azuré du serpolet : le regard fait la couleur.

Chapitre 1

Il est préférable de n'être pas très malin pour oser écrire l'histoire de sa jeunesse. Acteurs et actrices le font, les journalistes de la télévision le font (celles et ceux que l'on voit, ou que l'on a **vus** le plus), les politiciens et les sportifs aussi... enfin, les gens connus qui veulent le rester ; et pensent, s'ils parlent d'eux-mêmes dans un livre, ajouter une brique au mur de leur visibilité sur lequel ils sont perchés. Par leur mérite, par pur hasard, par un mélange des deux, ils sont montés sur le mur par eux et par d'autres construit, et ne veulent plus en descendre. Le but du livre est de les montrer du temps où ils vivaient inconnus et cachés. Étrange façon de rattraper le temps perdu à ne pas être connus !

Dans l'espèce humaine, il y a les personnes qui se cachent, elles sont les plus nombreuses ; et celles qui se montrent, une minorité contrainte de gérer son image pour être sans cesse en vue pour ne pas être oubliée ; et point trop vu cependant pour ne pas lasser et passer de l'adulation au rejet. C'est compliqué, épuisant ; destructeur si l'image n'est qu'une image, chose sans substance. C'est la loi du genre : les personnes qui se montrent sont considérées comme plus importantes que les autres : on en voit même qui font graver leurs noms et visages sur des pièces de monnaie ou des billets de banque, ils pensent ainsi durer très longtemps. Croyance dont le temps finit par montrer l'absurdité : à force de manipuler la monnaie, on oublie les personnes. La majorité de ce qui se montrait hier est oubliée aujourd'hui. C'est normal, car ce qui se montre devient chose (une pièce de monnaie, un billet) dans le regard des autres, et les choses entrent dans l'oubli des choses, cet oubli dont l'autre face est le souvenir. Ne demeure que la lumière de l'être si elle avait trouvé sa

place dans ce qui s'était fait chose. Cela signifie que nombre de celles et ceux d'aujourd'hui seront oubliés demain. Raison de plus pour profiter du bel aujourd'hui, sans se faire d'illusions, mais en faisant des efforts pour entrer dans la lumière, celle qui n'a pas de nom. Cela fait penser à Armand du Plessis de Richelieu (1585-1642), qui, âgé d'une vingtaine d'années, dans un petit traité d'arrivisme qu'il appelle « Instructions et Maximes que je me suis données pour me conduire à la cour », s'ordonne de se faire voir au roi « une fois par semaine à Paris, tous les deux jours à Fontainebleau, mais pas davantage pour ne pas risquer d'être importun ». Pour rédiger son petit opuscule, il est vraisemblable que le jeune homme s'est inspiré des « Pensées pour moi-même » de l'empereur romain Marc-Aurèle (121-180); écrit en grec, le livre eut une première édition en latin en 1559 (Andreas Gesner, à Zurich). Si Richelieu a traversé le temps, ce n'est pas grâce à sa stratégie des apparences, ni à un ancien billet de banque, mais en vertu de ce qu'il a créé... on admettra pourtant que pour arriver à son poste au « conseil du roi », il sut et dut mettre l'apparence au service de sa substance. Particulier est le cas de sir Winston Churchill, le fils du duc de Marlborough, célèbre dès sa naissance en 1874, et qui décrit ses jeunes années (« *My early life* ») pour clarifier, en 1930, les récits faits par d'autres à son propos. Un des avantages des sociétés dirigées par une aristocratie, avantage limité aux aristocrates, est de permettre aux nobles de ne rien faire : pour être vus et connus, et se mouvoir dans un milieu policé, il leur suffit de naître ; et s'il leur arrive de s'occire, ils le font, généralement, avec politesse. Ils évitent ainsi « la course des rats » qui caractérise les sociétés où domine l'égalité démocratique où il faut aller à l'abordage en criant « moi d'abord ! »

Dans les sociétés démocratiques, dominantes aujourd'hui, l'écriture est une des façons de se montrer, parfois elle est le fait

d'un nègre qui se cache et dont le nom n'est pas cité. C'est le footeux qui avait lancé l'idée, pas pour faire un livre, mais pour le plaisir de parler de leur enfance avec son ami le petit garçon d'Herbeys, et bénéficiaire de la sympathie du nègre. Le footeux était de ceux qui s'étaient montrés, le petit garçon s'était caché, à Herbeys, c'est pourquoi on l'appellera désormais « le petit garçon d'Herbeys ».

Ils se réunissaient de temps en temps dans un café de la place du colonel Chabarov. Chabarov, un héros national d'un petit pays d'Europe centrale, la République d'Orah, capitale Bargez, 600.000 habitants et de nombreux cafés. Cette République (qui fut fédérale et populaire) a tant de mal à exister qu'elle n'a pas réussi à sortir de l'imagination du nègre, qui écrit les enfances du footeux et du petit garçon d'Herbeys. Ils étaient huit dans ce café du sous-sol sombre de la place Chabarov, à Bargez : le footeux, le petit garçon d'Herbeys et le nègre ; plus quatre consommateurs : deux jeunes femmes qui comparaient leurs vies amoureuses en alternant chuchotements et silences expressifs ; deux vieux messieurs vêtus sans soin, ils regardaient en silence leurs verres presque vides ; et un serveur, jeune, blondin et boutonneux. Ceux-là ne firent que passer dans cette histoire. Tous les mercredis soir, le sous-sol se métamorphosait en club de jazz où un quintette d'amateurs improvisait des airs pour une vingtaine de fidèles. Ni le petit garçon d'Herbeys, ni le footeux, ni le nègre n'étaient des habitués des soirées du mercredi.

Le nègre ! ce mot crée un problème avec les fanatiques de la novlangue du politiquement correct. Le mot en tant que tel n'a rien de particulier, il vient du lointain des mots, comme tous les mots. Il vient du latin : *niger* (*nigra*, *nigrum*) qui signifie « noir » en toute simplicité, mais l'histoire des peuples noirs de l'Afrique lui a donné de sombres connotations : esclavage, commerce de traite, échec

tragique de toute une civilisation qui reste à la traîne des peuples de ce monde. Cela se résume sous le terme de nègre, qui exprime soit un racisme spontané (la peur de ce qui ne vous ressemble pas, ressenti comme inférieur ou supérieur à **vous**, donc dominateur ou à dominer) soit un racisme intellectualisé, qui transforme le culturel (mobile et changeant) en biologique (fixe et invariant à nos échelles de temps).

Croyant trouver une assise dans la biologie le racisme se détruit, car la biologie nous dit que *homo sapiens* est une seule et même espèce pour la simple raison que nos gamètes sexuels sont compatibles, et qu'à l'échelle du temps de la vie, selon chaque ADN, nous n'avons jamais cessé de nous mélanger. Les races pures, quand elles existent, sont en danger ; comme ces chiens, les bergers allemands, tant issus de la même souche qu'ils développent des malformations spécifiques à la race. Parmi les *homo sapiens*, se mélanger est parfois très agréable, parfois catastrophique. Chaque être est un mystère, et un vecteur d'ADN, que la geste de sa vie transmet ou ne transmet pas. Face à ce mystère fondamental, le mot nègre n'a plus beaucoup d'importance, il voyage dans le temps porteur d'opprobre ou de fierté, selon les modes, les lieux, les moments, et l'intention de qui l'utilise.

Si le mot « Noir » vient du latin *niger* qui signifie noir, il faut dire que les Africains ne sont jamais noirs, la pigmentation de leur peau varie considérablement selon les ethnies, ces nuances magnifiques ne sont perçues que par les Africains eux-mêmes et par les Blancs qui vivent longtemps parmi eux. On comprend alors que ce mot « Noir » n'est que l'expression de la dictature des apparences dont *homo sapiens* souffre communément. On peut faire la même remarque à propos des « Blancs » dont les épidermes sont également chargés de

nuances pleines d'attraits... mais ce sont là des futilités. Et pour clore ce débat sans grand intérêt, on remarquera que les Africains qui vivent en Afrique, celle du sud du Sahara, ne sont pas appelés des « nègres », ils ont le nom de leur pays : Camerounais, Sénégalais, Kenyans, Tanzaniens, etc. qui se subdivisent en de multiples tribus et clans qui se font la guerre avec facilité. D'où l'exode de tant d'Africains venus vivre chez les Blancs et qui ont lancé ce mouvement de déconstruction du langage des ex-colonisateurs afin qu'il reflète la bien-pensance d'une novlangue sans autre histoire que celle de la bien-pensance elle-même. Ces nouveaux venus irrespectueux nous disent : « Ce que nous disons est votre obligation, ce que vous dites est discutable ! » : " la meuf est morte depuis moins de 24 heures ! », *dixit* dans un verlan diffusé pendant l'Occupation, et repris par les banlieues, la conseillère en communication du président Macron, Sibeth Ndiaye, aujourd'hui ministre qui « fait le job » de porte-parole du gouvernement Édouard Philippe. Madame Ndiaye parlait ainsi en son temps du décès de Simone Weil, considérée comme une héroïne de l'histoire de France. « Meuf », c'est permis ; « Nègre », c'est pas bien ! Imaginons qu'après l'assassinat de Martin Luther King le porte-parole « blanc » du gouvernement français ait dit en privé à un journaliste bien-pensant : « le mec vient d'être assassiné » ou, pire encore : « le nègre vient d'être assassiné »... que de bruit dans le Landerneau de goooche qui domine encore les médias et toutes les personnes associées à leur cirque : chanteurs, actrices, etc.

Bon ! On peut comprendre et tenir compte du fait que le discrédit du terme « nègre » est venu de l'histoire des États-Unis où l'esclavage a marqué l'âme noir au fer rouge, inventé le jazz (cette douleur métamorphosée en œuvre d'art) et souillé l'inconscient de tous les individus qui ont formé ce grand pays. Les mots voyagent, et prennent racine n'importe où : les Étatsuniens ont dans leur

vocabulaire anglais le terme latin avec deux g : *nigger* (qu'ils ne déclinent pas), pour désigner les Noirs de ce pays en anglais et pas en latin. C'est dans les Amériques du Nord que la déconstruction du langage a le mieux réussi, aujourd'hui « *nigger* » ne se dit plus, ça froisse les anciens esclaves, et c'est un péché mortel. Et pour bien marquer la revanche des dominés et se séparer des autres, seuls les noirs ont le droit de s'appeler « *niggers* » entre eux. Ce qui est surprenant si l'on considère que le même code linguistique a été imposé en Europe où les Romains, puis les Turcs, ont en leurs temps réduit en esclavage tout ce qui leur tombait sous la main : les Blancs et les Noirs sans la moindre discrimination. Une région d'Europe, la Slavonie et la Dalmatie, peuplée selon les Vénitiens par les « Esclavons », en porte encore la marque. On sait aussi que Cervantès, l'auteur de « Don Quichotte de la Manche », fut détenu comme esclave à Alger à la fin du XVI^e siècle, comme des milliers d'autres chrétiens d'Europe. Conformément aux injonctions coraniques, Cervantès ne fut libéré qu'après paiement d'une importante rançon au pacha d'Alger. On voit que l'histoire est pleine de choses plaisantes et déplaisantes ; et l'avenir n'est jamais comme avant. On peut comprendre, à la condition que les fanatiques de la novlangue en Europe ne fassent pas de leur ressentiment le nouveau moteur d'une histoire hors-sol. La novlangue s'impose aujourd'hui au sein même de la République française. Sur le site officiel de la « Mission interministérielle pour la protection des femmes contre les violences et la lutte contre la traite des êtres humains » on lit face au logo de la République :

FEMMES VICTIMES DE VIOLENCES

DES PROFESSIONNEL-LE-S VOUS ÉCOUTENT

ET VOUS ACCOMPAGNENT

Si la cause est noble, son expression est celle de la dictature du bien, un nouveau fanatisme qui se croit tout permis. Moi, je n'avais rien à voir avec l'Afrique et les États-Unis, je n'étais qu'un mâle blanc d'Europe, mal vu de tous les « indigènes de la République » et de leurs collabos qui ne voient dans l'histoire coloniale que haine, crimes et ressentiment. J'étais un accident du vocabulaire de la langue française qui, depuis environ deux siècles, appelle « le nègre » la personne qui écrit le livre d'un autre qui ne l'écrit pas, mais le signe. Phénomène surprenant, ce nègre-là n'a pas de féminin courant... je doute qu'une autre chapelle des fanatiques de la novlangue fasse d'agressives démarches pour que l'Académie française féminise ce terme-ci pour que l'on puisse appeler « négresse » celle qui écrit le texte signé par un faux auteur ou une fausse auteureu. On peut comprendre.

On peut comprendre puisque les fanatiques de tous poils ne sont pas à une incohérence près, et que si leurs idées sont courtes l'histoire est longue et compliquée. Cela crée pourtant une situation cocasse où Colette, la fameuse Colette des « Claudine » et autres chefs d'œuvre, était donc **le** nègre (ou **la** nègre ?) d'un homme sans talent (sauf à l'esbroufe, et au lit peut-être...) qui s'appelait Henry Gauthier-Villard. Je suis donc le nègre discret qui balaye la cour de la littérature, et je continue...

Le footeux était un cas. Il avait été un international de football en un temps où taper dans un ballon n'était pas le fait de millionnaires issus des « quartiers sensibles ». Quartier sensible est un euphémisme qui désigne des zones dans les citées de France qui, de gré ou de force, se convertissent à l'islam et font fuir celles et ceux qui résistent. On le voit à la longueur des shorts des joueurs de foot. Du temps du footeux, les années soixante à quatre-vingts (ou

huitante : il fit une longue carrière à Liège), les shorts étaient courts (ce qui correspond à l'origine anglaise du mot), un peu comme le furent les mini-jupes : au-dessus du genou. Depuis l'islamisation de l'Europe et du foot, les shorts descendent, et, pour la même raison, les barbes s'allongent. À présent les shorts vont jusqu'au genou pour se rapprocher des normes coraniques... encore un peu et ils s'arrêteront à mi-mollet ou au-dessus de la cheville, genre qamis ou sarouel. On pourra y cacher un ballon. Il faudra inventer de nouvelles règles : le « coup pas franc », par exemple. On peut comprendre... mais pourquoi faire tant de place à des gens qui n'en font à personne : « Ce qui est à nous est à nous, ce qui est à vous est négociable ! » : vos quartiers, vos filles, votre art de vivre, votre civilisation. Moi, le nègre, j'avais un problème avec l'islam et le petit garçon d'Herbeys me laissait entendre que j'en faisais trop. J'étais lassant et lourd (relou, comme on dit dans les quartiers). Un jour, exaspéré, le petit garçon a soupiré : « Il vient, il tue, il passe, le temps des assassins ! » Il le disait au footeux, à propos d'une série d'attentats qui avait eu lieu en Belgique en mars 2016, où le footeux venait d'aller pour accéder à sa pension de retraité du ballon rond.

C'est que le footeux, héros footballistique en voie d'oubli dans son pays, ne roulait pas sur l'or. S'il n'était pas pauvre comme Job, c'est qu'il vivait aux crochets d'une dame, veuve, un peu riche, un peu bonne, un peu méchante... et très croyante. Dans les diners en ville, elle disait de sa relation avec le footeux (séducteur impénitent en son temps) : « Notre relation est purement platonique ! » À quoi rétorquait le footeux : « Si tu attends que Platon te nique, tu vas attendre longtemps ! » On riait... la dame ne riait pas, elle n'avait pas le sens de l'humour. Ce n'était pas qu'elle fût sottre, simplement ce sens lui manquait. Le petit garçon d'Herbeys aimait le footeux dont il devinait la solitude. Une solitude cachée, comme le font tous les

grands solitaires. Il y a deux techniques : silence ou bruit. Le petit garçon d'Herbeys cachait sa solitude dans le silence, le footeux dans le bruit de ses plaisanteries qui lui semblaient comme autant de tirs au but, des penalties, salués par les hourras du stade. À première vue, ses blagues n'étaient pas toujours très fines... mais si l'on y prêtait attention, elles avaient souvent une finesse cachée, une ironie à géométrie variable qui montrait que le footeux était un homme plus fin et complexe que son humour pris à bout portant ne le suggérait. Par exemple, lors d'un diner, si la chair ne lui plaisait guère, après avoir englouti son assiette, il lançait : « Et maintenant quand 'est-ce qu'on mange ? ». C'était lourd (« relou » comme on dit...) et pourtant... ça disait bien ce que ça voulait dire, sans le dire tout à fait. Il y avait de la finesse dans sa façon de créer un langage de l'absurde. Autre exemple... ça se passe dans le café en sous-sol de la place du colonel Chabarov : une jeune femme, jolie, baskets blanches et jeans moulants, venait de quitter sa table et montait les marches de l'escalier qui donnait sur la rue. En haut des six ou sept marches, la porte grand ouverte diffusait en plein jour une lumière de pleine lune qui dessinait sa silhouette et mettait en évidence la blancheur des baskets ; en prime, la position de la femme, ses mouvements, faisaient resplendir la rondeur parfaite de ses fesses. La vie offrait dans l'instant une œuvre d'art éphémère, plus belle que ces Vénus convenues aux fesses rondes (les Grecs surnommaient Vénus « la déesse aux belles fesses ») qui décorent les squares et n'intéressent que les pigeons et, autrefois, les adolescents inquiets. Aujourd'hui, ils trouvent des exutoires en regardant du porno sur internet qui les traumatise. Les quelques mâles attablés dans la salle sombre du café regardaient éblouis l'œuvre d'art spontanée que cet instant de vie leur offrait. Les vieux messieurs ne regardaient plus leurs verres, pleins. De sa voix claire et distincte, le footeux lança : « Quelles belles

chaussures ! » On n'est pas certain que la jeune femme comprit que l'on parlait d'elle. Il est probable que oui... on ne voit pas pourquoi elle aurait été moins fine que le footeux. Mais on ne saura jamais si elle a compris qu'un instant elle fut une œuvre d'art. Œuvre éphémère, qui pendant quelques secondes fit des clients du café Chabarov des Claude Monet émerveillés devant Camille... ou la cathédrale de Rouen... et puis Renoir...

Le petit garçon était un homme du silence, et son silence était le pendant du bruit que faisait le footeux : l'expression d'une même solitude. Personne ne l'appelait « le petit garçon d'Herbeys », mais l'œil de la littérature, ou peut-être celui d'une femme, qui s'efforcent de ne voir que l'essentiel, sait que ce nom lui convenait mieux que celui qu'il portait sur ses documents d'identité. C'était comme le footeux dont l'état civil passait à côté de ce qui avait fait sa vie : le foot !

Herbeys est un petit village du Dauphiné situé aux pieds des Alpes. Paysage de collines et de champs herbeux ou cultivés, avec des bois communaux que l'on appelait les « coupes », où, au début de l'automne, les paysans allaient en groupes de travail couper le bois pour l'hiver. Ils en ramenaient des grumes lourdes, tirées par des attelages de bœufs transpirants et dociles sous le double joug ; d'autres, un peu moins lourdes, étaient tirées par un percheron massif, il s'appelait « Bijou ». C'était un beau cheval bai épris de liberté, aux pattes épaisses comme des colonnes, au naseau doux. Il aimait les pommes.

Sans le vouloir, le nègre vient d'entrer dans un souvenir du petit garçon d'Herbeys : il a capturé une image du passé qui flottait dans la noosphère. La noosphère est la dernière-née des couches qui entourent la Terre : atmosphère, biosphère... c'est la couche de la

pensée, la couche la plus humaine, celle que génération après génération l'espèce humaine ne cesse de créer et d'amplifier, car même si les animaux y ont un rôle... il est discret. Comme les couches précédentes, lithosphère, hydrosphère, etc., la noosphère a pour fonction d'organiser le monde à sa façon. Pour accéder à la noosphère, ce « monde des idées » de Socrate et tous les autres, il suffit de lire et que la pensée s'envole pour rejoindre celles des créateurs vivants et morts. Ce sont des choses qui arrivent, surtout si l'on est un artiste nègre qui improvise un jazz littéraire... un « art nègre ». Ici, l'expression est admise, elle est même valorisée et valorisante. Encore une de ces incohérences où la novlangue et l'histoire des mots valent à l'anglaise et cul par-dessus tête.

On n'avait dansé la valse anglaise qu'une seule fois à Herbeys. C'était en 1851, on avait pour l'occasion rafraîchi les murs du salon à l'italienne et refait les parquets du château. Le château d'Herbeys datait du XVIIe siècle, il avait servi de résidence à des évêques de Grenoble et du Dauphiné. Louis Napoléon y était venu avec une de ses maitresses, Miss Howard, une Anglaise richissime rencontrée par le futur Napoléon III au temps où il était réfugié politique à Londres. Miss Howard avait financé les aventures politiques de son amant. L'élection du 10 décembre 1848 avait fait de Louis Napoléon un président de la République, le coup d'État du 2 décembre 1851 en ferait un empereur. En ce bel été 1851, Louis Napoléon était venu séduire les votants dauphinois qui, comme toute la France bourgeoise et paysanne, allaient le plébisciter et le faire empereur. Pour Miss Howard, ce fut la dernière valse officielle, Napoléon III avait déjà en tête son mariage avec la comtesse de Teba, Eugénie de Montijo. Il n'épousa pas la riche roturière qui élevait avec son propre fils (Louis Napoléon n'en était pas le père) deux des fils illégitimes de son amant ; il ne l'épousa pas, mais en fit une comtesse, et lui donna

le château de Beauregard à La Celle-Saint-Cloud. Pour le petit garçon d'Herbeys, le château d'Herbeys était un lieu magique dont il savait peu de choses : qu'il était interdit d'y entrer ; qu'en 14-18 les blessés s'y reposaient ; et que ce n'était pas son monde. Difficile de dire si cette idée de « lieux interdits », tôt entrée dans sa vie comme une évidence du terroir, l'a empêché d'accéder à tous les territoires possibles de son futur. Ce premier château interdit a-t-il servi de modèle à des châteaux imaginaires auxquels il s'est interdit l'accès pour se construire un monde à l'image de son enfance ?

Son monde à lui, c'était la ferme des Péronnard-Perrot, pas le château. Le poète anglais William Wordsworth a écrit dans son poème « l'arc-en-ciel » : *the rainbow* (1802) : « L'enfant est le père de l'homme » :

Mon cœur bondit quand je vois

My heart leaps up when I behold

Un arc-en-ciel

A rainbow in the sky:

C'était ainsi quand commença ma vie

So was it when my life began;

C'est ainsi maintenant à l'homme que je suis

So is it now I am a man;

Qu'il en soit de même quand je serai vieux

So be it when I shall grow old,

Ou que je me meure !

Or let me die!

L'Enfant est le père de l'Homme

The Child is the father of the Man;

Et je souhaiterais que mes jours fussent

And I could wish my days to be

Par piété spontanée les uns aux autres liés

Bound each to each by natural piety.

Freud a repris la formule avec l'idée que les premières impressions de la vie façonnent l'inconscient et le conscient pour créer la dynamique du « caractère ». Et moi le nègre, j'étais devant deux papillons aux métamorphoses complexes appelés « azurés du serpolet », la couleur de leurs ailes changeait selon l'angle de mon regard. Je devais chercher une mélodie jazzy unissant toutes ces voix qui faisaient des solos dans mon trio improvisé. J'aimais ces personnages qui m'avaient trouvé, et comme on dit, « je n'en perdais pas une miette ». Je voyais les hommes qu'ils étaient devenus... des vaincus qui n'avaient pas tout perdu, situation banale... les extrêmes dans la victoire ou dans la défaite sont rares. Soixante-dix, septante ans... quelque chose comme ça ; vu leur âge qui laissait peu de temps aux actions nouvelles, on pouvait parler de destins, et se demander si le poète Wordsworth avait raison : les jours sont-ils liés les uns aux autres par piété spontanée ? Sommes-nous toujours fidèles à notre enfance ? Est-il possible de lui échapper ? la trahir, l'effacer, la dépasser ?

Si l'on a l'esprit pratique, ou naïf, on dira qu'il est plus facile d'effacer une enfance malheureuse que celle qui fut heureuse. L'idée semble communément admise... d'ailleurs, les mots habituels utilisés

pour consoler d'un chagrin le disent à leur façon : « n'y pense plus », « c'est passé, ça va aller », « oublie, tu as toute ta vie devant toi », etc. Alors que de l'arc-en-ciel, on s'en souvient ! Le bon reste et le mauvais s'en va... ce n'est pas impossible, même si ce n'est pas toujours vrai. Pourtant, on ne peut pas exclure la présence d'un mécanisme biologique qui amène le cerveau à produire des substances de l'oubli.

Avant la fin du XIXe siècle, la médecine ignorait la possibilité d'utiliser l'espace péridural, non pas pour oublier la douleur, mais la supprimer. Avant 1940, l'anesthésie par péridurale était peu pratiquée. Pourtant, les douleurs de l'accouchement étaient telles qu'elles auraient dû décourager les femmes de faire des enfants. Or, à l'évidence, pendant des millénaires et des millénaires, les femmes ont fait l'amour, qui est aussi un échange de gamètes, et accepté une de ses conséquences possibles : l'accouchement. Dans l'espèce humaine, l'accouchement est particulièrement dangereux et douloureux. D'ailleurs, avant les progrès décisifs de la médecine à la fin du XIXe siècle, dans les statistiques de mortalité la moyenne d'âge des femmes était très inférieure à celle des hommes (25 à 30 ans contre 30 à 40) ; les femmes « mouraient en couches », selon l'expression consacrée. Depuis plus d'un siècle, la tendance s'est inversée : la moyenne d'âge des hommes est inférieure à celle des femmes (76 ans contre 82), elles vivent plus longtemps, les hommes aussi mais moins longtemps que les femmes. Ceci entraîne de grands changements, positifs et négatifs : il faut payer ce temps gagné (cancer, Alzheimer, solitude des vieillesse), mais il est gagné... ce qui signifie que nous devons apprendre à vivre, et bien vivre, plus longtemps. Un art nouveau nous attend !

Pas de doute ! En ce qui concerne nos fonctions les plus animales, la vie nous pousse en avant dans le temps et nous verse l'oubli des douleurs organiques, avec ou sans l'usage des analgésiques. Cet oubli est un phénomène biologique qui touche les femmes et les hommes. Le footeux était en train d'en parler : « Je n'ai pas eu beaucoup de blessures. Mais une fois, clac, le ménisque. Ça fait mal ! on m'a sorti sur une civière ». Le petit garçon d'Herbeys lui demande pourquoi n'a-t-il pas eu beaucoup de blessures ?

- À cause de mon cerveau ! Tu comprends, la tête elle s'use moins que le reste du corps. J'en ai vu des joueurs, j'en ai vu ! Même des plus forts que moi. Y faisaient ce qu'ils voulaient avec un ballon. Mais sur le terrain, y comprenaient pas. Impossible de les faire utiliser leur dextérité pour en jouer dans une stratégie d'équipe. Alors ils jouaient avec leur corps, couraient à droite, à gauche, devant, derrière, comme des chevreaux au printemps... Ils pouvaient faire illusion quelque temps, surtout avec un peu de chance : un but par-ci, une passe heureuse par-là. Mais sans la tête, tu ne dures pas ! A la fin, trois, quatre ans, ils se cassaient, battaient leur femme, divorce, et la dégringolade : les putes, l'alcool, la drogue... la connerie quoi ! »

Après un long silence, on en revint au ménisque, combien de temps avait duré l'immobilisation et tout. Parler de sa santé est un de ces tics de vieux, qui, plus que leur apparence, signale leur âge.

- J'ai souffert comme un damné, mais, c'est bizarre, je sais que la douleur était grande, mais je ne peux pas la revivre... heureusement ! Ils m'ont enlevé les petits morceaux, le chirurgien m'a dit : « Si tu restes tranquille pendant trois semaines et recommences doucement l'entraînement, tu

joueras encore dix ans, plus peut-être ». Dix ans ! à l'époque ça me semblait une éternité. J'ai bien respecté le temps de repos, après deux semaines j'étais prêt à jouer, comme avant. Mais j'ai fait attention, je suis allé à la mer, soleil, natation, repos, encore une semaine... et j'ai joué pendant quinze ans, ouais ! quinze ans ! J'ai un copain, après dix jours, y pétait la flamme, il a refait un match, et crac, il a tout cassé ; il n'a plus jamais joué ! La tête, je dis, tout est dans la tête ! »

Pour l'opérer du ménisque, on lui avait fait une périodurale. Il souffrait beaucoup. Certes, il est hasardeux de comparer un accouchement et le ménisque accidenté d'un footballeur. Mais, pour ce qui concerne l'oubli de la douleur, on constate des amnésies similaires : et les dames refont l'amour et les footballeurs courent encore derrière le ballon. Dans leurs métamorphoses, les jeux du désir sont inépuisables.

Chapitre 2

Herbeys est un village dont le passé est sans intérêt particulier. Son histoire paysanne n'a rien de remarquable. Jusque dans ses variations, son histoire est conforme aux transformations, qui, au fil du temps, modifiaient le paysage, la région, la province, la France. On peut parler d'une sorte de conformisme dans le changement dont les habitants n'avaient qu'exceptionnellement conscience : les vies sont brèves et l'histoire prend son temps. Elle laisse des signes, pas toujours faciles à interpréter. Elle lègue et laisse tomber des objets, des pièces de monnaie, des mots, des noms, gens et choses qui montrent que ces présents, ici et maintenant, viennent d'un avant dont on ne sait jamais tout, et parfois rien du tout. On peut dire de ce village qu'il convenait à la vie cachée du petit garçon d'Herbeys.

Il y a ce nom « Herbeys » dont l'origine n'est pas certaine. Des sources livresques évoquent pour origine un nom d'homme germanique, *Herbald*, *Herbert* ou *Haribehrt*. Il y aurait donc aux origines du village l'arrivée d'un homme germanique avec sa famille. Peut-être lors des grandes migrations des tribus germaniques poussées par les invasions hunniques des IV^e et V^e siècles. C'est possible, mais ce n'est pas certain. Les registres paroissiaux donnent des informations plus objectives que cette hypothèse fondée sur la toponymie : Herbeys, Herbert, ça peut avoir un lien... mais ce n'est, peut-être, qu'un rapprochement sans autre fondement qu'une similitude fortuite de phonèmes sans autres liens entre eux que le bruit du langage quand on dit l'un, puis l'autre : Herbert, Herbeys : on prononce *erbé* ou *erbê*, selon les hameaux du coin, tous jaloux de

leurs singularités. Chez Heidegger, toute une philosophie fumeuse d'une horrible arrogance est issue d'un nouveau regard accordé au langage. Son mérite est de pointer en direction du « sacré » en faisant du langage le doigt qui montre « la maison de l'être ». Après, on se perd dans la contemplation du doigt. Je demande à qui connaît Heidegger mieux que moi de pardonner mon jugement... mais, qu'un philosophe qui joua les vieux sages après la Seconde Guerre mondiale ait été membre du parti nazi, et ait donc prêté serment à Hitler, c'est trop pour moi. Je peux faire l'effort de comprendre, pas celui d'excuser.

Le plus vieux document écrit concernant Herbeys se trouve dans le cartulaire de la cathédrale de Grenoble, qui, dès le début du XI^e siècle, mentionne l'existence de l'église saint Victor à Herbeys : « *ecclesia sancti Victoris de Herbisium* ». À propos du même village et de la même église, le nom « Herbeys » apparaît en 1260... puis, le terme latin revient avec quelques variations (*Erbesium*, *Arbetium*). Enfin, dans un État des terres du Dauphiné de 1757, on trouve Herbeis qui dans un document de 1777 devient Herbeys tel que le village est désormais connu, et donc peuplé d'Herbigois et d'Herbigois. Ils étaient 350 au temps du petit garçon d'Herbeys, ils sont plus de 1300 aujourd'hui, alors que les Grenoblois de souche quittent de plus en plus une ville dont l'islam fait la conquête. L'origine latine du nom est donc plus probable que celle d'un migrant germanique appelé « *Herbert*, *Herbald* ou *Haribehrt* ». Toutefois, on ne peut pas exclure que ces deux ascendances soient un peu vraies... avec beaucoup d'autres dont on ne sait plus rien. Quand on lit « on » cela désigne moi, le nègre, celui qui écrit ces mots.

Si vous considérez que l'origine romaine est probable, vous pouvez vous intéresser au sens du mot latin *herbisium*. On trouve chez Ovide,

dans « les Fastes », l'expression : « *primis in herbis* » qui signifie « **blé en herbe** ». Les « Fastes » d'Ovide, publiés en l'an 15 de notre ère, sont des éphémérides mythologiques et historiques qui décrivent les cérémonies religieuses des jours et des saisons. Cela parle des paysans romains et de leurs problèmes ; que l'on en juge :

Au livre IV, verset 645, Ovide décrit les rites du mois d'avril : « Quand se lèvera le troisième jour des ides de Vénus, pontifes, sacrifiez une vache pleine (*fonda*). *Fonda* vient de *ferendo*, et veut dire une vache qui porte et qui est féconde ; c'est de là que l'on fait dériver le mot *fœtus*. »

Les paysans d'Herbeys redoutaient la période des « ides de Vénus », du 15 mars au 15 mai, où le temps n'en fait qu'à sa tête. Ils citaient le dicton : « En avril ne quitte pas un fil, en mai fais ce qu'il te plait ! » Toutefois, ils ne luttaient plus contre les éléments en sacrifiant une vache pleine, ça coûtait trop cher et ça ne servait à rien. Les placebos olympiens n'intéressaient plus.

Ovide avait le souci de la naissance des mots et des choses, il décrit l'origine de la pratique sacrificielle qui remonte au roi légendaire Numa. Préoccupé par les catastrophes naturelles qui affectent l'agriculture (la plus noble des activités avec la guerre, selon les Romains), le roi, ou Ovide, en décrit les périls :

« Tantôt les vents glacés apportaient la sécheresse, tantôt de longues pluies changeaient la campagne en un marécage ; souvent **le blé en herbe** trompait l'espoir du laboureur [...] le bétail mettait bas avant terme des créatures avortées, et l'agneau, en naissant, causait souvent la mort de la brebis. »

Alors vient le remède, le roi Numa part dans la forêt sacrée pour y recevoir un rêve du dieu Faunus qui annonce : « Roi, il faut apaiser

Tellus par la mort de deux vaches ; qu'une seule victime suffise à ce double sacrifice ». Ovide continue : « La terreur chasse le sommeil ; Numa se rappelle ce qu'il a vu ; il réfléchit au sens mystérieux de l'ordre obscur qu'il vient de recevoir. Tandis qu'il erre dans la forêt, son épouse chérie vient à sa rencontre, et met fin à ses incertitudes en lui disant : « On te demande les entrailles d'une vache pleine. » Il offre donc les entrailles d'une vache pleine. Une année heureuse arrive enfin : la terre et les troupeaux retrouvent leur fécondité ».

Herbeys viendrait donc du latin *Herba*. Pour la protection du blé en herbe, « *primis in herbis* », les Herbigeois s'en remettaient à une couverture de neige qui, souvent, emmantelait les pousses et formait une couche glacée qui protégeait du froid la germination. Tous les dérivés du mot *herba* concernent l'herbe dans ses formes et ses usages, par exemple le verbe *herbesco, is, ere* signifie « pousser comme l'herbe ». On ne peut donc pas exclure qu'après 121 av. J.-C., lors de la conquête du territoire des Allobroges (les Gaulois du coin) par les légions romaines, les soldats romains aient donné le nom d'*Herbisium* à une campagne qui fournissait du fourrage et des pâturages à leurs chevaux, et du bétail qui assurait l'alimentation de la troupe stationnée dix kilomètres plus loin, à Grenoble. Outre les aspects linguistiques, l'hypothèse romaine est confortée (mais non prouvée) par l'existence d'une route romaine qui pendant plusieurs siècles fut le seul tracé reliant Grenoble à Herbeys. Cette voie ne reliait pas la garnison romaine et les routes transalpines qui sillonnaient l'Europe : il s'agissait, semble-t-il, de raccorder les romains à leurs producteurs de fourrage, de bétail, et de légumes. En ces temps-là, Grenoble était un gros village appelé Cularo, les Romains l'avaient entouré d'un mur de protection, car les Allobroges ne cessèrent de se révolter contre les Romains qu'après un dernier soulèvement en 61 av. J.-C.. Quelque quatre siècles et demi plus tard,

le village gaulois de Cularo changera de nom pour se christianiser. La tradition paysanne est ici solide puisque dans les langues celtes *cularo* signifie concombre, courge ou tubercule. Cularo prendra le nom de Gratianopolis à partir de 381 pour remercier l'empereur Gratien d'avoir encouragé la création d'un évêché dans Cularo. Après plusieurs adultérations linguistiques Gratianopolis, « la ville de Gratien », en grec, deviendra Grenoble en français. Si l'on y regarde de près, toutes les villes romaines, et même Rome, sont des villes de culture grecque, ou si l'on veut, gréco-romaine. Une culture à laquelle s'ajoutera une version du judaïsme à travers le christianisme.

Quand on sonde le passé pour mieux comprendre le présent on ne revient jamais les mains vides. On enrichit le présent : ce que l'on en sait, ce que l'on en ignore, et cela est bon. Toutefois, on n'acquiert que peu de certitudes, les possibles ne sont pas toujours certains, mais ils peuvent se préciser grâce à d'autres recherches, et sont toujours le réconfort de l'effort. Seuls sont certains les mensonges dénoncés par l'exploration des profondeurs. Il n'y a que le mensonge qui peut prétendre à la vérité, la vérité se sait toujours grande, complexe, multiple dans ses ouvertures sur le divin.

En ce temps-là, le petit garçon d'Herbeys n'avait pas de grands soucis avec le divin. La famille Péronnard-Perrot était une famille de son temps : la femme était catholique, elle allait à la messe dans l'église de saint Victor quand le travail à la ferme et les travaux domestiques lui en donnaient le temps, rarement ; mais, tous les dimanches, elle y envoyait sans faute les enfants après s'être occupée de la basse-cour, et lancée dans la préparation du repas de midi. Peu de temps pour la prière donc, mais elle écoutait la messe transmise par la T.S.F. (on disait alors « Teu Seu Feu », qui signifiait Télégraphie Sans Fil, le mot « radio » est venu un peu plus tard). On

appelait cette modeste héroïne campagnarde, toujours occupée, toujours joyeuse et bonne, « Mémé Péronnard ». Les enfants ne connaissaient pas son prénom (Marie peut-être ; ou Marguerite... qui sait ?). Pour l'homme, on disait « Pépé Péronnard », il était athée, très Troisième République, Père Combe, séparation de l'Église et de l'État, etc. Un de ses jurons favoris : un « bordel dé diou » tonitruant en cas d'exaspération extrême ; en situation courante le français s'imposait et « bordel de Dieu » était entendu. Ce juron pouvait s'égrainer avec un « de » entre chaque blasphème comme un capelet mal pensant (« bordel de Dieu de bordel de Dieu de etc.). À cette époque, la bien-pensance était un catholicisme terne et à rebours. Si le Pépé ne cachait à personne son athéisme, il était discret sur la question, sauf quand il avait bu un verre de trop, rarement en fait. Il devenait alors militant et blasphémait d'horrible façon. Tout y passait. La Sainte Famille, Joseph « le cocu content des curés ! » ; la Vierge Marie, « vierge, mon cul ! » ; et même Jésus, « ce crétin qui reste les bras en croix ! » Certains ont émis l'hypothèse qu'il reprochait ainsi au Christ une excessive passivité pendant le chemin de croix collectif de la Grande Guerre dont il avait suivi toutes les stations à Verdun, sur le « Chemin des Dames »... En tout cas, la Mémé intervenait et défendait sa religion contre ces attaques avinées et grossières. S'il était déjà parti trop loin dans sa profession de foi sacrilège, il la battait, elle pleurait. Lors d'un bref répit, on envoyait les enfants se coucher. Car il y avait des enfants à la ferme, des enfants qui n'étaient pas des membres de la famille Péronnard-Perrot. Ils étaient placés à la campagne par l'Aide social à l'enfance ou par un parent en difficultés. De temps en temps, une assistante sociale visitait la ferme pour s'assurer que les enfants étaient bien traités. Ils l'étaient. La famille Péronnard-Perrot n'avait rien des Thénardier de Victor Hugo.

Dire que le Pépé Peronnard battait la Mémé Peronnard semble le comble de l'horreur aujourd'hui, alors que l'indignation morale est à son comble sitôt qu'il y a suspicion de violences domestiques. Ceci n'excuse ni ne relativise cela, mais il faut se garder des facilités des indignations morales à la mode. Alors que l'on se scandalise aujourd'hui de la moindre gifle, l'industrie cinématographique propose des spectacles sanguinaires de tortures et de meurtres... sans parler ici de ce qui se passe dans un monde plein de soutiens aux droits de l'homme, de la femme, des enfants, des LGBT, des animaux, etc. Autrefois, au temps où paysans et citadins qui battaient leur femme ne courraient pas grand risque, ces spectacles filmés auraient scandalisé les mêmes qui auraient requis la prison à vie contre les créateurs pervers de telles horreurs visuelles. Il est toujours facile de jouer les vertueux en condamnant un passé sans défense. Cela ne signifie pas qu'il ne faille pas aujourd'hui condamner ceux qui battent leur femme, ou celle d'un autre, d'une autre ou de personne. Cela signifie qu'il faut prendre garde à ne pas juger sans appel le passé à l'aune d'un présent qui, toujours dans ces cas-là, joue les hypocrites. Il est si facile de hurler au scandale moral quand on ne risque rien. Mais, même là il y a des limites. Certains massacres et cruautés, expliqués par leur contexte ou par n'importe quoi, ne peuvent pas être excusés, ils sont pour l'éternité.

Outre les animaux de la ferme : le cheval, les bœufs, les vaches, les cochons, les lapins, les poules, les pintades, les dindes, les canards et les oies (plus le chien Ulysse et les chats), il y avait le Mimil. Émile, probablement, mais il était « le Mimil », une espèce intermédiaire entre les animaux et les humains à part entière. Il avait un côté Quasimodo. Comme on le disait autrefois : « il n'était pas bien fini » : petit, râblé, un peu bossu, le visage tordu par un rictus inexpressif. Simple d'esprit, il faisait ce qu'on lui disait de faire, y compris tuer les

chatons nouveau-nés qu'il assommait en les jetant à terre avec force, avant de les écraser avec ses brodequins. Le Pépé Péronnard, qui aimait les chats, avait donné l'ordre de l'élimination de la portée. La chatte qui avait mis bas, pendant des jours errait dans la ferme et ses dépendances en miaulant de vains appels. Mimil était l'agent d'un contrôle des naissances des félins, fruste mais efficace. Il n'était pas effrayant... en tout cas les enfants n'en avaient pas peur, on l'appelait parfois « Pépé Mimil ». Il s'exprimait simplement : oui ! non ! Euheuh, eh ben ! (en trainant sur la dernière syllabe), quand il ne savait pas si c'était oui ou non.

À propos de contrôle des naissances... plusieurs enfants gardés à la ferme des Péronnard-Perrot y avaient échappé. Il est vrai que la coutume des Grecs et des Romains, qui consistait à légalement exposer aux portes des maisons, voire à la décharge publique, les bébés que le *pater familias* ne voulait pas élever, avait disparu depuis que le christianisme dominait l'Empire gréco-romain. De toute façon, les Celtes et les Germains, tout comme les Juifs, n'avaient jamais exposé leurs bébés, ils les élevaient tous. Du temps du petit garçon d'Herbeys, la pratique était une sorte de synthèse des coutumes germano-juives et de celles des Romains, plus une innovation appelée « avortement » qui consistait à provoquer l'expulsion du fœtus en introduisant dans le vagin un objet qui provoquait la mort et l'expulsion de l'enfant non désiré. La pratique était illégale, très dangereuse pour la femme, qui, parfois n'y survivait pas. Si la grossesse allait à terme, on abandonnait les enfants indésirables soit aux porches des églises pour que les Dames de la Charité s'en occupent ; soit en d'autres lieux, surtout après 1871, où l'État républicain et laïc remplaça l'Église protectrice de la vie.

Église protectrice dans l'intention théologique, mais historiquement peu efficace dans les faits : dès 1531, en raison des forts taux de mortalité des enfants trouvés, le roi François Ier avait ordonné une enquête sur les conditions de vie des enfants des Hôtels-Dieu ; d'autres enquêtes suivront, mais en un temps où la mortalité infantile était forte (un enfant sur trois, voire un sur deux en certaines périodes) celle des enfants trouvés était terrible. On sait qu'à Paris, entre 1780 et 1793, mais aussi bien avant ces dates, sur 1620 enfants admis (ceux de Jean-Jacques Rousseau et de Thérèse Vasseur sont-ils parmi eux ?) 1397 ne survivent pas, un taux de mortalité de 86%.

Certains enfants d'Herbeys avaient été trouvés sur le porche d'une église, à Grenoble ou ailleurs dans le département. Ils étaient mis en dépôt par l'Assistance publique en attendant une place dans un centre de formation à un métier manuel. Une minorité, c'était le cas du petit garçon d'Herbeys, était placée par des parents en instance de divorce, une mère seule, un père emprisonné, qui, par force et pour diverses raisons, ne pouvaient pas faire face à leurs obligations parentales. Ces enfants-là étaient confiés à la garde des Péronnard-Perrot en attendant que les parents ou la famille puissent les reprendre. S'ils ne les reprenaient pas, l'Assistance publique prenait les choses en mains. Les Péronnard-Perrot et l'Assistance publique jouaient le rôle des fourmis nourricières des larves de l'azuré du serpolet. Et puis, dans ces années cinquante, la Deuxième Guerre mondiale n'était pas loin. Il y avait eu ce qu'on a appelé « la collaboration horizontale », des Françaises couchant avec des Allemands... quelques viols aussi. On estime à plus de 300.000 les naissances dues à l'occupation de la France par les Allemands. Il faut dire que les prisonniers français qui travaillaient dans les villes et les campagnes allemandes n'étaient pas inactifs non plus. C'est ainsi

que, beaucoup plus tard, le petit garçon d'Herbeys apprit qu'il avait en Allemagne un cousin « germain », une cousine peut-être.

À la ferme des Péronnard-Perrot vivait un petit garçon de sept ou huit ans, tout blond aux yeux bleus, trouvé quelque part dans le département. L'Assistance publique l'avait appelé Guy Claire. C'était un joli nom, il lui allait bien. Personne ne venait jamais le voir. Il était petit pour son âge, gentil, mais têtu, « cabochard » comme on disait alors. Il ne travaillait pas bien à l'école. Le Pépé Péronnard l'appelait parfois « le Chleuh », pas par méchanceté puisqu'il lui arrivait d'appeler le Mimil « mon petit Chleuh ». Ce diminutif exprimait l'affection. Voici un de ces cas où le langage et l'espèce humaine expriment leurs complexités.

Le Pépé Péronnard avait fait la Grande Guerre. Comme déjà dit : il était à Verdun, au Chemin des Dames, lieu et temps de forte mortalité, un contrôle des naissances post facto. En ce temps-là, les troupes au contact de l'ennemi appelaient les « Chleuhs » les troupes territoriales, qui, derrière les lignes de front, s'occupaient des travaux de soutien et de la logistique. Fort comme un bœuf, mais inapte au combat en raison de son handicap cérébral (compréhension limitée, vue basse, élocution difficile, manque du sens de l'orientation, etc.) le Mimil n'avait pas été appelé avant 1917 ; l'armée française ayant déjà perdu plus d'un million d'hommes, elle avait besoin de toutes les ressources disponibles. Les circonstances de sa rencontre avec le soldat Péronnard ne sont pas connues. On sait seulement que ça s'est passé quelque part à Verdun. Ils en parlaient parfois, après le repas de midi, avant la sieste, le haut du corps affalé sur la table, la tête endormie sur les bras croisés près du bol de café qui venait d'être bu. Avant qu'ils ne s'endorment, le dialogue était sommaire :

- Tu te souviens de Verdun, Mimil.

- Oui, oui.
- C'était dur, hein mon ptit'Chleuh !
- Oui, oui.
- On n'ira plus !
- Non, non

C'est tout. Ça n'allait jamais plus loin. Puis, le Pépé s'endormait comme une masse alors que le Mimil sommeillait. Pour qu'une telle amitié les lie – vrai, en 1919 le Mimil avait suivi le Pépé à Herbey - ils avaient dû se rencontrer dans la tranchée. Peut-être le Mimil, un Chleuh de la « Territoriale », était-il chargé d'apporter la soupe aux combattants, la gniole ou le pinard avant l'assaut. Dans la mesure où l'ordre donné au Mimil était simple : aller du point A au point B, selon un parcours bien balisé, pour porter ceci ou cela, on pouvait être sûr qu'il accomplirait sa tâche, fût-ce au péril de sa vie, dût-il exterminer une portée de chatons en chemin. Mais le terme « Chleuh » avait pris au fil du temps et des guerres un autre sens, celui de soldat allemand, surtout pendant la période de l'Occupation où il faisait concurrence à ceux de « Boches », de « Frisés, « Frisotins », « Fritz » et de « Doryphores ». Les doryphores étaient des petits scarabées parasites qui avaient envahi les champs de pommes de terre après la Première Guerre mondiale. Ils avaient voyagé dans les sacs de pommes de terre venus d'Amérique. Il y avait aussi une tribu berbère du Maroc, les « Chleuhs », que les troupes françaises avaient combattues en 1925-26, mais on ne voit pas pourquoi avant la tentative de conquête musulmane de la France, le petit Guy Claire aurait eu un lien quelconque avec le Maroc. Le Pépé Péronnard employait certainement le terme en allusion à l'origine germanique du petit Guy Claire.

L'allusion n'était pas aimable... Pourtant, elle n'était pas foncièrement méchante, le Pépé était un homme bon. Rude, endurci par la guerre, par un drame et par la rudesse de ses travaux agricoles. Pourtant, il conservait des plages de douceur dans la façon dont il traitait sa terre, ses bêtes, ses chats, les enfants et les humains. Il disait le « Chleuh » pour exprimer une sorte de sympathie navrée. Il aurait pu dire « pauvre petit », mais c'eût été céder à une sensiblerie qui lui était insupportable après ce qu'il avait vécu pendant la Grande Guerre. Il était de ceux qui avaient entendu les soldats allemands de la tranchée d'à côté chanter « *O tannenbaum* » un soir de Noël, en 17. On avait même échangé cigarettes et sucreries avant de recommencer à s'étriper : « Bonne Année 1918 ! »

Il arrivait que pendant sa sieste d'après diner, lui dans un coin le Mimil dans un autre, il se dressât soudain regard halluciné, hurlant : « A la baïonnette ! »

Le Mimil ne dormait pas pendant ces siestes, il sommeillait. Ses nuits, il les passait sur la paille dans l'étable tiède, un lit sommaire contre le mur qui faisait face à l'alignement du cul des vaches, ailleurs il ne se sentait pas en sécurité. Alors le Mimil prenait dans sa main le poing fermé du Pépé retombé sur la table en faisant Boum ! La main s'ouvrait en même temps que les yeux refermés sur on ne sait quoi. Toute la détresse du monde s'exprimait dans le regard qu'il posait sur les enfants et sur les chats apeurés. Et puis, il y avait eu ce jour de Juillet 1944.

En ce temps-là les seuls enfants qui vivaient à la ferme étaient des Péronnard-Perrot : une fille, l'ainée, et un garçon, son fils, leur fils. Albert. Celui que sa mère n'appelait jamais que « mon pauvre Albert » avait rejoint le maquis sur le plateau du Vercors alors que l'assaut allemand réduisait les dernières poches de résistance. On ne

connait pas la date exacte, on sait seulement que c'était dans les derniers jours de juillet 44. On peut supposer que dans la soirée du 6 juin Albert avait entendu sur la T.S.F. la BBC qui transmettait le message du général de Gaulle : « La bataille suprême est engagée [...] Pour les fils de France, où qu'ils soient, quels qu'ils soient, le devoir simple et sacré est de combattre l'ennemi par tous les moyens dont ils disposent. » Les bruits des combats à l'entrée de Saint-Nizier au seuil du plateau du Vercors retentissaient dans la vallée, ils sonnaient comme un appel à l'héroïsme pour une jeunesse humiliée par la défaite. Le jeune Albert, comme des centaines de jeunes de la région, avait pris les chemins de la montagne pour gagner les camps des combattants du Vercors. Quelque temps avant le débarquement de Normandie, le 6 juin, près de cinq mille maquisards avaient proclamé le retour de la République sur ce plateau entouré de montagnes et considéré comme une forteresse naturelle. Le jeune Albert avait à peine 18 ans. Avec quelques camarades aussi peu aguerris que lui, dans les gorges d'Engins, ils montaient au Vercors pour se former à un combat qu'ils ne savaient pas déjà perdu. Ils ont demandé leur chemin à un des collabos que les Allemands avaient envoyés sur les chemins de la montagne pour piéger les maquisards, il les a envoyés vers une passe que l'ennemi gardait, la patrouille allemande (certains disent des Autrichiens) les a arrêtés et fusillés sur place. Les Péronnard-Perrot ne s'en sont jamais remis. La fille aînée, Giselle, en a fait les frais dans les années cinquante. Mariée sans amour au chauffeur et propriétaire des « Cars Arribert » elle eut un fils, qu'il fallut appeler « Albert ». Elle fut une femme battue, plus que sa mère, travaillant plus encore que sa mère ne le faisait à la ferme. Gisèle, honnête et intelligente comme sa mère la Mémé Péronnard, Gisèle la maman d'un autre « pauvre Albert » nettoyait les cars Arribert, le soir et pendant une partie de la nuit, avant le départ du

matin, 6.30. Pendant qu'elle astiquait **le**, puis **les** véhicules (les cars Arribert prospéraient), le mari dormait pour reprendre le volant après son inspection **du** puis **des** véhicules, à 6.00 heures pile, le bol de café au lait à la main. C'est Giselle qui avait préparé le café au lait, avec trois sucres. Si les véhicules n'étaient pas impeccables, il l'engueulait, et pour prouver qu'il était sans rancune, avant de prendre le volant, il lui mettait une baffe ou deux.

Chapitre 3

Existe-t-il une tradition de femmes battues en Europe ? En France, dans les fabliaux du Moyen-âge que des conteurs récitait sur les marchés et parfois dans les églises, figuraient souvent des scènes de femmes frappées (gifles, fessées, bastonnades) qui faisaient rire l'auditoire, surtout si, en prime, il y avait l'histoire d'un homme battu par sa femme. Communs étaient aussi les personnages dont le nom était suivi de l'expression « qui bat sa femme ». Pourtant, le fait est peu mentionné dans l'aristocratie française, rien de tel dans les Mémoires du duc de Saint-Simon, ce qui suggère que ce comportement n'était pas valorisé... mais nous avons le marquis de Sade qui sévit un peu plus tard, semble-t-il exclusivement sur les gens du peuple. De toute façon, sous le règne de Louis IX, dit « saint Louis » (1226-1270), une loi accordait le droit au mari de « corriger » sa femme (« corriger », ça fait plus chrétien que battre), un droit qui sera aboli par la Révolution française en 1791. On ne peut donc douter de l'existence des violences faites aux femmes en France et dans le monde entier jusqu'à aujourd'hui. Une exception peut-être : les sociétés matriarcales ou les femmes ne sont pas battues par les hommes, il en reste quelques exemples en Asie. Il semble que le matriarcat ait dominé les systèmes sociaux du néolithique. Pour les femmes, et d'ailleurs pour un peu tout, à l'exception des connaissances scientifiques, le temps qui passe n'a pas toujours été signe de marche vers le progrès. « En même temps », force est de constater qu'en Occident le mouvement constant depuis le Moyen-âge qui va vers l'invention des sciences et vers l'égalité des sexes vient au XXe siècle de passer ce qui semble un point de non-retour. Ce mouvement a rythmé l'histoire occidentale avec des avancées et

des reculs (la femme au Moyen-âge semble plus libre que celle du XIXe siècle), des succès et des échecs (lent accès des femmes aux postes de commandement et aux carrières scientifiques), mais sa constance sur le long terme **semble** irrésistible. Parti d'Europe, ce mouvement touche avec difficultés les autres civilisations. Par exemple, la pratique indienne du *sati* (immolation volontaire de la veuve lors ou après la crémation du mari) fut bannie par la reine Victoria en 1861, elle est alors impératrice des Indes. Une coutume et une pratique que la Loi indienne de Prévention du *Sati* de 1988 a criminalisées. En Afrique du sud du Sahara et en Égypte, on commence à peine à mettre hors la loi les mutilations génitales des filles. En ce qui concerne le monde musulman, l'emploi de la violence physique contre les femmes est attesté et sacralisé dans une sourate du Coran. Sourate 4, 38/34 :

« Les hommes ont autorité sur les femmes du fait qu'Allah a préféré certains d'entre vous à certains autres, et du fait que [les hommes] font dépense, sur leurs biens [, *en faveur de leurs femmes*]. Les [femmes] vertueuses font oraison (*qânit*) et protègent ce qui doit l'être (?), du fait de ce qu'Allah consigne (?). Celles dont vous craignez l'indocilité, admonestez-les ! reléguez-les dans les lieux où elles couchent ! frappez-les ! Si elles vous obéissent, ne cherchez plus contre elles de voie [*de contrainte*] ! Allah est auguste et grand. » (traduction de Régis Blachère, édition G.P. Maisonneuve et Larose, 2005)

Pourtant, ni le Pépé Péronnard ni le père du footeux n'étaient des musulmans. Lorsqu'ils frappaient leurs épouses, ils n'avaient pas le confort du soutien de Dieu, auquel le Pépé ne croyait pas. Il serait tentant d'affirmer que c'était grâce à son athéisme que le Pépé était modéré dans ses accès de violence : une fois tous les deux ans, peut-

être moins, et sans que les coups portés aient un impact physique marquant. Idée ridicule ! puisque le père du footeux, tout aussi athée, il était communiste dans un pays communiste, était régulier dans ses doubles excès : boisson et violence domestique. Au fond, et si l'on admet que la comparaison est légitime, le petit garçon d'Herbeys eut une enfance heureuse, heureuse si on la compare avec celle du footeux. Lors des rencontres au café de la place Chabarov, il leur arrivait de se livrer à ce jeu des comparaisons. Pas avec l'idée absurde de faire une compétition pour que, moi le nègre, je décide du plus malheureux, mais pour le plaisir de comparer leurs temps passés.

Pour le footeux, les plus grandes épreuves de l'enfance et de l'adolescence furent la pauvreté et le père. On pourrait penser qu'en régime communiste la misère fût rare, puisque l'État veillait à ce qu'une forme d'égalitarisme prolétarien justifiât le régime et ses institutions. C'était vrai... avec des exceptions. Les exceptions étaient nombreuses, pas assez pour créer un problème à l'État, mais suffisantes pour que la première partie de la vie du footeux fût un enfer. Enfer paradoxal puisqu'il n'en eut pleinement conscience que beaucoup plus tard, lorsque, grâce au football, il accédât à une vie nouvelle. Une vie où les femmes n'étaient pas nécessairement battues par leurs compagnons.

L'enfance a la capacité de tout normaliser, ou presque. Il s'agit probablement d'une stratégie de survie : s'adapter au monde tel qu'il est, ici et maintenant, déjà là pour l'enfant qui ne choisit pas les dépendances sans lesquelles il n'existerait pas : où et de qui il naît, qui le nourrit, le soigne, l'éduque... Le pire, c'est la terreur de l'abandon qui fait accepter le pire. D'où la douleur des ruptures amoureuses lorsqu'elles éveillent l'enfant endormi dans l'adulte,

celui qui avait peur d'être perdu, abandonné, seul au monde. S'ils sont victimes d'un abandon, tous les jeunes mammifères errent en appelant la mère, souvent jusqu'à leur mort, de faim, ou provoquée par leurs appels qui invitent les prédateurs. Pour les enfants des humains, les choses sont plus compliquées : lorsqu'il est vain il n'y a plus d'appel, il s'intériorise et s'installe dans le silence, dans l'oubli, **presque** dans l'oubli. Il devient volonté de vivre... même si, plus tard, la blessure du silence peut inviter des prédateurs multiformes (humaines, chimiques, alcooliques), ou vous transformer en prédateur, prédatrice, car dans le bien comme dans le mal, femmes et hommes ont d'égales capacités à souffrir et faire souffrir.

Ce qui distingue les humains des primates, c'est cette volonté qui se manifeste en tout : vivre, mourir, aimer, penser, haïr, créer, détruire, et imiter. Un chimpanzé abandonné par sa mère, s'il n'en trouve pas une pour la remplacer, se laisse mourir. Les petits des Hommes ne le font pas. C'est éventuellement la faim qui les tue, mais jusqu'au bout, la volonté de vivre est là ! Il y faut aussi un peu d'amour. Un peu, c'est toujours beaucoup pour qui le reçoit.

Le footeux était né dans le quartier Pogrilatz à Bargez. Le quartier le plus pauvre de la ville, celui des marginaux du communisme. Dire « les marginaux du communisme » est plus précis que de dire « les pauvres ». Les pauvres, cela impliquerait l'existence des riches, selon la logique du capitalisme dominant et triomphant aujourd'hui. On n'en était **pas** et **plus** là dans la République fédérative et socialiste d'Orah. Le capitalisme n'avait jamais été florissant dans cette province de l'Empire Austro-Hongrois qui avait une façade maritime sur la mer Adriatique et un domaine continental et montagneux qui bordait l'Autriche où le Danube formait une frontière naturelle. À la fin de l'Empire Austro-Hongrois, en 1918, la province n'avait que

quelques industries, essentiellement à Bargez et dans ses banlieues. Une petite aciérie, liée au chemin de fer qui, via Bargez (un des arrêts de l'Orient-Express), reliait Vienne au port de Rijeka sur la côte istrienne ; trois ateliers mécaniques qui fabriquaient de façon artisanale des vélos, des automobiles et même quelques avions ; une petite usine où un ingénieur d'origine tchèque, M. Penkala, avait inventé le premier stylo à bille, si bien que dans tous les pays de l'ex-Empire, on ne dit pas un « bic » mais un « penkala ». Il y avait aussi plusieurs industries liées à l'agroalimentaire : minoteries, conserveries, savonneries, verreries, cristalleries... et c'est à peu près tout ! Cela suffisait au bien-être d'une bourgeoisie multiculturelle et dynamique qui parlait allemand (les futurs « *Volksdeutsche* »), hongrois, et croate. Dans les villes côtières, souvent fondées ou annexées à l'Empire romain puis à la République de Venise, la langue italienne était dominante. Pour le reste, les campagnes étaient pauvres, vivaient en autarcie, à l'exception des domaines de la plaine continentale riche en blé, où des paysans aisés, parlant le croate, le hongrois ou l'allemand, pratiquaient la polyculture-élevage, comme la famille Péronnard-Perrot à Herbeys. Pour tout le reste du territoire, la pauvreté était de règle, même dans les ports de la côte adriatique où les pirates dalmates ne pouvaient plus attaquer les navires vénitiens, et dont les arrières pays rocaillieux ne portaient que des moutons, des amandiers, la vigne, l'olivier... et de quoi survivre. Il ne faut pas croire que cette pauvreté était triste. Elle était une condition de vie imposée à tous, ou presque, et ceux qui y échappaient étaient une telle minorité que la majorité la percevait comme un phénomène naturel. Il y avait des joies et des plaisirs dans cette pauvreté généralisée. Il y avait des fêtes, des chants et des danses et les gens savaient sourire.

L'arrivée au pouvoir des communistes à la fin de la Seconde Guerre mondiale n'avait pas accru la pauvreté des campagnes : elles n'avaient pas été collectivisées, les paysans « riches » éliminés. Ce qui avait changé était l'industrialisation volontariste du pays à l'abri de frontières qui protégeaient les fabriques naissantes des entreprises et des produits manufacturés étrangers. La mère du footeux venait d'un de ces villages côtiers où la survie était le quotidien. Trouver un emploi dans une des conserveries de Bargez avait été, pour elle, une chance inespérée d'accéder à une vie nouvelle. Elle avait ainsi perçu ce qui n'était qu'une conséquence des plans quinquennaux qui industrialisaient le pays dans un volontarisme dont le but n'était pas le profit individuel. Les communistes avaient une vision du monde en rupture avec celle des paysans qui dominait encore la conscience populaire... sauf à Bargez où les habitants étaient résolument modernes, et Européens depuis longtemps. Dès le XVIIIe siècle, les Habsbourg avaient fait de la ville une vitrine européenne face à l'Empire turc qui occupait encore l'intérieur des Balkans.

Les Bargéziens n'aimaient pas être considérés comme des habitants des Balkans ; pour eux, les Balkans, c'était les territoires occupés par les Turcs, massacreurs, esclavagistes, contre lesquels ils avaient lutté pendant des siècles pour rester européens et libres. Un écrivain de la Renaissance, né à Split en Dalmatie (Spoleto en italien), Marko Marulić, Marc Marule en français (1450-1524), a écrit un long poème « Judith » où il fait entendre les lamentations que le peuple adresse à Dieu afin d'être protégé du Turc :

« Que la mère ne soit pas privée de ses chers enfants

« Qu'elle ne soit pas écrasée de douleur, à ne pouvoir regarder

« Quand ils sont tous cruellement enchaînés !

« Et conduits au loin, sous les coups, en esclavage.

[...]

« Refrène la puissance de ceux dont la cruauté

« Passe celle des lions, au sommet de leur force

« Et si ce n'est pas toi qui les refrènes par ta puissance,

« Qui alors, tout seul, pourra se protéger ?

(Editions « Most » traduction de Charles Béné)

L'histoire n'a pas été tendre avec cette région des Balkans. Toutefois, au XIXe siècle l'ensemble de ce coin d'Europe fut libéré des Turcs par les Habsbourg. Dans ces régions où la révolution industrielle n'avait pas encore supplanté les civilisations paysannes, les communistes ont joué le rôle des bourgeoisies triomphantes de l'Ouest et du Nord du continent, avec un sens du social plus développé, mais en l'absence de liberté. Une absence qui, à la fin, leur fut fatale. Tous les systèmes fondés sur une seule valeur semblent condamnés à mort : l'aristocratique, fondé sur la naissance, est mort ; le communiste et le nazi, fondés sur la dogmatique d'un parti unique sont morts ; le capitaliste, fondé sur l'argent, va de plus en plus mal ; le musulman, fondé sur un seul livre, agonise dans le tumulte...

Le système communiste qui avait remplacé l'Empire des Habsbourg liait l'emploi au domicile et réciproquement. La conserverie Pogriltz et la petite aciérie avaient construit le quartier, il avait d'ailleurs pris le nom de la conserverie. Les conserves Pogriltz étaient de qualité : tomates, haricots, lentilles, légumes au vinaigre (cette dernière production était due aux communistes qui avaient agrandi l'usine nationalisée). Lorsque la mère du footeux vint vivre

dans le quartier, il venait d'être construit par la nouvelle direction communiste de l'usine. C'était propre, fonctionnel, et laid, avec ici et là sur les murs des peintures et des mosaïques « modernes » à la gloire du socialisme. C'était moche. De cette laideur socialiste très particulière où tout est droit, les lignes, les murs, les angles... avec un quelque chose de sympathique, indéfinissable... peut-être le fait que les concepteurs ont cru créer un monde nouveau. On s'en rend compte quand on compare avec les constructions d'immeubles sociaux érigés à la même époque (après la Seconde Guerre mondiale) par les systèmes capitalistes. Même obsession de la ligne droite, cubes et rectangles, mais pas ou peu de cette indéfinissable sympathie. Difficile de dire pourquoi. Peut-être, mais ce n'est qu'une hypothèse poétique, parce qu'à l'idéal vite dévoyé du communisme urbain ne correspondait chez les capitalistes qu'un objectif froid : loger au moindre coût sur des terrains peu coûteux d'une surface minimum un maximum de gens faiblement rémunérés. Il ne s'agissait pas d'inventer un nouveau monde, mais de pérenniser celui que la guerre avait temporairement dérangé en sortant l'argent des préoccupations premières.

Lorsque la mère du footeux arriva dans le quartier de Pogrelatz, elle fut éblouie. Tout était neuf, propre et plein de formes modernes qu'elle n'avait jamais vues au village ; pas même dans le petit port de Makarska, à deux kilomètres de son village. Elle avait une « salle de bain » avec une baignoire-sabot dont une cousine arrivée avant elle lui expliqua l'usage : laver puis faire sécher son linge et, si elle le souhaitait, prendre un bain. Il suffisait de tourner des robinets pour avoir, chez elle, de l'eau, chaude ou froide selon le robinet. Fini le puits au fond de la cour dont le seau était lourd ; fini le poids du bras rouillé de la pompe lorsque le puits était à sec. Elle fut surprise de la

rapidité avec laquelle elle entra dans sa vie nouvelle. En deux mois à peine, elle était devenue une citadine... de la capitale en plus !

Une quinzaine d'années plus tard, alors qu'en France Jean Ferrat chantait la nostalgie des campagnes : « Pourtant que la montagne est belle... » le quartier de Pogrelatz s'était appauvri, l'usine avait déplacé ses chaînes de production dans la région de production des matières premières, à l'exception des conserves de haricots pour l'armée et les civils où les temps nouveaux n'avaient pas été « la fin des haricots ». Les haricots avaient sauvé l'emploi de la mère du footeux. Dans ce qui restait de la conserverie, l'enthousiasme des débuts s'était éteint, petit à petit tout ce qui était nouveau était devenu vieux. Peu entretenu, le quartier s'était usé prématurément, on pressentait déjà que ses ruines, si son histoire allait jusque-là, seraient hideuses... rien à voir avec les temples grecs, les arènes romaines, les églises romanes ou gothiques, etc. Les ouvrières et les ouvriers avaient suivi les chaînes de production, l'aciérie ne s'était ni modernisée ni diversifiée dans ses productions, elle avait périclité avec la fin de l'expansion des voies ferrées, qui, à présent, reliaient Bargez à Split, la ville de Marulic. Résultat, le quartier avait perdu beaucoup de ses ouvriers et ouvrières partis travailler ailleurs dans des usines nouvelles ; et parfois à l'étranger, surtout en Allemagne « de l'Ouest », car l'exportation de sa main-d'œuvre ouvrière était une des ressources financières des communistes. Dans le quartier Pogrelatz, les ouvriers avaient été remplacés par des marginaux du communisme, des gens dont le système ne savait pas quoi faire ou qui ne faisaient rien : des Roms qui soutenaient le parti communiste ; des pensionnés des accidents du travail encore vaillants, mais déclarés inaptes au travail par des médecins bienveillants ou corrompus, etc. Dans l'ensemble, il s'agissait de gens que les communistes occupaient à des tâches inutiles dont ils avaient le

secret. Parmi ces rentiers du communisme, on trouvait des pensionnés de guerre, pas des grands et célébrés, des petits, des sans-grade, et parfois même des opportunistes et des malins ; enfin, il y avait les gangsters, ceux des petits trafics, tabac, alcool, prostitution (la drogue était presque inconnue). Toute une faune particulière avait fini par s'assembler dans le quartier Pogrelatz. C'est là que le footeux était né, avait grandi, avait découvert le football.

Dans l'euphorie de sa vie nouvelle d'ouvrière et de citadine, sa mère avait rencontré son père lors d'un bal du samedi à la maison du syndicat. La maison du syndicat servait de lieu de rencontres pour le parti communiste, le syndicat, les ouvriers et les ouvrières. Il y avait une cafétéria où l'on servait des *bureks* (pâte feuilletée fourrée au fromage, à la viande ou aux épinards) et des pizzas ; un bar ; une salle de bal et de concerts ; et même un cinéma. Ça s'appelait « la maison Broz Tito ». Le père du footeux était un bel homme. Athlétique (il jouait dans l'équipe locale de waterpolo : entraînements dans la grande piscine de Bargez), cet ouvrier des chemins de fer séduisait toutes les jolies filles de la ville. Il manquait d'intelligence, mais comme membre du parti communiste son statut d'ouvrier des chemins de fer jouissait d'un certain prestige. Sa vie était réglée entre le parti, son travail, la piscine de Bargez, le waterpolo et les femmes. C'est après le mariage qu'il commença à boire, d'abord le petit verre de slivovic (alcool de prunes, 40°), le matin pour se donner du cœur au ventre avant d'aller au boulot, à la gare Centrale de Bargez. Après la naissance de celui qui n'était pas encore le footeux, son père cessa le waterpolo, soi-disant pour mieux s'occuper de son fils. En vérité, pour passer plus de temps à boire avec ses copains, à courir les filles à la piscine et à faire la fête. On ne connaît pas les raisons qui provoquèrent sa lente déchéance. L'addiction à l'alcool... peut-être ne fut-elle qu'un phénomène biologique auquel s'ajoutait une

addiction au sexe. Toujours est-il qu'il lui arriva ce qui arrivait au quartier Pogrelatz, il se délabra. Son emploi fut préservé jusqu'à la fin, ce qui lui permit de continuer à boire, et finalement le tua d'une cirrhose fulgurante.

Sa mort fut une délivrance pour le footeux et pour sa mère qui toucha une petite pension des chemins de fer. L'homme n'aimait pas boire seul, il était à la tête d'une bande d'ivrognes dont les maigres revenus ne pouvaient guère financer les beuveries et l'entretien des quelques femmes qui, souvent, se joignaient à eux. Comme ouvrier des chemins de fer, il était le seul de la bande à jouir d'un revenu stable. Tout son salaire y passait. Pire encore, il n'était pas rare qu'il vînt à la maison prendre le salaire de sa femme pour financer ses « fêtes ». Évidemment la mère du footeux résistait à l'ivrogne. Il la battait, de plus en plus fort, elle finissait par céder contre la promesse jamais tenue que c'était « la dernière fois » et pour les coups et pour le vol du salaire de sa femme. Il y eut en effet une « dernière fois ». Il y a toujours une dernière fois.

Le footeux venait d'avoir quatorze ans. Il jouait dans l'équipe « junior » du quartier et venait d'être remarqué par l'entraîneur de l'équipe de l'Étoile de Bargez... Oh, pas grand-chose ! une simple remarque : « tu joues bien, petit ! », mais pour le footeux c'était comme si Jupiter avait lancé son foudre à ses pieds. Il faut dire que Philipovic entraînant une équipe qui, en dépit de ses modestes origines, un petit pays communiste, avait une réputation internationale, et se mesurait avec les plus grands clubs : Madrid, Barcelone, Milan, Bayerne, Reims, etc. Les succès du gamin au foot lui avaient donné confiance en lui. En début de soirée, un samedi, le père avait recommencé. Il avait vieilli, il cognait plus fort, plus méchamment sur une femme qui le méprisait et se méprisait

d'accepter des promesses en lesquelles elle ne croyait plus depuis longtemps. Le footeux a pris le grand couteau dans la cuisine, un couteau qui venait du village, il était usé et effilé à force d'avoir été aiguisé, sa lame en fer était tachée de noir. Il s'est mis entre son père et sa mère et a dit au père qu'il allait le tuer s'il ne quittait pas la maison. Le père est parti, il n'est jamais revenu. Quinze jours plus tard, ils ont appris sa mort à l'hôpital de Bargez. Maladie, désespoir, un peu de tout. Le footeux a toujours pensé que cette mort lui avait évité de devenir un assassin.

Il a gardé de cette scène et de sa fin absolue (la mort du père) la conviction que tout ce qui est pourrait ne pas être, ou être autre chose. Cette expérience de la fragilité de l'instant aurait pu lui donner une conscience aiguë du futur puisque l'instant qui est pourrait ne pas être, et ne trouve confirmation qu'en basculant dans le passé. C'est ce qui était arrivé au petit garçon d'Herbeys, il ne croyait qu'au passé et au futur. Au passé par ce qu'il est une certitude, au futur parce que, s'il advient, il sera vite un passé, et donc une certitude : comme la venue de sa mère qu'il attendait parfois en vain chez les Peronnard-Perrot à Herbeys. Le footeux n'avait vécu que dans le présent, car, pour lui, c'est dans l'instant que tout s'était passé : son face à face avec le père pour sauver sa mère. Il n'y a dans ces façons dont ces destins se sont faits aucun déterminisme absolu, tout aurait pu advenir différemment, mais ce fut ainsi, pas autrement, et le reste a suivi avec de temps en temps des événements clefs où des avenir possibles se décident. Avant ces avènements, tout est possible ; **après**, un cours nouveau, ou pas, est là ! L'instant du choix est passé.

Selon Ovide, c'est ce qui arrive à Orphée lorsqu'il guide Eurydice hors des Enfers. Charmés par le chant d'Orphée, Pluton (Hadès chez les Grecs), son épouse Proserpine et d'autres divinités infernales ont

accepté de rendre Eurydice à son époux. Il y a une condition : Eurydice suivra Orphée hors des Enfers sans un mot et sans qu'il puisse la voir avant que d'être hors du domaine de Pluton. Tant qu'Orphée n'a pas décidé de ne pas s'opposer au désir de se retourner pour voir sa bien-aimée qui, derrière lui, le suit, tout est possible. Eurydice peut revenir à la vie, et comme dans les contes habituels, sitôt hors des Enfers, ils pourront être heureux et avoir beaucoup d'enfants. Mais dans l'instant où Orphée se retourne et voit Eurydice, un seul possible est certain : le retour d'Eurydice aux Enfers et la solitude d'Orphée. Avant, tout était possible ; après, le cours nouveau est inéluctable. Dans les « Géorgiques », Virgile exprime le drame en trois vers aux consonances raciniennes :

Presque aux portes du jour..., il revoit ce qu'il aime !

C'en est fait : un coup d'œil a détruit son bonheur ;

Le barbare Pluton révoque sa faveur

On le voit, ce qui importe, c'est l'instant de la décision. La raison de ce retournement importe-t-elle ? Sans doute, mais bien malin qui peut savoir ce qu'elle est. Par exemple, on peut imaginer qu'Orphée vient juste de comprendre qu'il en a assez d'Eurydice, que l'idée de passer sa vie avec elle l'insupporte, alors la solution est simple, il suffit d'un retournement et le problème est réglé ! Un misogyne du XIXe siècle dont le nom est oublié disait qu'il savait qu'Orphée était allé chercher sa femme aux Enfers. Lui, il connaissait bien des veufs qui n'iraient pas chercher la leur au Paradis.

Il y a une variante féministe. Alors qu'elle suit Orphée pour sortir des Enfers, Eurydice se dit qu'après tout, les Enfers c'est pas si mal, c'est tranquille, chauffage central et pas de risque d'être battue par ce musicien narcissique. En plus, elle ne supporte plus son rap sur sa

harpe. La solution est là, toute simple, une tape sur l'épaule, il se retourne et c'est « divorce à la grecque ! » On trouve, plus ou moins, cette diversité de thèmes dans un opéra-comique de Jacques Offenbach donné pour la première fois aux Bouffes-Parisiens, le 21 octobre 1858. Mais c'est une autre histoire.

Chapitre 4

Le divorce de la mère du petit garçon d'Herbeys avait été plus calme, pas de voyage au-delà du Styx, les Enfers étaient restés sur Terre. Comme pour le footeux, l'alcool, les coups et « les femmes » y avaient eu leurs parts. À première vue, la tentation est de dire que leurs histoires sont semblables. C'est faux ! Elles se ressemblent sur quelques points, mais si l'on veut en faire de la littérature, on doit convenir que ces histoires sont différentes. Il en est toujours ainsi avec ce qui se ressemble, la ressemblance cache toutes les différences, et si l'on s'en tient à la première vue on se trompe. Et si la fausse perception précède l'action, on risque la catastrophe. Avec tout ce qui se ressemble, on ne doit jamais perdre de vue les différences, à ce prix l'étude du passé est utile au présent.

On peut commencer avec la fausse évidence de ce qui se ressemble : l'évidence des corps et du désir. Elle est relative cette fausse évidence de ce qui se ressemble. La ressemblance a pour origine le fait que tout ce qui vit partage le même contexte (la Terre, son atmosphère, etc.) et une structure de base semblable : l'ADN des plantes est différent de celui des humains, mais il a même structure. L'histoire stupéfiante de l'évolution nous met en relation existentielle avec tout le vivant. L'hindouisme et le bouddhisme ont eu très tôt conscience de cette réalité pour en tirer des principes de respect de la vie qui n'ont pas eu les succès espérés. Mais c'est une autre histoire.

Ce qui fait le mouvement de l'évolution tient en un mot : la reproduction. Elle fait le mouvement de la vie, ses drames, ses succès, ses joies, ses souffrances. Certaines croyances ainsi qu'un

philosophe allemand (Schopenhauer) en ont tiré la conclusion que pour mettre fin à la souffrance il fallait ne pas se reproduire. Nos deux mamans n'y ont jamais cru. Elles ont obéi à l'appel du désir, quitte à souffrir lors des accouchements, et après.

Les mamans des deux petits garçons ont été attirées par des hommes qui ne ressemblaient pas aux hommes disponibles dans leur entourage immédiat : l'aride campagne de l'arrière-pays des côtes dalmates pour l'une, une petite ville du Massif central pour l'autre. Elles ont choisi l'exotique. Il avait pris la forme d'un citadin ouvrier et joueur de waterpolo pour l'une, celle d'un jeune fils d'émigrés vénitiens pour l'autre. Seules ressemblances entre les deux hommes : ils étaient beaux, buveurs, frappeurs et coureurs de jupons, mais à l'exception de la beauté elles ne le savaient pas. Il est difficile de comprendre pour quelles raisons certaines femmes décident d'associer leur ADN avec des hommes exotiques alors qu'elles en auraient tant d'autres disponibles à deux pas de chez elles. Répondre « par amour », on l'entend souvent, ne résout rien. Pourquoi l'amour avec celui-ci et pas avec celui-là ? Si encore l'amour durait longtemps et procurait d'évidentes satisfactions mutuelles, on pourrait admettre qu'il y eût quelques raisons à cette déraison. Mais au regard de ce que l'on sait du petit garçon d'Herbeys et du footeux ; pour leurs mères, l'amour ne dura que le temps de faire un enfant avant que les deux mamans ne comprennent qu'elles avaient fait fausse route. Pour faire fausse route, il faut choisir ; or elles avaient choisi l'exotique. En soi, l'exotique n'est pas directement en cause, elles auraient pu faire fausse route en choisissant de s'accoupler avec le fils de la voisine. Toutefois, si l'on s'en tient à la pure reproduction des corps, la génétique nous apprend qu'il est préférable pour la femelle d'aller chercher de l'ADN au loin afin de renouveler le patrimoine génétique de l'espèce. La femelle qui s'accouple au plus

près de chez elle risque la consanguinité, à l'origine de malformations pour les rejetons. Pour l'amour et le plaisir, c'est beaucoup plus compliqué, on peut chercher son bonheur, ou son malheur, voire les deux ensemble, au loin ou sans bouger de chez soi. L'idéal serait de combiner les deux : bonheur et reproduction, c'est l'objet d'une grande recherche chez nombre *d'homo sapiens*. Chercher, c'est bien ; trouver, c'est mieux, mais c'est plus difficile.

On en revient toujours au mauvais choix d'Orphée. Jusque-là son parcours était parfait, il avait fait les bons choix, y compris en épousant Eurydice, et même dans le malheur il semblait capable de retourner la situation à son profit... et puis, au dernier instant, il se retourne et tout se retourne contre lui ! On peut aussi imaginer un retournement du retournement : que tout va mal, de pire en pis et soudain par une décision instantanée, c'est le bonheur qui survient. Cela ne change rien à la question : pourquoi telle décision dans l'instant et pas une autre ?

À problème compliqué, il faut une réponse simple. **Obéissance.** Choisir, c'est obéir à quelque chose ou à quelqu'un : soi-même, son intuition, son désir, sa raison, la nature, quelqu'un d'autre, etc., etc. et même Dieu ! Obéir à Dieu, ou à ce que l'on prend pour tel, est un classique de l'espèce humaine qui par ce biais se permet de dégager toute responsabilité lorsque ça tourne mal (presque toujours) : « Dieu l'a voulu ! », « C'était écrit ! », « J'ai obéi aux ordres ! », etc. Pourtant la Bible nous apprend à nous méfier de l'obéissance aux ordres de Dieu, où à ce qui est pris pour tel. C'est un des sens possibles de l'étrange histoire du sacrifice d'Abraham.

L'histoire est connue (Genèse, 22) : Dieu ordonne à Abraham de lui sacrifier son fils unique, Isaac. Ce scénario est mentionné brièvement dans le Coran, sauf que le nom du fils est Ismaël : Genèse

21 ; Coran, sourate 2, versets 118 à 122 qui insistent sur l'obéissance, la soumission :

118/124 [*Rappelez-vous*] quand le Seigneur éprouva Abraham par certaines prescriptions (?) ! [Abraham] les ayant accomplies, [*Le Seigneur*] dit : « Je vais faire de toi un guide (*imam*) pour les Hommes » - « [*Feras-Tu de même*] de ma descendance ? » demanda [Abraham]. [*Mais le Seigneur dit*] : « Mon pacte ne vaudra point pour les Injustes.

122/128 Seigneurs ! fais de nous des Soumis [*à Toi*] (*muslim*) et, de notre descendance, fais une communauté soumise à Toi !

Note : les mots et les signes entre crochets et parenthèses sont du traducteur, Régis Blachère. Éditions Maisonneuve et Larose, 2005.

Être soumis, c'est obéir ! et l'on voit que cette obéissance a conduit les musulmans dans une impasse. Dans la Bible, la mort dans l'âme, Abraham se prépare à obéir, c'est-à-dire au meurtre de son garçon. Au dernier instant, alors que l'horreur va s'accomplir, un ange crie le nom d'Abraham à deux reprises, puis Dieu arrête le bras et le couteau d'Abraham. Alors Dieu satisfait de l'épreuve dit à Abraham que puisqu'il ne s'est pas retourné au dernier instant (il n'a pas fait comme Orphée), il aura une descendance très prolifique, etc., etc. A priori, il ne s'agit que d'une épreuve comme les dieux en proposent aux hommes un peu partout. Mais que signifie cet ange qui appelle Abraham pour suspendre un acte que Dieu ordonne sans en vouloir l'accomplissement ? Le problème c'est l'ange qui appelle Abraham pour arrêter le meurtre. D'où vient-il celui-là ? des cieux ! Mais les cieux, c'est nulle part. Pourtant l'ange parle, il est celui qui appelle : « Abraham ! Abraham ! », l'appel arrête le geste meurtrier.

Que Dieu intervienne directement et l'histoire ne serait qu'un récit sadique dans lequel le sadique teste la maîtrise absolue qu'il exerce sur une personne. Il y a là un plaisir étrange dont la vie et la littérature attestent l'existence.

Casanova dans ses mémoires explique que le seul plaisir qu'il éprouvait avec les femmes dont il n'était pas amoureux, souvent des prostituées, était celui de contraindre ces femmes à une totale soumission, il écrit :

« Au défaut d'amour, ce qui est le principal dans les expéditions de cette espèce c'est la soumission. On ne trouve ni grâce, ni vice, ni transport ; mais l'on est assez dédommagé par l'exercice d'un empire absolu. » (« Histoire de ma vie » p.460, Bouquins, Robert Laffont, 2006)

Ce trait n'est pas l'aspect le plus sympathique de Casanova ; heureusement, sa dynamique personnelle ne se limitait pas à cet aspect médiocre de sa personnalité. On pourrait citer aussi le cas, aggravé, du marquis de Sade. Faire ces rapprochements à propos du Dieu de la Bible permet de montrer, si l'on a la foi, que l'hypothèse du Dieu aussi sadique que certains hommes est ridicule... il doit y avoir un autre regard possible. Si l'on n'a pas la foi, tout est simple : Dieu est un sadique et Casanova lui ressemble, un peu ; et le marquis de Sade lui ressemble, beaucoup. Cela signifie que le sadisme est une dimension possible du négatif de notre humanité. La foi est un bouclier contre la négativité. La foi est comme un mur sur lequel on peut monter si l'on a la force de le faire... on peut aussi rendre son corps si subtil que l'on traverse le mur en douceur. Il y a bien des façons d'aller au-delà du mur, de réussir et de se tromper. Si le passage est réussi... la belle aventure commence, dans la joie. Avoir la foi rend incapable de vivre comme si l'on ne l'avait pas.

Donc, Dieu n'est pas un sadique, car si la Bible qui parle de Dieu est une création humaine, Dieu est autre chose, il n'est pas un *homo sapiens* porteur possible de négativité. Il faut chercher plus loin dans ce passage de la Bible. S'il ne s'agissait que de tester la foi d'Abraham, il y aurait d'autres moyens (l'histoire de Job en est un exemple). Il est possible de voir dans cette histoire une parabole pour exprimer l'horreur des sacrifices humains, qui, pendant des siècles, des millénaires peut-être, ont fait partie des rituels religieux de certaines communautés humaines. Il est permis de penser qu'en général, les humains, comme Abraham, n'acceptaient pas ces sacrifices de gaité de cœur. Ils obéissaient. On voit ici que l'obéissance n'est pas nécessairement une vertu. Une femme, ou un homme, qui obéit à sa nature obéissante court de grands risques. C'est d'ailleurs ce que Dieu semble dire à Abraham, et comme Dieu est compliqué, il utilise un ange comme intermédiaire avant de reprendre la main pour énoncer une prophétie, peut-être l'universalisation du judaïsme via le christianisme ?

C'est l'ange qui pose problème. Qui est-il ? D'où vient-il. Si l'on s'en tient au Dieu sadique qui tend un piège comme le fait Hadès à Orphée, l'ange est inutile, l'histoire n'a pas besoin de lui. Mais il est là, il est celui qui arrête le meurtre par son cri « Abraham ! Abraham ! » Les récits bibliques sont comme des films (ceux des maîtres), comme des tableaux (de maîtres) : tout ce que l'on y voit et dit a été mis là pour une raison, il n'y a pas de hasards non voulus dans les œuvres d'art. Tout est là pour dire quelque chose. Je comprends que l'on puisse être athée, car si la foi est un mystère son absence en est un autre. Mais il faut être conséquent : les athées admettent le rôle créateur des artistes qui créent des films et des tableaux, ils admettent que rien dans ces créations n'est montré sans raison : tout y est signe. Fort bien ! Alors il n'y a aucune raison pour

refuser au Dieu de la Bible ce que l'on accorde aux artistes les moins religieux (Picasso par exemple). Alors ! pourquoi l'ange ?

Il est permis de penser que Dieu a voulu dire à Abraham que son esprit d'obéissance absolue est une odieuse monstruosité. Il n'est pas illogique de penser que Dieu a peut-être voulu dire à Abraham : « Tu es un idiot meurtrier si tu obéis à un ordre que dans ton cœur tu n'acceptes pas ! » L'idée que plus l'obéissance est dure, plus elle est héroïque et nécessaire est un piège : la vraie obéissance est de se soumettre à l'ange que Dieu a mis dans nos cœurs. Cela ne nous simplifie pas la vie. Car cet ange qui parle n'est pas nécessairement sain d'esprit. Les schizophrènes entendent des voix, en général elles leur disent des choses insensées. Discriminer entre tous ces bruits possibles et s'en tenir aux meilleurs est l'art de toute une vie de prière, ou d'une grâce dont on ne peut rien dire.

Il y a des peut-être dans ce paragraphe. Le nègre qui écrit ce livre n'est pas un théologien, mais un simple écrivain qui pense et dit ce qu'il pense. Loin de lui la pensée d'être un professionnel, voire un fanatique du divin. La foi est le contraire du fanatisme, elle n'est pas accessible aux doutes ordinaires, elle ne demande rien, elle donne tout, mais elle est prudente. Voilà pourquoi les deux mamans des deux garçons auraient dû ne pas obéir à ce à quoi elles ont obéi : leur nature, leur désir, la pression sociale, un conformisme, un anticonformisme, etc. Elles auraient dû écouter l'ange présent dans leurs cœurs. On ne saura jamais si l'ange a parlé ou s'il est resté coi. S'il a parlé, on ne saura jamais ce qu'il a dit. A-t-il dit « Vas-y ! », car un des bonheurs possibles de la vie de ces deux femmes était de faire ces enfants-ci qui ne pouvaient être fait qu'avec ces hommes-là. Ce serait étrange, mais la vie est pleine d'étrangetés. A-t-il dit : « Tu fais

fausse route, attends ! ton homme viendra ». S'il a dit cela, il n'a pas été entendu.

Il ne faut pas être trop dramatique, nos deux mamans n'ont pas tout perdu. Si l'on s'en tient à la simple reproduction, qui n'est pas sans problèmes, le petit garçon d'Herbeys et le footeux étaient biologiquement parlant réussis. Avec raisons, les mamans en étaient fières.

Il semble que pendant des millions d'années, la loi dominante de la vie, celle à laquelle tout le vivant se soumettait, était de se reproduire ; comme si, par la reproduction tout l'univers était une machine à inventer de la vie. L'espèce humaine a fait comme le reste, et, en raison de sa particularité à être fécondée et féconde en permanence, et non de façon saisonnière comme l'ensemble des vivants, *homo sapiens* en a profité joyeusement, certains gaiement et stérilement. Certes, il y avait le problème du plaisir, de l'amour, dans l'accouplement, et même sans accouplement. C'était une innovation, bien que ce soit totalement inutile à la reproduction en tant que telle, toutes les bêtes vous le diront, et bien des dames et des messieurs aussi. Comme si la nature avait expérimenté avant d'aboutir à l'espèce humaine : on observe chez certains primates une autonomie du plaisir sexuel par rapport à la reproduction, les plus célèbres bisexuels sont les bonobos. Pour un oui, pour un non, en toute saison, ces primates échangent des gratifications sexuelles. C'est ainsi que parmi ces singes, la bisexualité est de règle. Le même phénomène s'observe chez *homo sapiens*, quoique de façon moins généralisée que chez les bonobos. Nos deux mamans n'étaient pas des mamans bonobos vivant des fruits des arbres et de la générosité naturelle des autres bonobos. La vie des deux mamans était difficile. Il fallait travailler pour gagner sa vie et nourrir deux petits garçons.

On pourrait s'appesantir sur l'absence du père comme signe distinctif de ces femmes élevant seules leur enfant. Ce serait céder à la facilité des similitudes. En vérité, tout dans cette histoire prouve que chaque être est unique. Les pères n'avaient pas les mêmes raisons de boire, de battre et de tromper leur femme, les mères vivaient leurs différences dans des contextes différents, et les petits garçons n'ont eu véritablement en commun que leur amitié tardive. C'est une évidence que l'on oublie souvent : chaque être est unique ! Certains, montés sur le mur de la célébrité, en tirent vanité alors que rien n'est plus commun que cette unicité. Les administrations, les banques et les polices s'en servent pour nous identifier : empreintes digitales, iris de l'œil, ADN, etc. N'est-il pas merveilleux le fait que chaque vivant soit unique, fût-il arbre, animal ou un être humain ? Un Dieu unique a donc créé des êtres uniques. Toute la dignité du vivant est là ! L'univers et l'Homme dans l'univers sont des miroirs où Dieu se reflète. On peut donc considérer la science comme un langage divin.

Chapitre 5

Né prématurément, le petit garçon d'Herbeys n'aurait jamais survécu si sa maman n'avait pas été pleine d'amour et d'optimisme. Le bébé pesait un kilo six cent cinquante grammes, peu pour un nouveau-né, surtout dans une campagne alpine où l'on ignore les couveuses pour les prématurés. Grâce à son papa, à sa maman, et à leurs lignées respectives, il avait échappé aux hasards biologiques qui avaient joué aux dés-ordres avec le Mimil d'Herbeys ; il était, lui, « bien fini », mais frêle, vulnérable, si tôt déjà mortel.

Déjà mortel en effet. La grand-mère était venue du Massif central voir sa fille et le nouveau-né. Vu son âge, la grand-mère du petit garçon d'Herbeys n'avait plus l'optimisme qui était encore le privilège de sa fille cadette. À la vue de l'enfant, la dame venue d'Auvergne avait demandé à la jeune accouchée si elle avait acheté un landau, sérieux investissement pour l'époque et dans ce milieu populaire. La poussette n'avait pas encore été achetée, alors la grand-mère réaliste, après un coup d'œil à l'avorton, avait dit à sa fille : « Attends un peu ! Ce petit a peu de chances de vivre... » Voici un bon contexte à la plus brève nouvelle attribuée à Ernest Hemingway : « petite annonce : « Vend chaussures d'enfant, jamais portées ».

On dit que chez les Auvergnats un sou est un sou et que la première économie est la dépense que l'on ne fait pas ! De plus, cette Arverne au cœur meurtri par les deuils avait appris à ne pas se charger de sentiments prématurés. Pourtant, il y avait une étrange douceur dans la froideur de ces gens rudes et pleins de vie ! Ils appartenaient à cette race qui dit aux enfants trop doux : « Caresse

de chat donne des puces ! » Erreur que d'en conclure qu'ils avaient le cœur dur ! Ils étaient bons, savaient que la vie est dure, qu'il faut s'attendre au pire, car c'est la meilleure façon de tenir quand le pire est là. La réflexion de la mère ne toucha pas la fille qui pensa qu'une fois de plus sa mère ne comprenait pas sa vie. Ayant l'habitude d'obéir elle ne répliqua pas, mais pensa en son for intérieur que la vieille allait voir ce qu'elle allait voir ! C'est ainsi que le petit garçon d'Herbeys passa les premiers mois de sa vie dans une boîte à chaussures, pointure 42, remplie de coton. Nourri au sein, dormant la nuit contre le corps de sa maman comme un bébé kangourou qui achève sa croissance dans la poche idoine de la femelle marsupiale.

Pure spéculation ! mais on ne peut pas exclure que ce contact prématuré avec les formes du corps féminin ait été à l'origine du besoin qu'il conserva toute sa vie de s'endormir près d'une femme, nue si possible. Certes, bien des hommes qui ne sont pas nés prématurément ont le même problème, sans compter ceux et celles qui préfèrent les gens du même genre... cela montre bien qu'au bout du compte, l'origine des choses n'est jamais simple.

L'alimentation du nourrisson posa problème. La maman du petit garçon d'Herbeys avait vécu la Seconde Guerre mondiale et les restrictions alimentaires imposées à la France par l'occupant allemand. Son corps était solide ; mais affaiblie, elle n'avait pas beaucoup de lait et la région était pauvre en nourrices. On essaya le lait de vache coupé d'eau, il ne le supportait pas ; on tenta le lait de chèvre qu'il accepta et digéra joyeusement. Sauvé par les chèvres ! C'est moins prestigieux que sauvé par la louve qui nourrit Romulus et Remus, mais ce n'est pas si mal si l'on considère qu'à Londres à la Dulwich Gallery un tableau de Nicolas Poussin, « L'enfance de Jupiter », on entend aussi « La nourriture de Jupiter », exécuté entre

1636 et 1637, montre le bébé Jupiter (Zeus, pour les Grecs) bien en chair tétant goulument une chèvre docile, elle a nom Amalthée dans un autre tableau de 1640 qui reprend le même thème de la mythologie gréco-romaine. Mythologie donc, mais aussi expression d'un savoir élémentaire, connu dès l'antiquité : en l'absence des formules créées par la biochimie, le lait de chèvre est le meilleur substitut au lait maternel. C'est pourquoi le petit garçon d'Herbeys ne s'est jamais pris pour Jupiter, mais il est impossible de dire si les deux mamelles des chèvres, relativement harmonieuses et **en poires** ont fixé en lui une image érotique de joyeuse abondance, qui, toute sa vie, l'a contraint à idolâtrer les seins des femmes, surtout s'ils sont en poires, ou autre... pas de discrimination, la formule quasi proverbiale du XVIIe siècle, due à Ninon de Lenclos, est toujours valable ; « Une femme en a toujours assez pour remplir la main d'un honnête homme ». Une fois de plus on voit les limites, voire l'absurdité, de toutes les explications en termes de causalités.

On veut bien qu'il n'y ait « pas d'effet sans cause », mais les causes s'enchaînent, se rencontrent, se mêlent les unes aux autres, à l'infini. On ne va jamais très loin en suivant ce chemin de la cause, il ne cesse de croiser d'autres chemins de causes qui ne s'arrêtent jamais. Et la rencontre de ce qui ne devait pas se rencontrer renouvelle le monde comme s'il savait où il va. Le sait-il ?

Pour la littérature, c'est différent. Aller des mamelles des chèvres aux seins des femmes, c'est joli, c'est charmant ou scandaleux, mais cela donne à la lecture un allant qui permet éventuellement d'éveiller l'imagination : on aime, on n'aime pas, mais on évite le piège mortel de l'indifférence. Passons...

On ne sait pas si la mère du petit garçon d'Herbeys fut une petite fille qui longtemps joua à la poupée pour se former aux soins qu'elle

sut donner à son prématuré, sans lesquels il n'eût pas vécu. Simone de Beauvoir considère qu'en la réduisant à ses fonctions biologiques, le mariage et la maternité sont des institutions qui empêchent la femme de devenir un homme comme les autres (création, ambition, pouvoir, etc.). Elle considère que la mise sous tutelle de la femme commence en la faisant jouer à la poupée. C'est pourquoi Simone de Beauvoir ne se maria jamais et refusa de procréer. N'étant pas encore une philosophe existentialiste, il est probable qu'enfant elle joua à la poupée. Selon celle que Sartre appelait « le castor » : « on ne naît pas femme, on le devient ». Cette phrase qui ouvre « Le deuxième sexe » a marqué le triomphe de la déconstruction nietzschéenne dans la pensée occidentale. Ce n'est pas que Simone de Beauvoir nie les évidences biologiques, mais elle en refuse les constructions idéologiques qui en font les prétextes à une infériorité du féminin par rapport au masculin. Ce en quoi elle a raison. Malheureusement, la déconstruction de Simone de Beauvoir est devenue une idéologie de révolte aveugle contre la nature. Or, la nature est mystérieuse, infiniment complexe et riche, pleine de faits contradictoires, de différences, d'harmonies, de coopérations et de luttes qui opposent ou unissent les différences, et parfois les deux à la fois. Une différence n'est pas un titre valorisant ou dévalorisant, elle n'est qu'un fait qui s'exprime dans un contexte, qui, soit ne perçoit pas le fait ou ne lui donne aucune importance, soit le valorise ou le dévalorise. Et de tous ces savoirs et de toutes ces ignorances, il faut subir les conséquences.

Un fait est un donné qui est là, et dont on fait ce que l'on veut et peut selon les contextes dans lesquels on doit vivre ici et maintenant. Étrangement, le parti nazi en Allemagne en a donné la preuve alors même que sa conception de la femme était conventionnelle : les trois K pour *kinder*, *küche*, *kirche* (enfants, cuisine, église). Pourtant,

environ 4000 jeunes femmes furent recrutées comme gardiennes des camps. Formées sur le tas, théorie et pratique, à Ravensbrück (une référence !), elles se montrèrent aussi brutales et efficaces que les SS de sexe masculin. Peu nombreuses sont celles que les Alliés parvinrent à identifier et à juger pour leurs crimes ; en effet, la justice des hommes était aveuglée par la vision conventionnelle de « l'éternel féminin », une version plus civilisée des 3 K. C'est ainsi que ces tortionnaires sadiques sont devenues des mamans aimantes et innocentes qui n'avaient fait « qu'obéir aux ordres » ; bref, des femmes allemandes qui étaient des hommes allemands comme les autres. Imaginer que le fait biologique n'est qu'une construction idéologique n'aboutit qu'à ouvrir la porte à une idéologie de substitution. On le voit dans les mémoires de Simone de Beauvoir qui, alors qu'elle va avorter d'un enfant conçu avec Sartre, rêve qu'elle voit des jaunes d'œufs percés par des aiguilles, rêve qui la bouleverse et dont elle refuse de comprendre le sens. C'est Spinoza qui a raison, nous ne savons pas « ce qu'est un corps », notre corps masculin ou féminin, et ce dont il est capable. En Allemagne, on le sait un peu mieux qu'ailleurs : les corps sont capables du meilleur comme du pire. Cette exploration dangereuse est une des aventures de la vie. Et l'on doit juger les cultures selon leur capacité à permettre ou interdire cette dangereuse, mais créative exploration. Une vie active et heureuse est une vie où l'on a pris des risques... sans absurdement se perdre, comme se perdirent les gardiennes des camps nazis. C'est pourquoi il est bon de critiquer pour aller de l'avant et ne pas faire n'importe quoi avec n'importe qui avec la certitude d'aller quelque part alors que l'obéissance aveugle ne mène, à rien, au crime... ou à pas grand-chose.

Le malheur de la déconstruction est de n'avoir rien construit, hormis une morale bien-pensante de gauche appliquée à tout et

n'importe quoi, où l'alliance d'une morale bisounourse et d'un jugement ricaneur pilonne l'action des autres, ceux qui n'ont pas compris que la déconstruction est la seule construction. La déconstruction est une pensée parasite qui a besoin de l'action des autres pour exister. Triste contresens de la pensée riche et complexe de Derrida. Ainsi est morte l'intelligence française... dans une sorte d'excès d'intelligence. C'est la tragédie de Sartre et du « castor », la belle, la libre, et un peu snob Simone de Beauvoir.

La mère du petit garçon d'Herbeys n'a jamais lu Simone de Beauvoir, ni Derrida, trop compliqué, mais elle a lu Colette... c'était un début de libération, un tout début. La vie des pauvres gens est une aventure qui semble n'avoir pas d'autre intérêt que de poursuivre l'aventure de la vie : on se reproduit, le reste est sans but puisqu'il ne laisse rien. Ces gens étaient des prolétaires dans tous les sens de ce mot. Au sens romain, ce sont des personnes dont le seul intérêt pour la civilisation romaine est de faire des enfants. Au sens moderne, de Jean-Jacques Rousseau à Karl Marx, ce sont des personnes pauvres qui n'ont pour survivre que leur force de travail à vendre à celles et ceux qui l'achètent. Pour dire les choses simplement, c'était des pauvres. Nous vivons des temps qui associent la pauvreté au malheur. C'est souvent vrai, mais pas toujours. C'est affaire de contexte et de la capacité ou non pour l'être vivant, riche ou pauvre selon son contexte, de vivre sa dignité ou de la perdre. Il est des pauvretés qui n'excluent pas la dignité, parfois même aident à la renforcer ; alors que certaines abondances ne sont acquises qu'au prix de la dignité de qui les acquiert. Il est difficile de donner une origine à ce sentiment élémentaire de dignité qui semble exister chez un grand nombre de mammifères, et paraît essentiel à *homo sapiens*. Cette dignité essentielle y compris chez les pauvres est puissamment exprimée dans le christianisme : c'est une des raisons pour lesquelles

Nietzsche (1844-1900) appelle le christianisme « la religion des femmes et des esclaves ». Un exemple entre mille, le « Sermon de l'éminente dignité des pauvres » (1659) de Bossuet, où l'on trouve à plusieurs reprises l'expression « la haute dignité des pauvres » :

« Ainsi cette parole de l'Évangile que j'ai choisi pour mon texte, s'accomplit déjà dès la vie présente : « Les derniers sont les premiers, et les premiers sont les derniers » : puisque les pauvres qui sont les derniers dans le monde, sont les premiers dans l'église ; puisque les riches qui s'imaginent que tout leur est dû, et qui foulent aux pieds les pauvres, ne sont dans l'église que pour les servir ; puisque les grâces du Nouveau-Testament appartiennent de droit aux pauvres, et que les riches ne les reçoivent que par leurs mains. »

On ne doit pas prendre ce texte chrétien, qui explique fort bien l'idéologie anti judéo-chrétienne des nazis, pour une préfiguration « de mauvaise foi » des doctrines socialistes. Le raisonnement de Bossuet est complexe. Il est spécieux si l'on s'en tient aux idéologies des hypocrisies contemporaines qui considèrent l'égalité comme un principe directeur et Dieu comme une affaire privée sans importance pratique. Bossuet fonde son argument sur deux grandes idées : l'idée de fardeau, et celle du Jugement Dernier. Le fardeau : tous les êtres portent un fardeau, celui des pauvres est le manque, celui des riches est l'abondance. Chaque porteur de fardeau doit aider l'autre à porter le sien : que le riche donne au pauvre et le pauvre en acceptant le don aide le riche à porter son fardeau alors que ce riche permet au pauvre de porter le sien. Au cynique qui pense qu'il veut bien porter le fardeau de l'abondance plutôt que celui du manque, Bossuet réplique que c'est manquer de discernement que de croire que l'abondance n'est pas une lourde charge et que, par ailleurs, le riche qui refuse le partage s'entendra dire lors du Jugement Dernier :

« Tu as déjà eu ta récompense en ce monde, tu n'as pas besoin de celle de la Cité de Dieu ! ». Dans le raisonnement de Bossuet, c'est donc le pauvre qui est le maître du jeu : en acceptant le don du riche, il permet à celui-ci d'accéder à « la vie éternelle ». Sans nier l'intelligence et parfois la profondeur de la pensée, on peut trouver toutes sortes d'artifices dans ce raisonnement de Bossuet. Pour l'instant, ce qu'il faut considérer dans ce texte, outre sa rationalité, est l'affirmation théologique de la dignité des pauvres. Il est certain qu'après avoir entendu l'évêque de Maux, les pauvres n'étaient pas plus riches pour autant, mais leur dignité était proclamée, et argumentée. Dans une certaine mesure, la société reconnaissait cette dignité dont certains ordres religieux prestigieux faisaient une règle de vie. Rien à voir avec les idéologies socialistes et marxistes, qui sont des idéologies de combat et non des perspectives spirituelles. Pourtant, il y a comme un air de famille... dans une illusion d'efficacité les doctrines socialistes et communistes ont conservé la critique de la richesse et la dignité des prolétaires tout en jetant par-dessus bord la spiritualité du christianisme. L'échec fut terrible.

L'illusion de l'Homme démiurge sans Dieu, qu'il soit communiste, nazi ou capitaliste, ne se dissipe que dans la tragédie. Tout se passe comme si *homo sapiens* ne pouvait pas vivre longtemps sans une ouverture spirituelle qui doit renaître à chaque changement de contexte existentiel. Notre époque est au bord de cette renaissance dont l'attente est de plus en plus douloureuse. Tant il est vrai que si Dieu n'existait pas, la vie ne serait qu'une immense tragédie pour rien ! Proclamer qu'en effet, la vie, c'est ça ! c'est oublier que la vie offre aussi de sublimes fulgurances... S'il serait naïf de ne voir que béatitudes en ce monde, il n'y pas lieu d'accorder un primat au malheur. Cultiver les « passions tristes », c'est être prisonnier d'une image de soi dont on ne sait pas sortir. La beauté de la foi se révèle

dans la joie éprouvée par l'entrée de Dieu dans notre vie : Dieu est une extraordinaire ouverture sur tout l'univers.

Par ce mot « Dieu », il faut entendre une sublime dimension de l'univers, qui, parfois, nous montre sa face de lumière et d'amour dans une vision-sensation qui va au-delà même de ce que nous appelons lumière et amour. En l'absence de Dieu, il ne reste que la foi en l'Homme qui devient le centre de tout. À l'exception de la pensée d'Albert Camus, c'est le triomphe du narcissisme individuel (« moi d'abord ») ou celui du narcissisme philosophique dont la dernière version idéologique fut l'existentialisme. Les deux narcissismes peuvent d'ailleurs se cumuler dans un cynisme parfait dont les gens de gauche ont donné l'exemple. Mais tout cela est mort, il n'en reste plus rien, rien face à Dieu. Certes, il n'est pas faux de mettre l'Homme au centre de tout, à la condition qu'il devienne le lien entre les mondes visibles et ceux de l'invisible. Mais c'est une autre histoire, la plus belle des histoires. Elle ne cesse de s'écrire et de se lire.

Lorsque le petit garçon d'Herbeys fut conçu, sa maman n'avait que seize ans. Elle ne savait rien de la vie, sinon qu'il était beau le presque déjà papa du petit garçon d'Herbeys. Un fils d'émigrés vénitiens persécutés par Mussolini. Un garçon aux yeux clairs, qui achevait son service militaire dans le Massif central. Deux ans plus tôt, la Seconde Guerre mondiale venait de s'achever et l'Europe était en ruines. La France commençait son long voyage dans la honte de sa défaite et dans le triomphe de celles et ceux qui de justesse l'avaient conduite à la victoire. Résistance. Un des plus beaux moments de l'histoire de France : l'aventure de celles et ceux qui agissent quand tout est perdu même l'honneur. Renaissance. C'était compliqué. On parlait déjà de créer une Union Européenne. C'était compliqué. L'histoire du

monde ne se faisait plus à partir des pays européens, ça se passait ailleurs. C'était compliqué. Les parents du petit garçon d'Herbeys vivaient dans ce contexte avec la même innocence que la maman du footeux qui vivait dans l'effort et le bonheur nouveau des plans quinquennaux des communistes. Pour eux, les pauvres, c'était simple, il suffisait d'obéir.

Dans le quartier Pogrilatz à Bargez tout était planifié et le bonheur était en route, même si de temps en temps quelque accident survenait : la rupture avec Staline, l'arrestation des stalinien, leur déportation à « *Goli Otok* » (l'île Nue), le transfert d'une usine, l'usure des bâtiments, l'alcool, etc. D'ailleurs, sans ces impondérables la littérature serait sans intérêt, Simone de Beauvoir l'a dit : « Les gens heureux n'ont pas d'histoire ». Mais pour le footeux, en dépit du bonheur officiel, la vie était infernale en raison du père qui battait tout le monde quand il avait bu, et comme il buvait de plus en plus, tout l'argent « liquide » de la famille y passait. Certains matins, sa mère au visage tuméfié l'envoyait à l'école avec un simple morceau de pain et lui disait : « Pour le reste, débrouille-toi ! » Il n'était pas le seul à se débrouiller, c'est à croire que, comme le capitalisme, le socialisme fût soluble dans l'alcool ; alors que la liberté est soluble dans « l'Al Koran » des musulmans. En Angleterre, à la fin du XIXe siècle un dicton d'une grande métropole industrielle disait : « Seul le gin permet de quitter Liverpool ». Pour sa part d'évasion, le père du petit garçon d'Herbeys était un adepte du vin rouge, source d'hébétudes « bien de chez nous ». Notre époque a ajouté à l'alcool de nouveaux stupéfiants : les consommateurs ont plus de choix.

Le footeux avait par force appris à se débrouiller. La faim au ventre, avec ses compagnons et compagnes d'infortunes, dans les vergers et les jardins ils volaient des tomates, des oignons, des fruits.

Parfois, s'il était seul et chanceux, un œuf dans un poulailler. Sera-t-on surpris d'entendre que dans cette situation de pauvreté presque uniforme, le footeux et sa bande prenaient un plaisir presque sportif à leurs menus larcins. Il y avait aussi la solidarité des pauvres, sans avoir lu ou entendu le sermon de Bossuet, les moins pauvres se déchargeaient du fardeau de leurs maigres surplus en donnant qui un reste de repas, qui une pomme de terre bouillie la veille... enfin un petit quelque chose et des bonnes paroles... qui, elles aussi, faisaient du bien. Si la solidarité des pauvres était une réalité, elle avait ses limites. Personne n'intervenait pour secourir les femmes battues. Quant aux buveurs, ils buvaient en paix, imperméables aux conversations des commères qui, les jours de marché, au passage de la femme battue murmuraient « son mari boit ! ». Par cet hypocrite commentaire d'impuissance, certaines se donnaient l'illusion de ne pas subir le même sort.

Le plus étonnant est que dans cet univers misérable, le footeux avait réussi à se ménager une vie relativement indépendante de l'enfer familial. Il y avait l'école et la bande de copains et copines. À l'école, il était le meilleur élève de sa classe, et peut-être de toute l'école. Avec la bande, il vivait en liberté. Il était naturellement le chef en raison du prestige que lui valaient ses résultats scolaires et ses exploits pendant les matchs de foot : il était le plus rapide et le plus habile. S'il n'avait été qu'un premier de classe, il eût provoqué jalousies et rancœurs, mais le meilleur au foot, ça, ça ne se discutait pas ! On se disputait pour être par lui choisi dans son équipe. C'est encore lui qui organisait les expéditions de recherches de nourriture dans les champs, les vergers, voire les fermes du voisinage. Le quartier de Pogrilatz servait de zone frontalière entre la ville et la campagne. De chaque côté de la rue principale qui conduisait aux usines et ateliers, il y avait des jardins ; puis, la campagne. Le terrain

de foot était en face de l'école, derrière la cour de récréation. Cela signifie que le temps des récréations permettait des matchs endiablés où le footeux avait acquis sa réputation.

Le premier adulte qui remarqua les talents footballistiques du footeux fut le Camarade Mario. Camarade Mario était un personnage important du quartier de Pogrilatz, et peut-être même de la ville de Bargez. Toujours bien habillé, chaussures italiennes à la mode parfaitement cirées, on le voyait souvent accompagné de quelques jolies femmes maquillées et de compagnons silencieux. Camarade Mario avait du style ! Certains disaient qu'il était un gangster, d'autres affirmaient avec prudence qu'il était un agent de l'UDBA : les agents de la répression au service des communistes, le KGB local. Il est probable que Camarade Mario faisait partie et de l'un et de l'autre. Réalistes, les communistes savaient qu'en attendant les avens radieux de la société sans classes, les communautés humaines produisaient d'inévitables zones d'ombre. Il était préférable d'utiliser certaines personnes qui vivaient dans ces zones, plutôt que d'essayer en vain de les supprimer. La suppression des uns entraînant l'inévitable surgissement d'autres, moins connus, moins contrôlables, plus dangereux. Le fait que la dictature du bien dans toute sa moralité puisse aboutir à privilégier le mal avait été amplement démontré en 1930 par le triomphe des ligues de vertu aux États-Unis où la prohibition des alcools avait servi de couveuse à la mafia, et d'agent corrupteur de la jeunesse américaine. Le cynisme est un défaut individuel qui, parfois, peut se muer en qualité sociale. Il est sage de refuser au Diable sa part dans nos vies personnelles et de lui accorder une place dans nos affaires collectives. Ce n'est pas facile, c'est toujours dangereux, mais c'est, peut-être, la seule façon d'éviter l'horrible dictature du bien, qui, lorsque comme à présent elle s'impose, crée autant de dommages

que celle du mal dont le seul avantage est d'être moins difficile à identifier. Mon Dieu, protégez nos collectivités du bien autant que du mal !

Entouré de mystère, portant beau, suscitant une crainte vague et un respect évident, le Camarade Mario avait du prestige. Accompagné de quelques femmes maquillées et parfumées et de deux ou trois amis, il lui arrivait de venir voir un match de foot disputé par les jeunes du quartier. Le footeux en était toujours la vedette, et Camarade Mario et sa suite félicitaient l'équipe victorieuse... celle du footeux. Le jeune garçon était aux anges, être félicité par le Camarade Mario et ses amis, sentir les mains de ces femmes parfumées sur son corps en sueur... lui, l'enfant de rien... si doué à l'école et meilleur encore au foot. Camarade Mario leur avait offert un ballon, un vrai, lourd en cuir, qu'il fallait gonfler avec une pompe à vélo. Il remplaçait celui de l'école, en caoutchouc, léger, qui perdait sous les coups de pieds la couche de latex de sa surface et finissait par ressembler à une éponge de moins en moins ronde aux rebonds imprévisibles. Le footeux gérait le vrai ballon. Il l'amenait sur le terrain et le remportait chez lui après le match. Il fallait le cacher, son père l'aurait vendu.

En quelques mois, le Camarade Mario devint une sorte de père de substitution. Il parlait au garçon avec une sorte de respect : de ce qu'il voulait faire plus tard ; de ses études ; de l'excellence de son jeu... et, avant tout, des grands joueurs de l'équipe nationale qu'il connaissait tous et appelait par leurs prénoms. Il n'en avait pas fallu davantage pour devenir populaire parmi ces garçons du quartier Pogrilaz qui, tous, idolâtraient les joueurs de foot dont parlaient télévision, radio, journaux et magazines. Tous les dimanches, en saison, les matchs étaient suivis par des dizaines de milliers de

spectateurs dans les stades et des centaines de milliers à la radio qui popularisait les noms des joueurs des équipes nationales et internationales. Les postes de télévision étaient encore rares et certains commentateurs de la radio, par exemple le célèbre Damir Zoric, étaient aussi célèbres que les joueurs vedettes. Il ne fait aucun doute que Camarade Mario s'était pris d'affection pour le footeux. Chez un enfant que sa mère, confiante et admirative, laissait pousser sans grand contrôle et que son père battait quand il pouvait l'attraper (il était vif et courrait vite) ces marques d'amitié de la part d'un grand qu'il admirait provoquèrent une de ces bouffées d'amour dont les enfants ont le secret. Camarade Mario était le père qu'il n'avait pas.

Le Camarade Mario était plus modéré dans sa sympathie. Elle était due peut-être au fait que le footeux lui rappelait sa propre jeunesse dans un village d'Istrie. Le Camarade Mario avait été un petit chef partisan pendant la guerre contre les fascistes et les nazis, il admirait l'ascendant que ce garçon exerçait sur sa bande de copains. Outre son sens de la répartie, ses résultats scolaires prouvaient son intelligence. Enfin, son talent de footballeur était remarquable. Camarade Mario et ses amis, très liés aux milieux sportifs et surtout footballistiques, appréciaient le talent du footeux en connaisseurs.

Un jour, alors que Mario offrait dans un des cafés du quartier un cockta au footeux, ils parlèrent de l'avenir (cockta : sorte de coca-cola des Balkans communistes). C'était après un match, les autres étaient partis, ils étaient tous les deux. Camarade Mario voulait savoir ce que le footeux voulait devenir. Ce n'était pas la première fois que ce sujet venait dans la conversation, mais c'était la première fois qu'ils en parlaient seul à seul. Plein d'admiration et de reconnaissance, dans une bouffée affective enfantine, avec une solennité ridicule et touchante, le footeux déclara que plus tard il

voulait devenir comme le Camarade Mario. Il voulait qu'il lui apprenne son métier. Ce fut le premier instant décisif de la vie consciente du footeux, le premier ! Cela se passait 43 jours exactement avant qu'il ne fût à deux doigts de tuer son père. En raison de ses activités, Camarade Mario n'était certainement pas un humaniste, son caractère et sa carrière en avaient décidé autrement. Pourtant, l'aveu naïf de l'enfant éveilla une part d'humanité dont il ignorait presque l'existence. L'explication dura dix minutes au maximum : Camarade Mario fit comprendre que sa vie était sans intérêt, qu'il rendait service à des gens cruels et durs, qu'il lui arrivait de tuer, et qu'il n'en était pas fier. Pour conclure, le footeux s'en souvient, il dit : « Tu n'es pas fait pour cette vie-là. Fais quelque chose que tu aimes ! Tu joues bien au foot, ça te plaît et tu es doué. Deviens footballeur professionnel ! Je peux t'aider. »

Trois jours plus tard, Camarade Mario lui offrait sa première paire de chaussures de foot à crampons, des vraies, des italiennes ! Le footeux les déposa dans la même cachette que son ballon en cuir. Un mois plus tard, après l'avoir vu jouer dans le stade de Pogrelaz, l'entraîneur de « L'étoile de Bargez » le faisait entrer dans l'équipe junior de la ville.

Chapitre 6

Jusqu'à l'âge de dix ans, le petit garçon d'Herbeys vécut dans un monde qui n'existe plus : celui des paysans vivant à l'aise dans une quasi-autarcie. Comme l'avait fait remarquer le nègre, pour un mémorialiste l'idée d'évoquer, voire de regretter, un temps disparu à jamais est banale. Dans le livre où il raconte « ses jeunes années » Winston Churchill exprime cette idée avec force. Dans une préface écrite en 1930 il dit :

« Quand je parcours l'ensemble de ce travail, je découvre que j'ai peint une époque disparue. Le caractère de la société, les fondamentaux politiques, les façons de faire la guerre, les manières des jeunes, l'échelle des valeurs, tout a changé, et changé à un point que je n'aurais pas cru possible en un temps si bref sans la violence d'une révolution. Je ne peux pas dire que ces changements ont toujours été pour le mieux. J'étais un enfant de l'époque victorienne [...]»

À cela, le petit garçon d'Herbeys avait répondu que l'époque victorienne ne dure qu'un siècle environ alors que lui, il parle d'un mode de vie paysan qui a marqué l'Europe pendant plus de mille ans. De plus, il ne regrette rien, il témoigne, et son conservatisme est détaché de toute nostalgie.

En effet, la ferme des Péronnard-Perrot produisait tout le nécessaire à la vie, hormis les chaussures, les vêtements, et quelques outils si robustes et durables qu'un seul achat à vie ou tous les dix ou vingt ans suffisaient. Pour les gros équipements : la charrue Brabant double, les herses, les rouleaux, la faucheuse pour les foins, le grand char à bœufs, le plus petit et la charrette pour le cheval, l'achat

s'était fait près d'un demi-siècle plus tôt. Réparé, bien entretenu, ce matériel n'avait pas besoin d'être renouvelé. Une partie de l'hiver était employée à entretenir et remettre en état les équipements et les outils : le licol et la selle du cheval Bijou, les sangles, les freins à tambour des chars et charrettes, les essieux en bois des roues cerclées de fer, les éléments métalliques sujets à la rouille... tout !

Les problèmes pour ces paysans moyens et aisés ont commencé quand ils ont acheté, à crédit, un tracteur qui a rendu inutilisables les anciens chars, charrettes, charrues, etc. qu'il a fallu remplacer. Aux remboursements des crédits se sont ajoutés les coûts du carburant, de l'huile, des pneus, des pièces détachées... Si, en plus, l'épouse prenait un crédit pour la machine à laver le linge, la course aux liquidités pour rembourser la banque commençait. Il fallait produire et vendre des produits dont les prix tendaient à baisser pour acheter des choses dont les prix tendaient à monter. Il fallait augmenter les rendements et les surfaces, acheter des engrais, des pesticides, etc. Les « cultures de rapport » ont envahi les terres, « on a mis tous ses œufs dans le même panier ». Il a suffi d'un taux d'intérêt revu par la banque à la hausse ; il a suffi d'une mauvaise année, trop de pluies ou pas assez, le gel, ou Dieu sait quoi pour que la chute commence sans qu'il fût possible de sacrifier au dieu Faunus. Le pépé Péronnard se moquait des deux ou trois familles qui voulaient « faire modernes » et avaient acheté un tracteur américain. Dans ce pays de collines où les plaines étaient modestes et rares, le tracteur était plus un signe de statut social qu'un outil agricole. Quand, regardant le monde de haut, perché sur son siège, on en voyait un passer sur la route, le pépé Péronnard résumait la situation en disant : « Regarde cet idiot qui pète plus haut que son cul ! ». Le pépé Péronnard admirait le cinéaste Jacques Tati, et lorsqu'un soir d'été on avait passé en plein

air sur un grand drap de lit le film « Jour de fête », il avait ri aux éclats.

Ce n'est pas qu'il fût hostile à la mécanisation. Il racontait parfois « la Voie sacrée » : une route empruntée en permanence par des milliers de véhicules réquisitionnés par Pétain en 1917 pour acheminer les renforts, les munitions et le ravitaillement à Verdun. « C'est grâce aux camions qu'on les a eus ! » était une de ses phrases favorites quand on parlait des Allemands et des véhicules à moteur. D'ailleurs, la mécanisation n'était pas absente de la ferme.

Il y avait un meunier ambulant, qui, à la fin de l'été, lorsque les grains avaient séché dans les greniers, venait faire la farine et le son. Il en prenait quelques sacs qui payaient sa prestation. Avant cela, en plein été il y avait eu la moissonneuse faisant des bottes de paille et récoltant les blés. Puis, installée dans la grande cour de la ferme la batteuse avait extrait les grains mis en sacs et portés dans les greniers par des hommes forts. La batteuse était la plus monumentale de toutes les machines qui, une fois l'an, venait à la ferme. Son moteur animait de multiples courroies, il faisait un bruit joyeux de tous les diables ; et toutes ces roues, ces clapets, ces ruissellements d'épis et de grains, ces courroies faisaient de la poussière, elle blanchissait les visages et les cheveux des gens, qui se lavaient bruyamment dans l'un des deux bassins de la fontaine. La fontaine chantait en permanence dans la cour qu'elle rafraichissait d'une eau claire où les bêtes sorties de l'écurie venaient boire deux fois par jour. Quand la cour était calme, sautillant aux pieds de ses rebords en ciment, les poules prenaient un bref envol pour y plonger le bec, tête en bas tête en haut. Le travail de la batteuse durait quelques jours et les soirées étaient réjouies par les parents, amis et ouvriers auxquels la mémé Péronnard et les femmes des travailleurs

préparaient et servaient des repas gargantuesques : sale temps pour la volaille et les cochons.

Le cochon était mort depuis longtemps, la fin de l'automne précédent, mais il avait de beaux restes : saindoux, petit salé, saucisses, saucisson et jambon. Pourtant, le petit garçon d'Herbeys faisait encore des efforts pour ne plus entendre les cris de la pauvre bête - Adolf ou Guillaume — assommée puis égorgée, car, et selon leur caractère, les cochons sont souvent curieux de tout et affectueux, ils aiment les caresses.

À la même époque, les premières pommes permettaient de faire des tartes dont la pâte brisée, au beurre (baratté trois jours plus tôt et conservé dans un seau d'eau fraîche), créait un dessert où l'on savourait la fragile friandise des enfances heureuses. À la fin de l'automne, après la vendange, c'était l'alambic qui venait pour distiller le marc des raisins dont le vin, pressé une semaine ou deux plus tôt, fermentait dans des tonneaux roulés puis stockés à la cave. L'alambic du bouilleur de cru était une machine fascinante avec du feu, de la vapeur et un imperceptible filet d'alcool qui fusait d'un tuyau en cuivre. Les résidus du distillat au parfum de réglisse étaient portés encore fumants sur le tas de fumier qui embaumait la cour, car les vaches sentent bon !

Une des fiertés de la famille Péronnard-Perrot était ses vignes, deux, pas grandes, à flanc de coteau. Elles donnaient un vin rouge de cépage gamay, sans prétention, 10° parfois moins, que le pépé appelait « ma piquette ». Lorsqu'il arrivait que l'on en donnât un quart de verre aux enfants, c'était avec du sucre et de l'eau... Pure, c'était un vin astringent qui surprenait la bouche. Lorsque le pépé en servait à des visiteurs, ces « Messieurs » venaient de la ville, il s'excusait de l'âpreté de « sa piquette ». Mais, vu les détails qu'il

donnait de sa dernière vendange : du sulfatage à la bouillie bordelaise au début de l'été qui lui avait causé du souci ; du pressoir dont il venait de changer le pas de visse ; du soufre qu'il brûlait au fond de la cuve pour la désinfecter ; etc. il était évident qu'il était fier de ses vignes et de son travail de vigneron. À la fin de l'automne, lorsqu'un soir après le souper il disait à la mémé Péronnard et au Mimil : « Demain, j'irai tailler ma treille ! » on comprenait qu'il partirait à l'aube après avoir attelé « Bijou » à la charrette, qu'il emporterait un casse-croute et son fusil, et qu'il serait absent jusqu'au soir. Il arrivait qu'il ramenât un lièvre ou un faisan, mais toujours la charrette était pleine de sarments qui feraient la flambée dans le grand four à pain. Le pépé Péronnard n'était pas chasseur, la période 14-18 l'avait dégouté du tir sur cible vivante, il le disait quand on lui demandait s'il aimait chasser. Mais voilà, dans les vignes il y avait du gibier et il lui semblait normal tout en taillant sa vigne de rapporter des sarments, et de prélever sur la nature de quoi faire un repas. Il y avait une façon dont tous les mouvements des habitants de la ferme étaient agencés pour ne perdre ni temps ni choses, ni bêtes. Ce respect du temps et de la matière a marqué le petit garçon d'Herbeys à jamais. C'est pourquoi il pense que l'écologie est une question trop sérieuse pour être le monopole d'un parti politique bien-pensant du même nom. Des prêcheurs de catastrophes doublés de fanatiques vertueux. Des idéologues qui ont besoin du malheur pour justifier leurs existences : trop de vertu tue la vertu.

Pour les enfants, le plus beau moment des vendanges était lorsque, pied nu, le pépé et le Mimil, le bas du pantalon roulé jusqu'aux genoux, foulaient les raisins pour en faire le mout. S'il n'y avait pas trop de raisin dans la cuve, déchaussés, pieds lavés, les enfants étaient invités pendant quelques instants à patauger dans les grappes. C'était la fête ! Puis, il y avait le mince filet de jus de raisin

sucré et poisseux que l'on buvait en portant les mains jointes en écuelle sous le débit lent qui suintait du pressoir. En principe, les enfants n'y avaient pas droit, ça donnait la colique, mais la surveillance de cette purge délicieuse était bienveillante. Les Péronnard-Perrot achetaient peu de vin en bouteilles dit « vin bouché » ou même en bouteilles de vin « ordinaire », les seules exceptions étaient des blancs et des rouges courants pour les viandes en sauces. Pour le reste, la production annuelle, vin et cidre, suffisait pour couvrir les besoins d'une saison à l'autre. Dans les grandes occasions, fiançailles, mariages, baptêmes, il pouvait arriver que l'on achetât quelques bouteilles d'un vin mousseux du nom de « Clairette de Die », il venait de l'autre côté des montagnes du Vercors, au Sud, mais c'était rare. En cachette, les enfants vidaient le fond des verres lorsque les convives avaient quitté la table.

Le rôle de la monnaie, des Francs, était limité. L'argent venait des modestes pensions payées par les parents ou les services sociaux. S'y ajoutait les ventes des produits excédentaires de la ferme : bétail (un ou deux veaux par an, une ou deux vaches), lait, quelques volailles, les peaux des lapins du clapier (pas plus d'une vingtaine par an), un peu de blé, des pommes de terre, et des noix. C'est à peu près tout. C'était largement suffisant pour vivre et pour vivre bien. Les surplus en fruits (pommes, poires, fraises, cerises, groseilles, cassis) étaient mis dans la cave sombre et froide pour l'hiver, sans compter les confitures, les bocaux, et la choucroute conservée dans un tonneau ouvert plein de chou, de baies de genévrier et d'eau salée. À la surface de ce mélange dont l'odeur était peu engageante, une grosse pierre maintenait les choux hachés immergés dans la saumure. Il fallait la déplacer pour accéder à la choucroute que l'on égouttait dans une grande passoire. S'il y avait abondance de produits saisonniers périssables, parents et amis étaient invités à cueillir les

fruits et les légumes en surnombre (petits pois, haricots verts, salades et potirons). Ce qui n'était pas produit à la ferme : sel, épices, sucre, poissons (morue sèche ou salée, conserves de maquereaux en sauce tomate, sardines), chocolat, fromages, café ; et bonbons... toutes ces choses étaient achetées à des épiciers ambulants qui venaient de Grenoble avec leurs camions, l'un peint en orange, « Cathiard » puis « Gentil-Cathiard » (qui disparut racheté par « Carrefour »), l'autre en vert dont le nom n'était pas écrit en grosses lettres sur le camion ; celui du mercredi (orange), celui du samedi (vert). Ils stationnaient à l'entrée de la ferme, sur le côté de la route. On klaxonnait pour appeler le chaland, un son banal qui était celui de tous les camions de l'époque, un long «Ouiiin-iiin, Ouiiin-iiin» jusqu'à l'arrivée de la première cliente.

Il y avait trois fermes dans le voisinage. Les dames venaient faire leurs emplettes, plus rarement elles envoyaient un enfant qui faisait marquer ses achats sur un grand cahier tenu par l'épicier, ils seraient payés au prochain passage, ou à la fin du mois. Peu de paroles étaient échangées, les voisines ne sympathisaient pas, trop de jalousies, de terres convoitées, de litiges sur le passage des bêtes, etc. empêchaient ces voisinages d'être amicaux. On restait poli et on se méfiait. On parlait cependant avec les marchands ambulants qui apportaient des nouvelles de la ville et des villages desservis ; mais les relations de confiance s'établissaient avec la famille, les cousins, neveux et nièces... par alliance aussi ; s'ajoutaient les amitiés nées du travail en commun, lors « des foins », du battage du blé, des coupes de bois ; et du service militaire. Selon l'année d'incorporation au « Service » se formait une « classe de conscrits » : le groupe de tous ceux qui avaient été incorporés la même année. Le pépé Péronnard était de la classe 1913, celle tombant sous la loi Barthou qui portait la durée du service de deux à trois ans (il était né en 1893), une des

classes les plus éprouvées par la guerre : un appelé sur cinq n'est pas revenu chez lui. Les gens de bon voisinage venaient soit du centre du village où vivaient des cousins, soit de fermes plus lointaines. Comme les terres ne se touchaient pas, les occasions de querelles étaient rares. Cela ressemblait à l'histoire de France où tant les rois que les républiques faisaient des alliances lointaines (avec les Turcs ou les Russes) ou improbables (avec les princes protestants) pour tenir en respect, voire combattre, des voisins puissants : les rois d'Angleterre, d'Espagne, les empereurs germaniques...

Pour ce qui concerne les commerçants ambulants, le cas du boulanger et du boucher étaient particuliers. Les passages du boucher étaient rares. Deux fois par mois, on lui achetait des abats, du mou de bœuf, que la mémé Péronnard préparait le jour même dans une sauce au vin qui en masquait l'apparence sanguinolente. Les beefsteaks étaient rares, c'était une nourriture des villes, par contre le pot-au-feu se mangeait une fois par mois. C'est au boucher que l'on vendait vaches et veaux pour l'abattoir. Heureusement, c'était rare. La séparation des petits veaux de leur mère était une tragédie qui attristait le petit garçon d'Herbeys pendant des jours et des jours où l'on entendait la mère appeler son petit. Aujourd'hui encore, il évite de manger du veau.

Le boulanger venait d'un village proche, de Tavernol peut-être, il avait là une vraie boulangerie où il vendait des friandises que deux fois l'an la mémé Péronnard commandait : des pains au chocolat ! Il ne passait que les lundis, vers dix heures le matin et, sauf commande particulière, il ne vendait que du pain, des gros pains longs qui se conservaient pendant toute la semaine. Sa tournée était moins vaste que celle des épiciers et son véhicule plus modeste : une grosse camionnette dont le klaxon ne faisait pas le long «Ouiiin-iiin, Ouiiin-

iiin» des camions, mais une sorte de « Tuuuut » des véhicules plus modestes. S'il advenait qu'en fin de semaine le pain vînt à manquer, c'était la fête ! La mémé Péronnard faisait alors **son** pain, de grosses tourtes bombées pétries au froment de la ferme, cuites dans le grand four chauffé aux sarments des vignes. La cabane du four était bâtie à quelques pas de la maison, face aux dépendances : poulailler, grange ; un de ses murs, celui du fonds, longeait le potager. Il cuisait un pain blanc au parfum sublime, à la croûte épaisse, que l'on mangeait encore tiède, meilleur que bien des gâteaux alors qu'un beurre qui « faisait la perle » fondait dessus.

Le pépé Péronnard n'avait jamais lu le classique de Jean-Baptiste de La Quintinie (1626-1688) « Instruction pour les jardins fruitiers et potagers : avec un traité des orangers, et des réflexions sur l'agriculture », mais il mettait chaque jour en pratique la devise du jardinier du roi Louis XIV : « On ne maîtrise la nature qu'en la servant ». Le mot « écologie » était inconnu, il n'existait pas encore... on pratiquait la chose sans le savoir. On en était resté à Lavoisier, le premier chimiste qui avait révolutionné l'agriculture dans son domaine de Villefrancoeur : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme ». Tout était recyclé. Même le journal local « Le Dauphiné Libéré ». Découpé en petits carrés, il formait des liasses de papier à l'intérieur des toilettes derrière l'étable à droite du tas de fumier, on le parcourait d'un derrière distrait.

Ne croyons pas que la vie du petit garçon d'Herbeys se résumât à ce contexte campagnard d'autrefois qui servait de cadre tant aux tristesses qu'aux joies enfantines. La richesse des temps passés est inépuisable. Il en est ainsi dans la mesure où le passé fut vécu dans un équilibre qui permit à la vie de déployer ses mystères heureux, et non ses horreurs ; car l'expansion de la lumière est sans fin alors qu'il

est un point où les ténèbres n'avancent plus : il n'y a pas plus noir que noir... alors que pour le blanc, toutes les marques de lessive savent que l'on peut toujours faire mieux. C'est pourquoi l'enfance que reconstruit le souvenir est un mensonge qui soit prend la forme d'un paradis perdu, soit celle d'un cloaque auquel on a échappé pour en faire le récit. De fait, l'enfance réelle n'est jamais tout l'un ou tout l'autre. Le nègre, qui au fil de leurs rencontres, recevait les récits de leurs deux enfances, commençait à comprendre qu'il n'accéderait jamais à la vérité du temps passé ; pourtant, quelque chose lui en était donné : quoi, se demanda-t-il à plusieurs reprises ? Incapable de répondre à sa question, il décida d'assumer son ignorance et d'aller plus avant dans l'écoute de ces hommes mûrs qui parlaient de leurs enfances avec, de temps en temps, des incidentes sur leurs vies d'adultes. Moi qui suis le lecteur des écrits du nègre, je sais ce qui reste de ces enfances : le plaisir du récit !

Un matin, au café de la place Chabarov, le footeux demanda au petit garçon d'Herbeys : « qui a le plus compté dans ton enfance ? » « Ma mère évidemment ! » « Oui, moi aussi, évidemment... mais encore ! ». Plus il essayait d'apporter une réponse à cette question et plus il comprenait qu'il s'éloignait de la réponse. L'émotion enfouie refaisait surface, elle ressemblait à ce souvenir de Charles Baudelaire :

La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse,

Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,

Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.

Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs

[...]

Lorsque la bûche siffle et chante, si le soir,
Calme dans le fauteuil, je la voyais s'asseoir,
Si, par une nuit bleue et froide de décembre,
Je la trouvais tapie en un coin de ma chambre,
Grave, et venant du fond de son lit éternel
Couvrir l'enfant grandi de son œil maternel,
Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse,
Voyant tomber des pleurs de sa paupière creuse ?

Quelle réponse pouvait-il donner ? Celle du poète anglais
Wordsworth ? L'enfant est-il le père de l'homme ?

Il renvoya, bouleversé, la question à celui qui l'avait posée.

Le nègre avait interrompu son travail, il ne savait plus comment
prendre note : qui parle, qui répond, de quoi parle-t-on ?
Heureusement, le footeux ne se fit pas répéter la question trois fois.
À nouveau, il parla abondamment du Camarade Mario, cela rassura
le nègre qui connaissait cette histoire déjà entendue. Puis il porta
l'attention sur l'entraîneur de « L'étoile de Bargez », Philipovic. Le
footeux eut une formule surprenante : « En dehors des femmes, c'est
cet homme qui eut la plus grande influence sur ma vie ! »

Selon le footeux, l'essentiel dans une équipe de foot, ce ne sont
pas les joueurs, sauf, en négatif, s'il y en a un qui « fout la merde ».
Celui-là est important parce qu'il faut s'en débarrasser au plus vite.
L'essentiel c'est le duo formé par l'entraîneur et l'équipe. Il
enchaîna :

- Un bon entraîneur, non seulement il fait travailler l'équipe, mais il connaît mieux chaque joueur que le joueur ne se connaît lui-même. Et c'est pour ça qu'il dirige son équipe. En plus, il ne corrige pas les défauts des joueurs, il encourage leurs qualités afin d'abandonner les défauts à la dynamique de l'expansion des qualités... c'est très important ! Moi, lorsqu'il m'a pris dans l'équipe nationale, je venais d'avoir dix-neuf ans. Mais avant, pendant quatre ans, j'avais joué chez les juniors et nous avons gagné la coupe des championnats d'Europe, à Bucarest en Roumanie. Du jour au lendemain je suis devenu une vedette. Je marquais au moins un but à chaque match. J'étais tellement rapide ! Aujourd'hui encore, je ne suis pas sûr que mon record a été battu : 100 mètres en 11 secondes ! Avec le ballon ! Fantastique !

Admiratif, mais aussi pour montrer à son ami qu'il avait conscience de l'exploit, le petit garçon d'Herbeys s'exclama :

- Ben dis donc ! Aujourd'hui, le record du monde homme pour le cent mètres est de 9 secondes 58. Ben dis donc !
- Et ouais ! Quand je jouais, j'oubliais tout, je pensais à cent à l'heure. Pour l'entraînement, ce n'est pas que j'étais indiscipliné, je m'entraînais... mais de temps en temps, il fallait que je m'échappe, que je retrouve ma liberté avec les copains de Pogrelatz, et les copines... j'ai eu ma première copine à quinze ans, et je n'ai jamais pu m'en passer. Par exemple à Bucarest avant la finale, j'ai baisé dans un vestiaire avec une fille du coin qui s'intéressait aux joueurs, et on a gagné, et j'ai remis ça avec la fille après le match ! Dans ma vie, les gonzesses...

Voici qu'à présent, il parlait dans « les gonzesses » comme y disait. Aujourd'hui c'est « les meufs ». On avait compris depuis longtemps que les femmes avaient joué un rôle important dans sa vie, mais on souhaitait en savoir plus sur « l'homme qui en dehors des femmes » avait le plus influencé sa vie. Le nègre qui veillait à ce que les discussions gardent une certaine rigueur intervint pour que le footeux parle à nouveau de Philipovic.

- Un bon entraîneur n'est pas celui qui impose sa volonté comme un dompteur dans la cage aux lions ! C'est celui qui comprend chaque joueur et se sert de ses forces autant que de ses faiblesses. C'est un magicien qui utilise les faiblesses pour, dans l'équipe, en faire des forces ! Moi, ma faiblesse, c'était que j'étais sauvage, il fallait me laisser faire le fou de temps en temps. Mais sans ma sauvagerie, sur le terrain, je n'aurais pas été le joueur vedette que j'ai été. Quand je piquais ma crise, que je manquais un entraînement ou deux, quand je revenais, plus ou moins saoul, Philipovic me disait : « Allez ! Va te reposer, reviens demain ! ». Et le lendemain, je revenais, et je m'entraînais deux fois plus que les autres. S'il m'avait engueulé ou imposé une amende, deux jours de salaire par exemple, une suspension pour un match ou plus... ça aurait marché pour d'autres joueurs... Moi, j'aurais explosé, j'aurais tout laissé tomber ! Je réagissais au quart de tour ! et c'était comme ça sur le terrain avec le ballon. Ça, il ne l'avait pas appris dans les livres ou ailleurs, il l'avait compris, c'était en lui, comme la sauvagerie était en moi. C'est pour ça qu'aujourd'hui, mort et enterré il est toujours un entraîneur de légende. Je l'ai déjà dit : au foot tout est dans la tête !

Le petit garçon d'Herbeys ne comprenait pas l'insistance du footeux sur le caractère plus cérébral que physique du football. Après tout ne s'agit-il pas simplement de courir plus vite que les autres derrière un ballon, et de shooter dans un filet gardé par un goal, qui a le droit d'utiliser ses mains ? Ce résumé en trois temps trois mouvements fit rire le footeux :

- Tu passes à côté de l'essentiel : le désir ! Vingt-deux personnes divisées en deux équipes de onze qui désirent la même chose, le ballon ! Pour un même but : mettre le ballon dans les filets de l'équipe adverse, tout en respectant les règles de l'expression du désir. Les deux équipes s'affrontent, c'est la guerre sans la haine ! Mais à l'intérieur de chaque équipe, c'est la coopération, l'entente, la complicité parfaite pour gagner. Il est normal que ce sport si simple fascine tout le monde, ou presque. Le foot, c'est le grand théâtre du désir ! Les gagnants sont ceux qui désirent le plus. C'est la vie, c'est presque encore mieux que de faire l'amour avec la plus belle fille du monde !

Devant les visages stupéfaits du nègre et du petit garçon d'Herbeys, le footeux éclata de rire. On lui dit que comparer une belle femme à un ballon rond était un peu fort, encore un peu et dans son délire footballistique il allait comparer le tir au but à une éjaculation triomphante, l'orgasme dans les filets ! Ça va pas la tête !

- Mais c'est ça ! Exactement ça ! Regardez le visage du buteur, celui des joueurs de son équipe, celui des supporters... et de tout le stade ! Le foot est le sport qui exprime le mieux les dimensions les plus primitives du désir humain. Un désir qui ne peut pas s'accomplir sans l'aide des autres ! Voilà la source de toutes les rivalités, puisque tout le monde désire la même chose, amour, gloire et richesse ... et le ballon, et, en même

temps il faut coopérer pour avoir le ballon. Le désir et la coopération sont à la source de toutes les créations, alliances et trahisons, défaites et victoires. Mais pour réussir, il ne suffit pas de courir vite derrière le ballon. Pour aller au but, il faut une intelligence de l'instant, quelque chose de très particulier qui n'est pas donné à tout le monde.

On lui demanda de s'expliquer :

- Imaginez ! Bonne passe, tu viens de recevoir la balle (ça, c'est la coopération, tout un art !), tu coures vers les buts, trois joueurs adverses viennent te barrer la route (ça, c'est la guerre). Imagine la dynamique de l'instant, tous ces corps en mouvement, ces jambes en contrôle de leur vitesse, et les tiennes qui, en plus, contrôlent le ballon. Imagine, tu as six solutions possibles : devant, derrière, en haut, à terre, à droite, à gauche. Un joueur moyen trouvera la bonne solution deux fois sur six, un bon joueur trois fois, un grand joueur quatre fois... moi, c'était quatre ou cinq fois sur six... ouais ! j'étais un dieu chez moi ! Et puis, tu as les joueurs exceptionnels, un ou deux par génération, comme Pélé, Kopa, Zidane... eux, ils trouvent toujours la meilleure solution, celle qui dynamise le jeu au maximum. Ils ne sont pas nécessairement les plus rapides, les plus forts et résistants. Ils sont les plus intelligents. Ils ont cette intelligence particulière de l'instant, ils ne cherchent pas, ils trouvent. J'avais cette intelligence, je ne le savais pas, Philipovic l'a tout de suite su... sans lui, je serais peut-être devenu un gangster, ou un moins que rien. J'aurais bu, comme mon père, j'avais tendance, mais le foot me forçait à contrôler ce penchant. Philipovic a fait de moi un champion de foot, toute ma vie en a été changée.

Pendant ces quasi-monologues, le café de la place Chaberoov était resté silencieux. On ne peut pas exclure que le serveur et les trois autres clients de ce matin-là aient écouté le footeux avec intérêt. Il portait encore sa légende et, souvent, les vieux supporters le reconnaissaient dans la rue, au café, et le présentaient aux enfants et petits-enfants qui lui souriaient sans bien comprendre pourquoi. Les plus polis lui demandaient un autographe. Le serveur, bien que jeune, était sensible au fait que son café recevait une célébrité... enfin... une ancienne célébrité. Les nouvelles célébrités, les vraies en quelque sorte, allaient dans un café « branché » sur la place du théâtre national.

Le nègre avait pris note des propos du footeux avec la fébrilité qui signale l'accès à une pensée originale, une de ces choses auxquelles on n'a jamais pensé et qui, soudain, prend un air d'évidence. Content du silence qui suivait ses propos, le footeux regardait les deux autres avec cet air triomphant qui, à un observateur avisé, un vieux journaliste sportif de la radio par exemple, eût rappelé le visage qu'il avait après avoir marqué un but. Le petit garçon d'Herbeys regardait son ami, il souriait :

- Réponse pour réponse, je veux bien essayer de te dire qui a marqué mon enfance... mais, je ne pourrai pas être aussi limpide que toi ! Ce qui a marqué mon enfance est un monde disparu, et un paysage qui n'existe presque plus : celui qui entourait une ferme opulente en Dauphiné... et une femme.
- Enfin ! On va parler gonzesses !

En dépit de toute sa subtilité, le footeux se trompait... Heureusement, le nègre prenait notes.

Chapitre 7

La mémé Péronnard était une femme de petite taille, potelée, et même un peu ronde. Elle portait toujours des robes amples de couleurs sombres, qui ressemblaient à des blouses d'écoliers, sans boutons, une sorte de sarrau. Son imposante poitrine oblongue tendait le tissu en avant, elle semblait ne pas avoir de taille : le haut était en balcon en pente douce, rond sur les côtés, et le bas tout droit. Le plus souvent, en chignon portait-elle ses cheveux noirs où brillaient de rares grains de sel. Couvert d'un fichu, le chignon dégageait le front et les tempes pour ne pas laisser tomber un cheveu dans le seau à lait. Un lait si blanc et mousseux dans le seau lourd dont le métal brillant tintait lorsque l'anse retombait sur l'ouverture circulaire. Ainsi coiffée, ses cheveux ne gênaient pas sa vision lorsque deux fois par jour, matin et soir, assise sur un petit trépied en bois, le front posé sur le flanc de la bête, elle trayait les vaches. Il arrivait par exception qu'elle laissât sa chevelure libre en cascade sur les épaules, on voyait alors qu'elle avait de beaux cheveux. Éclairé par son regard sombre, profond et doux, son visage était perçu par le petit garçon d'Herbeys comme un objet sans grâce et sans âge. L'enfant ne pouvait pas percevoir que ce visage et ce corps venaient de loin : des siècles d'histoire paysanne, dans le labeur, la dignité et les malheurs. Comme aujourd'hui on le dit à Paris, sa « ruralité » était parfaite, et elle continuait la tradition avec vaillance. Pourtant, avec un peu d'imagination on aurait pu l'imaginer trente ans plus tôt avec ce visage à la fois sévère et doux, d'une beauté singulière, déjà tendu vers les épreuves futures, peint par Jean-Baptiste Greuze vers 1780. Le tableau a pour titre « Étude d'une

tête de femme », et se trouve aujourd'hui au Metropolitan Museum de New York.

Debout à cinq heures trente tous les matins, elle préparait le petit déjeuner pour le pépé Péronnard, le Mimil et les enfants : un ou deux petits au minimum, cinq au maximum. Les enfants avaient droit à un café au lait avec peu de café et beaucoup de lait. Ils trempaient dans ce mélange des tartines de beurre, avec de temps en temps de la confiture sur le beurre. Les tartines étaient tranchées dans les gros pains longs du boulanger ; bien faites et régulières, les tranches formaient un dessin semblable à l'ombre chinoise d'un petit lapin, les enfants s'amusaient à les faire courir dans l'air avant de les mouiller dans le café au lait, d'y mordre à pleines dents et d'ainsi y dessiner des croissants de lune.

Un peu après six heures, la mémé avait traité les vaches avec son mari. Le Mimil ne faisait pas la traite, « il n'avait pas la main », il avait autre chose et lorsque le pépé s'en était aperçu, ça avait fait un sacré scandale. Douze vaches à traire tôt le matin et le soir vers 19.00 heures : six ou sept bêtes par personne. Le Mimil n'en avait qu'une, sa préférée en quelque sorte, le pépé Péronnard l'avait surpris un soir, debout sur un escabeau devant le cul de la Papavera, en plein va-et-vient. Grosse colère, et coups sur le pif de Mimil, tout gêné et contrit, qui jura qu'on ne l'y reprendrait pas. Il est avéré que la Papavera n'a pas porté plainte pour acte zoophile et quand un an plus tard elle a fait un veau, à l'évidence, le Mimil n'y était pour rien.

Le matin à sept heures la mémé venait réveiller les enfants, qui, habillés et nourris, partaient pour l'école à l'entrée du village, à environ vingt minutes de marche de la ferme. Les enfants partis, sa vraie journée de travail commençait. Elle allait nourrir « ses poules », en fait toute une basse-cour, et ramasser « ses œufs ». La volaille

vivait en liberté dans les cours de la ferme et à l'entour dans les prés sans jamais beaucoup s'éloigner. À la tombée de la nuit, à l'appel de « Pitipitipitiiii... », la volaille gagnait spontanément le poulailler où elle était en sécurité. Une seule fois, la mue avait été mal fermée, le renard était venu se servir, goupil avait laissé la demeure pleine de plumes éparses, un peu de sang ; et les gallines survivantes stressées, regroupées serrées les unes contre les autres au sommet des perchoirs. Outre ce que les poules trouvaient dans la nature, elles étaient nourries au blé de la ferme, parfois au maïs concassé ; ou l'hiver, et en alternance, avec une pâtée épaisse où il y avait du son et des pommes de terre cuites dans un grand chaudron à quatre pieds, comme les chaudrons rituels de la Chine ancienne. Il était posé au-dessus d'un petit brasero près du four à pain. Ce mélange mitonné servi tiède plaisait particulièrement aux oies et aux canards ; agrémenté des restes des repas des humains et de l'eau du premier lavage des plats (sans le moindre détergent), il nourrissait aussi le ou les cochons. Puis, après avoir nourri ses lapins, la mémé Péronnard allait « faire son jardin ». L'expression avait deux sens. Un petit entretien : un coup de pioche ici ou là, arrachage de mauvaises herbes, arrosage en été, collecte des limaces rouges et grises jetées aux poules qui se ruaient sur les gastéropodes comme un dinosaure de « Jurassic Park » sur les acteurs... et ramassage des légumes pour les repas du jour. Les légumes étaient recueillis dans un grand panier d'osier confectionné par le pépé Péronnard dans ses moments libres. Le panier, confectionné trois ou cinq ans plus tôt, usé et percé par l'usage, avait fini sa vie dans le four à pain.

Ces premières tâches achevées, il était environ dix heures, elle préparait un rapide casse-croute pour les deux hommes : œufs à la coque, durs ou au plat, lard, saucisson et fromage, un bol de café et, éventuellement, un verre de piquette ou de cidre. Les deux hommes

venaient d'achever le travail dans l'étable pour nourrir les bêtes et, une ou deux fois par semaine, changer la litière après avoir transporté le lourd fumier sur le tas dans la cour. Un tas ordonné en carré, qui dégageait de la chaleur et fumait en hiver. Lorsqu'à la fin de l'été, le tas était trop haut, le fumier était chargé sur un tombereau que Bijou tirait vers les champs où fourchée après fourchée le pépé et le Mimil épandaient le fumier avant de procéder à un labourage plus ou moins profond. Le crottin du cheval recevait un traitement spécial, sa fumure était réservée au potager de la mémé Péronnard, elle y faisait aussi pousser des fleurs : iris, chrysanthèmes, dahlias et un beau chèvrefeuille qui poussait le long du mur à l'ombre du toit de l'abri du four à pain. Il sentait si bon que c'était un plaisir de travailler au jardin. En plein champ, le crottin du cheval servait aussi à quelques cultures saisonnières spécifiques, par exemple les asperges qui recevaient également la cendre des feux de bois.

En une demi-heure, les deux hommes achevaient leur casse-croûte, ils repartaient au travail. Selon la saison et les mois, c'était les travaux des champs : la récolte des pommes de terre, des betteraves (une partie était vendue à un fabricant de sucre, l'autre servait à nourrir le bétail), la moisson, couper le foin, le mettre en meules pour qu'il sèche et se conserve, etc. À l'entrée de l'hiver, il y avait « les coupes » qui prenaient près d'une semaine, puis le stockage des grumes portées dans une vaste grange bâtie à une vingtaine de mètres derrière le bâtiment d'habitation.

La ferme d'habitation était très grande. Tout le rez-de-chaussée était divisé en divers lieux de stockage et en ateliers de réparations et de fabrication pour les instruments en bois et en métal : murs tapis d'outils pour toutes les tâches, établi pour le bois, le métal, meules

pour aiguiser les lames, enclume... Lorsque les ateliers étaient ouverts, ce qui n'était pas toujours le cas, les enfants y chipaient du fil de fer : le gros pour attacher les supports des cabanes dans les arbres, le fin pour tendre les arcs ; des clous ; de vieux outils, souvent rouillés ; des morceaux de chambres à air en caoutchouc pour faire des lance-pierres, des ficelles, des morceaux de cuir... Tout le nécessaire à la fabrication de jouets plus sérieux encore que les outils qui servaient à leur confection.

La vie la moins intéressante des enfants (repos, repas, études) se vivait au premier étage. On y accédait par un long escalier, il s'achevait sur un balcon carré qui donnait accès à la porte et à partir duquel on voyait la cour, la route, le potager, un champ et un verger. Derrière le bâtiment, du côté de la basse-cour, il y avait une rampe longue en pente douce, elle donnait accès aux greniers à grain qui occupaient tout le dernier étage sous les toits. Un espace aimé des chats, il y avait des souris. Les chattes y trouvaient des cachettes, vite découvertes hélas, pour y mettre bas. La cave à vin, fraîche et humide été comme hiver, servait aussi de garde-manger. Elle était creusée dans un sous-sol auquel on accédait par un long escalier sombre qui, le soir si l'on allait chercher du vin, des pommes ou du fromage, nourrissait les terreurs enfantines.

Dans la grange derrière le bâtiment d'habitation, au nord, le bois ainsi que quelques instruments agricoles étaient entreposés. C'est là que la scie mécanique louée à la semaine par le pépé Péronnard était installée. Avant cela, pendant des heures et des jours, les deux hommes avaient préparé les grumes afin d'en faire des bûches pour le grand poêle de la cuisine qui servait à cuire les repas et chauffait toute la maison en hiver. Il fallait poser des coins dans les troncs secs pour les éclater en deux parties, qui, à leur tour, recevaient des coins

de fer ou d'acier frappés à toute volée par une masse lourde qui finissait par ouvrir le demi-tronc en deux parties. Les coins de fer étaient usés ; leurs têtes à force d'avoir été frappées perdaient de la matière qui s'enroulait en copeaux métalliques qui finissaient par tomber. Le petit garçon d'Herbeys ramassait ces copeaux de fer, les soupesait, admirait leurs formes étranges et conservait les plus remarquables dans une caisse qui recevait ses « trésors » : des pierres polies comme des savons usés, des blanches et brillantes ; une peau de lapin qui servait de carquois pour des flèches droites et mal empennées ; des plumes colorées ; tous objets remarquables... À l'usage, les coins en acier étaient plus résistants aux coups, ils ne laissaient pas de copeaux métalliques. C'était un travail en force qui, au milieu de l'automne, prenait un bon mois. Puis, venait la grande scie circulaire qui chantait à tue-tête en sciant le bois mort. Elle débitait les troncs élagués en bûchettes à la dimension des entrées du poêle. Les pièces les plus massives, proches des racines, étaient grossièrement fracturées à coups de masse frappés sur les coins d'acier. Elles étaient utilisées dans le grand four à pain. La mémé y cuisait aussi des tartes, et toutes sortes de gratins délicieux.

Lorsque les deux hommes achevaient leur casse-croûte, la mémé Péronnard commençait la préparation du repas de midi. C'était une cuisinière aux talents aussi variés que savoureux. Elle faisait des ragouts de moutons, des bœufs en daube et bourguignon, des civets de lapin, coq au vin, poulet chasseur, poule au pot, andouillettes, boudin et saucisson cuit (cochon maison), tripes à la mode de Caen... et tous les légumes possibles et imaginables. Plus des desserts : crêpes à la confiture, gâteau de Savoie, flans et clafoutis, crème au chocolat, îles flottantes, et comme on dit « j'en passe et des meilleurs ». Il y avait des légumes que l'on ne trouvait que dans la région : le salsifis et le cardon. Elle les cuisinait en gratins, avec ou

sans fromage... souvent avec un jus de viande ou la moelle d'un gros os de bœuf qu'elle commandait par avance au boucher. Comparé aux frilosités modernes vis-à-vis des calories, on mangeait assez gras, mais peu sucré. Il faut dire que ces paysans magnifiques brûlaient au travail ce qu'ils absorbaient. Le pépé Péronnard et le Mimil étaient secs comme des coucous et les enfants n'étaient pas obèses. Sitôt l'école terminée, devoirs faits, ils courraient dans les champs, grimpaient aux arbres, y construisaient des cabanes en hauteur ; et, avec des arcs rudimentaires et des lance-pierres, ils chassaient le renard ... qu'ils n'attrapaient jamais !

Si les familles du voisinage immédiat n'étaient pas amies, les enfants l'étaient... avec prudence. On ne s'invitait pas chez les uns les autres, mais on jouait librement dans le territoire neutre des champs et des bois. Pleins de joyeuse ignorance, dans leur innocence les enfants vivaient en permanence cette phrase du roman « Les vacances » de la comtesse de Ségur. Selon le général De Gaulle, cette phrase est la plus mélancolique de toute la littérature française : « Les vacances étaient tout près de la fin, les enfants s'aimaient de plus en plus »...

C'est alors que le nègre demanda au petit garçon d'Herbeys s'il était vrai, comme il venait de le dire, qu'il avait vécu son enfance dans « la joyeuse innocence de la mélancolie ». D'abord troublé par la question dont le sens lui semblait obscur en raison de l'oxymore formé par « joyeuse » associé à « mélancolie », le petit garçon d'Herbeys concéda que la formule était littéraire et qu'elle exprimait une vérité subjective et non une vérité objective. Cette réponse d'intellectuel provoqua le footeux, qui lança :

- Et ça veut dire quoi ?

Piqué au vif par le ton de son ami, le petit garçon d'Herbeys répliqua :

- Ça veut dire que la vérité est trop grande pour nous ! Elle nous dépasse ! La vérité c'est tout l'univers mis ensemble. Comment veux-tu qu'un *homo sapiens* puisse penser ensemble tout ça ! Alors on bricole ! Mais il y a des degrés dans le bricolage. Il y a les mythes et les religions primitives qui expliquent tout ou presque ; ce sont des vérités subjectives. Du genre : la chèvre Amalthée dont Zeus fait une nébuleuse et le Capricorne du zodiac... ce n'est pas rien, mais ce n'est pas grand-chose. Il y a les sciences, là ! c'est du sérieux, on approche de la vérité. On approche pas à pas en découvrant des vérités partielles. Des vérités objectives. Et puis il y a la création artistique, c'est autre chose encore, ni mythologie ni science. Comme les religions primitives cela est issu de l'imagination des *homo sapiens*, qui prennent leurs désirs pour des réalités et font de leurs désirs des réalités ; mais comme la science cela obéit à des règles, qui, mystérieusement, reçoivent l'accord, au moins partiel, de tous les gens « qui s'y connaissent » et de tout l'univers.
- Comment ça, de tout l'univers ?
- À cause de l'harmonie. Dans certains cas on dit aussi l'élégance... Par exemple : « l'élégance d'une démonstration mathématique, ou d'une théorie ». Difficile de définir l'harmonie... sitôt qu'elle est là, on la reconnaît immédiatement, comme son absence. L'harmonie se construit selon des règles propres à chaque activité, artistique ou autre, pourtant ces règles ne sont pas d'une absolue rigidité, elles permettent l'exploration, les découvertes, pour découvrir de nouvelles harmonies, et pourtant, pourtant, il y a toujours des

règles. Faire n'importe quoi ne signifie pas produire une œuvre d'art, c'est jouer au sauvage et prendre ses désirs pour des réalités, sans être capable de pousser plus loin.

Agacé par la pédanterie du petit garçon d'Herbeys et pour montrer qu'il n'était pas inculte, le footeux prit la parole :

- Et les « ready-made » de Marcel Duchamp, ça n'est pas n'importe quoi ?
- Pas vraiment. Ce sont des rencontres fortuites, des collisions entre des univers différents : celui de la production d'objets utilitaires et celui du regard de l'artiste. C'est presque une plaisanterie que l'on aurait tort de prendre trop au sérieux. De toutes les façons, un objet utilitaire bien fait qui respecte les règles de l'harmonie qui lui sont propres est souvent une œuvre d'art.

Le nègre était aussi troublé par le tour abstrait que prenait la conversation que par l'érudition affectée dont ses deux amis commençaient à faire preuve. Il aurait préféré en rester aux images laissées par l'enfance, plus faciles à transformer en sujets littéraires que les abstractions philosophiques auxquelles le footeux semblait prendre goût depuis qu'il avait lancé sa théorie de la compétition et de la coopération des désirs concurrents dans le football. C'était d'ailleurs une des bonnes surprises de toute cette affaire : découvrir que le footeux était un esprit profond. Mais avec Marcel Duchamp, le nègre avait l'impression qu'une voie nouvelle risquait de s'ouvrir et conduire à l'abandon de l'objet principal de leurs entretiens : savoir si « l'enfant est le père de l'homme », comme le dit le poète anglais. Alors il intervint :

- Parfait ! Vous nous avez dit que votre enfance fut marquée par les activités, les objets, les paysages et les personnages d'une ferme en Dauphiné... et vous avez évoqué une femme... cette mémé Péronnard... pouvez-vous développer ?

Le footeux prit le relais :

- En quoi cette gonzesse a-t-elle marqué ta vie ?

Le petit garçon d'Herbeys rectifia : « Une femme, un personnage, pas une gonzesse ! » et, au grand plaisir du nègre qui avait particulièrement aimé le mot « personnage », il expliqua comment la mémé Péronnard avait marqué sa vie.

Cela avait commencé par sa simple présence. Il y a des gens dont on oublie la présence, il y en avait certainement à la ferme des Péronnard, mais comment parler de ces personnes puisqu'elles sont oubliées. D'autres personnages jouent des rôles épisodiques, épisodes plus ou moins longs et marquants. C'est le cas du pépé Péronnard actif et fort, plein de ressource, et fier de son travail de polyculture-élevage toujours précis et bien fait ; c'est le cas du Mimil faisant ce qu'on lui dit de faire comme un bœuf au labour, et jouant au taureau avec la Papavera. C'est encore le cas du petit Guy Clair, cabochard et gentil ; de Gisèle la fille des Péronnard, la laveuse battue des cars Arribert ; c'est le cas du « pauvre Albert », mort depuis longtemps, mais plus présent que tous les personnages oubliés de cette histoire. Le terme « personnages oubliés » doit être relativisé : quand on visite le monde du silence des souvenirs, il n'est pas rare qu'un personnage en fasse surgir un autre, qui a son tour... On a parfois l'impression que l'oubli n'existe pas... c'est excessif, mais créatif, car on ne saurait exclure qu'il nous arrive de créer des souvenirs, pas à partir de rien, mais à partir de peu de choses.

- Alors ! Ta mémé Péronnard, on y vient ?
- On ne l'a pas quittée ! Je vous ai décrit la ferme où elle vivait, les animaux, les voisins, ses travaux et même son apparence, que voulez-vous de plus ?
- J'avoue que ton tableau de Jean-Baptiste Greuze m'a bluffé. J'ai cherché sur Google, c'est une belle gonzesse !
- Je n'ai jamais dit qu'elle avait cette tête-là ! Ça, c'est la tête que j'ai imaginé qu'elle avait avant, dans sa jeunesse... ça n'a rien à voir !
- Ça a tout à y voir, c'est la tête qui nous plait... alors le reste... ce n'est plus notre affaire. Par contre, tu ne nous as pas dit en quoi et comment elle a marqué ta vie... tes trucs vagues, sa « présence », c'est du pipeau ! On veut la vérité !

Incroyable, cette façon qu'ont les gens de s'imaginer que la vérité est simple. Le petit garçon d'Herbeys aurait aimé connaître la vérité, mais il la savait trop grande, multiple dans ses possibles et ses certains. Alors il avançait du mieux qu'il le pouvait dans le labyrinthe des vrais, des possibles, des certains (les objets et les actes), des probables... et petit à petit, il se foutait du passé ! Il commençait à comprendre qu'il n'avait parlé du passé avec le footeux que pour le plaisir de rendre hommage à ce qui avait été, n'était plus et ne serait plus jamais. Ne pas le reconstruire dans toute son impossible vérité, mais lui rendre hommage, lui dire « c'est fini ! Merci ! Et à jamais ! » Oui ! il s'agit de rendre hommage au passé. C'est-à-dire à toutes les personnes présentes dans le souvenir et qui agissaient dans le monde d'alors : des personnes qui jamais plus ne seront là, pour faire cela dans ce monde-là. Le passé n'est ni un modèle ni un repoussoir. Il fut là ! Il aurait pu être ailleurs et autre, meilleur ou pire, mais il faut

faire avec, en trichant s'il le faut et si la triche est plus belle que l'honnêteté : tant mieux ! Tout est possible, tout est permis si l'hommage est sincère et joyeux. Il s'agit d'ajouter une mince couche à la noosphère.

Ce concept de « noosphère » a été inventé par un minéralogiste et chimiste russe Vladimir Vernadski (1863-1945). Il est aussi l'inventeur des termes « lithosphère » et « biosphère ». Son idée est que la Terre n'a cessé de créer du nouveau avec ou sans l'intention de permettre la vie : la stratosphère, l'atmosphère, la lithosphère (la couche des roches solides), la biosphère (la couche de ce qui vit et se reproduit), la noosphère (la couche de la pensée humaine qui invente des objets qui, sans la pensée, n'existeraient pas). Lors de ses deux séjours à Paris, 1889-1890 et 1922-1925, Vernadski rencontre les scientifiques (Ferdinand Fouqué, Henri Le Chatelier, Marie Curie, etc.) et les philosophes importants de l'époque : Teilhard de Chardin, Henri Bergson... autres concepteurs de la noosphère.

Chapitre 8

Rendre hommage à des paysans, dont la vie aujourd'hui semble si monotone, peut surprendre et sentir l'artifice du « bon vieux temps ». Si le temps passé est avec le temps de plus en plus vieux, il n'est pas nécessairement meilleur. Son appréciation est en dehors des catégories du « bon » et même du « mauvais », car les joies et les plaisirs du passé plus encore que les malheurs ne peuvent plus, longtemps après coup, être ressentis dans l'acuité qu'ils eurent dans l'instant. Les malheurs ont quelque chose de massif et brutal quasiment physiologique, on oublie leur force, alors que joies et plaisirs possèdent d'infinies nuances dont la palette savourée ne peut pas être refaite. La madeleine de Proust est plus un artifice littéraire, une approximation, qu'une réalité. Ces joies et ces plaisirs du passé, on peut les évoquer, les imaginer, en recevoir l'écho grâce à la pâtisserie, la musique, la peinture, la littérature... mais leur vérité vraie nous échappe dans sa singularité, à jamais. D'où le devoir de modestie qui devrait être le nôtre sitôt que nous jugeons du passé.

Dans la réalité de leurs deux vies, tous les Roméo et Juliette ne s'aimeront pas deux fois de la même façon. Et c'est tant mieux ! car ce qui devient œuvre d'art est plus vrai que ce qui impulsa le désir de créer... voire plus vrai que l'irremplaçable vécu lui-même. Lisez les sonnets et chants d'amour de Pétrarque à cette Laure qu'il aima toute sa vie (1304-1374), ou presque. Laure a-t-elle existé ? Il semble bien que oui ! Laure a-t-elle aimé Pétrarque autant qu'il l'aimait ? Il semble bien que non... mais quelle importance que tout ça !

L'important, ce sont les *Canzone* de Pétrarque, elles sont là, dans la noosphère pour l'éternité, ou presque :

Béni soit le jour, et le mois, et l'année, et les saisons, et le moment, et l'heure, et le beau pays, et l'endroit où je fus rencontré deux beaux yeux qui m'ont lié.

Et bénie soit la douce angoisse que j'éprouvais la première fois que je me suis uni avec Amour ; bénis l'arc et les flèches dont je fus frappé, et les blessures qui m'atteignent jusqu'au cœur.

Bénis soient tous les chants que j'ai éparpillés en proclamant le nom de ma Dame ; et mes soupirs, et mes larmes, et mes désirs.

(sonnet 29)

Pétrarque est le premier Européen qui exprima l'absolue singularité de chaque existence et fit de cette expression une œuvre d'art. D'où l'importance de ce « monde qui n'existe plus » que le petit garçon d'Herbeys essaye de faire revivre, en pure perte, mais dans la joie de l'écriture, ce parler qui reste et que la lecture réinvente.

En effet, les tâches des paysans étaient répétitives, dures et sans possibilité de vacances : les bêtes n'en prennent pas, les végétaux non plus. Les fonctions vitales des animaux s'accomplissent jour après jour et la survie des bêtes domestiquées dépend du travail quotidien des *homo sapiens* fixés au sol, et aux bêtes. Point n'est nécessaire d'avoir entendu les vaches beugler de douleur lorsque la traite est en retard et que leurs mamelles gorgées de lait les font souffrir pour comprendre la servitude de qui s'occupe des bêtes domestiques. Ce sont aussi les bêtes qui domestiquent les humains. Pourtant, dans les souvenirs du petit garçon d'Herbeys il n'y a pas de

monotonie... il y a, au contraire, une extraordinaire diversité de tâches, de lieux et de paysages.

Dans un livre paru en 1905, *Heretics*, Chesterton écrit : « Le globe-trotter vit dans un monde plus restreint que le paysan », ce qui fait écho à cette même idée exprimée par Joseph Konrad, dans « Typhon » (1903) ou dans « Au cœur des ténèbres » (1899) - le nègre a oublié ces lectures, mais il se souvient des idées : « Le métier de marin est le plus sédentaire de tous ». Chesterton et Konrad ont mille fois raison : dans des cabines standards, le globetrotteur passe d'un navire à l'autre, d'un avion à l'autre, pour séjourner d'hôtel en hôtel sans grands changements de paysages ; et surtout, sans vivre la diversité d'activités que dictent les saisons. Le globe-trotter bouge sans cesse et ne voit pas grand-chose. C'est peut-être encore pire pour le marin confiné à bord d'un navire minuscule. Quelles vies étriquées ! comparées aux dizaines d'hectares du domaine du pépé Péronnard qui pratiquait la polyculture-élevage.

La diversité se remarquait à la multiplicité des tâches ainsi qu'aux saisons. Aux pieds des Alpes, le même territoire est très différent en été, en automne, en hiver, et au printemps. Selon la saison, on vit dans quatre paysages différents. Rien à voir avec la relative monotonie des palaces. Rien ne ressemble plus à un Hilton qu'un autre Hilton ; même si les architectes et les décorateurs font des efforts. Pour faire des économies d'échelle et rassurer les clients, tous plus ou moins conservateurs, on adopte la même structure. Pour les marins, n'en parlons pas : la vie à bord est la routine même, quant à la mer... il n'y a qu'en cas de tempête qu'elle est un spectacle, fascinant, mais dangereux, voire mortel. Et puis il y a la diversité des tâches saisonnières de la vie paysanne, surtout dans la polyculture-élevage.

À première vue, les obligations de l'éleveur sont plus routinières que celles de l'agriculteur. Chaque jour, il faut traire les vaches, nourrir les bêtes, les sortir à l'abreuvoir, changer les litières au moins une fois par semaine, sinon plus. Printemps, été et jusque tard en automne il faut mener les vaches aux pâturages et les ramener à l'étable pour la traite avant la nuit. Alors que pour les cultures végétales les activités varient selon la récolte attendue. Longtemps avant l'invention des « usines à vaches laitières », les tâches de l'éleveur traditionnel des campagnes françaises étaient-elles routinières ?

Elles le sont dans la mesure où on les regarde de loin, sans y être soi-même contraint. De plus près, la routine s'estompe ; d'abord, comme tous les animaux, sauf la volaille, chaque vache avait son nom, la reine, celle qui guidait la marche du troupeau et buvait la première, s'appelait Marguerite. On ne sait pas s'il y avait là une allusion à la mémé Péronnard, car chaque bête avait un nom de fleur. De plus, le petit garçon d'Herbeys ne se souvient pas du prénom de la mémé Péronnard, il hésite entre Marguerite et Marie.

Quoi qu'il en soit, il y avait dans l'étable et aux champs douze noms de fleurs, parfois féminisés comme le bleuet qui avait donné Bleuette, parfois écourté comme la fumeterre qui avait donné Fumette (rien à voir avec le cannabis), ou la camomille qui avait donné Camo. Les autres étaient plus classiques, si l'on peut dire : Colchique, Cirse (à l'appel de la bête cela donnait : « Cirsé ! Cirsé ! »), Mauve, Achillée, Cosmos, Pâquerette, Nigelle, Papavera (on la connaît déjà). Cela donnait parfois aux enfants et aux adultes l'opportunité de faire des phrases surréalistes dont le sens second leur échappait : « Ulysse est devenu fou ! Il a poursuivi Circé ! J'y ai mis bon ordre ! » (Ulysse, le chien des Péronnard prenait parfois une

vache en grippe et la poursuivait en lui mordant les pattes ou la queue).

Le troupeau dans l'étable était un vrai bouquet ; heureusement, dans les prés les bêtes ne se confondaient pas avec la fleur dont elles portaient le nom. La hantise des enfants, lorsqu'en été, pendant les vacances, ils allaient garder les vaches, était d'en perdre une. Le petit garçon d'Herbeys était alors seul ou en bande de trois ou quatre, alors que compagnons et compagnes de jeu gardaient les leurs dans une prairie voisine. S'ils étaient plusieurs, les enfants jouaient à nouveau : tir à l'arc, au lance-pierre, cache-cache, saute-moutons, pigeon vole... par tirage à la courte paille, on en désignait un ou une pour surveiller les bêtes et donner l'alerte si quelque chose advenait. Ensemble, ils regardaient le soleil couchant et se demandaient qui faisait ce spectacle extraordinaire. Dans l'ignorance de la rotondité de la terre et de son mouvement de sphère tournant sur elle-même autour du soleil, ils croyaient que la terre était plate et faisaient confiance au langage qui dit ; « le soleil se couche », « le soleil se lève ». À partir de cette ignorance que l'on peut qualifier de pré-ptolémaïque et pré-copernicienne, il y avait plusieurs écoles. Celles et ceux qui ne savaient pas et se contentaient de trouver ça beau. C'était le cas du petit garçon d'Herbeys et de la majorité des filles. L'autre camp comptait à égalité filles et garçons : ils pensaient que c'était le Bon Dieu qui était responsable. Venait enfin le dernier groupe, deux ou trois garçons qui pensaient que c'était le Diable qui montrait ainsi les couleurs de l'Enfer aux pécheurs. La discussion ne s'éternisait pas ; l'été, le coucher du soleil signalait qu'il fallait rentrer les bêtes avant la nuit, et que, s'ils étaient très en retard, sans que la température devienne infernale, ça allait chauffer !

Les Péronnard-Perrot n'étaient pas sévères, mais c'était des gens qui avaient des horaires : chaque matin, ils se levaient entre 5 heures et 5 heures trente. Après une toilette rapide dans une cuvette d'eau fraîche, le pépé Péronnard allait vider le pot de chambre dans le tas de compost du jardin ; pendant ce temps-là, mémé Péronnard faisait « repartir le feu » dans la cuisine. Puis, le pépé partait chercher des bûches dans un panier d'osier, au passage vers la grange il ouvrait le poulailler pour libérer la volaille ; la mémé préparait le café, il était moulu dans un moulin à café manuel ; le pépé partait dans l'étable réveiller le Mimil et préparer les seaux à lait et les deux gros bidons qui seraient déposés sur le côté de la route après la traite. Les bidons et les seaux étaient lavés à grande eau dans la fontaine de la cour, le bruit du métal heurtant le métal ou la margelle de la fontaine réveillait les enfants que le chant des coqs n'avait pas réveillés. Vers six heures, la mémé portait le café dans un thermos aux deux hommes dans l'étable, le pépé trayait déjà, le Mimil donnait du foin aux bêtes, la mémé commençait à traire. Un peu avant sept heures, la mémé cessait de traire, elle revenait à la maison préparer le petit déjeuner des enfants, et les faire lever à sept heures battantes de l'horloge de la cuisine. Pendant que les enfants prenaient leur petit déjeuner, le pépé Péronnard achevait la traite. Le lait frais et tiède était mesuré en litres et transvidé des seaux dans les bidons du laitier, un gros entonnoir en fer blanc dont on couvrait le fond d'un linge propre servait à filtrer le lait blanc qui tournoyait dans l'entonnoir dans le même sens que la terre tournant dans l'espace. Le camion du laitier ramassait le lait qu'il vidait dans sa citerne réfrigérée ; à sept heures trente, souvent, les enfants sur le chemin de l'école croisaient son véhicule. Le laitier notait la quantité collectée dans un carnet à souches et laissait une souche portant le nombre de litres dus aux Péronnard. Les paiements étaient mensuels.

La souche datée était posée au fond du couvercle creux d'un bidon. La mémé Péronnard tenait les comptes. Il n'y avait jamais de contestations, ni sur les quantités ni sur la qualité (le lait n'était jamais coupé à l'eau), être honnête faisait partie du code d'honneur des paysans d'Herbeys et de leurs clients et fournisseurs, les seuls dont on se méfiait étaient les voisins et les maquignons.

Quelques instants avant le départ des enfants pour l'école, le pépé Péronnard et le Mimil étaient venus pour commencer leur petit déjeuner, le léger, café tartines ; un plus sérieux était avalé vers dix heures. Le repas de midi se prenait « à midi le juste », pas plus tard. Vers treize heures c'était fini, les adultes prenaient le café puis c'était le moment de la sieste des hommes. Tous les travaux reprenaient à 14.00 heures, pour s'achever avec la traite du soir, suivie du souper à 20.00 heures. Tout le monde allait se coucher vers 21.00 heures. Cela faisait des journées de travail de treize à quatorze heures, rarement moins, sauf l'hiver et circonstances exceptionnelles où l'on pouvait atteindre dix-huit heures, et rarement moins de dix heures, l'hiver et les jours de fête. On comprend que la mémé Péronnard, souvent le soir après la soupe et la vaisselle, assise, les coudes appuyés à la table, tête basse soutenue par ses mains mises en forme de coupe, murmurât : « Comme je suis lasse, lasse, lasse ! »

C'est alors que le footeux fit remarquer que les paysans, toujours, travaillaient plus que les ouvriers. La force des communistes, c'était d'avoir imposé la journée de huit heures. Toute sa vie, surtout après la mort de son parasite de père, sa mère a été une ouvrière heureuse ; commençant sa journée de travail à six heures, elle était libre à treize heures :

- Ma mère, à peine était-elle allée à l'école à Makarska, mais elle lisait des grands romans, même ceux des Français, Zola, Hugo...

elle allait au cinéma, au théâtre... après mon père, elle a connu quelques hommes... je sais qu'elle fut heureuse. Au fond, Karl Marx et le Capitalisme : « L'exploitation de l'homme par l'homme » ça décrit mieux la façon dont le paysan libre s'auto-exploite plutôt que la situation de l'ouvrier d'usine.

- Allez ! On ne va pas comparer les servitudes... ça n'a pas de sens et ça ne sert à rien. Il y a pourtant une évidence : les paysans avaient l'habitude de travailler dur. La pire insulte chez eux était d'être traité de fainéant ou de fainnant, fainnante ou fainnasse. C'est ça l'Europe ! Une terre où les paysans ont quitté les campagnes pour travailler moins durement dans les villes. La constante c'est la valorisation du travail.
- Et tu crois que la robotisation va changer tout ça ?
- Les robots, c'est comme les vaches qui font du lait, mais en plus efficaces, sans les servitudes de l'animal.
- Oui ! mais il y a d'autres servitudes.
- Bah ! Elles finiront par être faites par des robots !
- Sauf si le capitalisme triomphant se met à traiter ses employés comme s'ils étaient des robots, et non des êtres humains !

Le nègre était inquiet. Il voyait que la conversation allait partir dans une direction hors propos. Alors il intervint :

- Très bien tout ça... mais comment, oui, comment, cette fameuse Mémé Péronnard-Pérot a-t-elle marqué ta vie ?

Le nègre avait raison, et le footeux aussi : dire que sa seule présence avait marqué la vie du petit garçon d'Herbeys ne suffisait pas. Il fallait aller au-delà. Et ce n'était pas facile.

On peut décrire des actes et des gestes de gentillesse, on ne peut pas décrire la bonté d'une personne qui s'exprime moins dans des gestes que dans sa façon d'être. Il fallait être à côté de la mémé Péronnard, il fallait vivre à ses côtés les choses ordinaires d'une vie paysanne pour ressentir l'effet bienfaisant de sa bonté. À ses côtés, mais pas trop près. Il ne fallait pas s'attendre à des câlins, bisous et mots doux dont on abuse peut-être aujourd'hui, alors que les cœurs sont souvent moins généreux. Si un enfant s'approchait trop, il entendait « caresse de chat donne des puces ! » ; idem si elle marchait sur la patte d'un chat ou d'un chien qui la suivait de trop près en quémendant son attention (de la nourriture, le plus souvent), elle disait à la bête qui clamait sa douleur : « Fallait mettre tes galoches ! ». Pour les galoches des chats et des chiens, on pouvait comprendre l'image, mais la remarque sur les chats et leurs caresses à puces étonnait les enfants. Un des aspects les plus spectaculaires du repas de midi, outre la saveur des mets, était la présence des chats, et surtout d'une chatte. Elle s'appelait « Guitoune ».

Le pépé Péronnard avait rapporté le mot de la Guerre de 14. En argot militaire, la guitoune était la tente des poilus et la casemate enterrée de la tranchée où les hommes pouvaient prendre quelque repos. Le mot venait de l'arabe parlé en Algérie (c'était alors trois départements français). Guitoune était une chatte noire et blanche aux yeux verts. Elle avait la tête sympathique du chat Felix qui fait la publicité des rations industrielles pour les chats d'aujourd'hui. Ni corpulente ni menue, elle avait la taille des félins de la région. Elle marchait à l'instinct. Un lien existait entre elle et le pépé Péronnard. D'où venait-il ? Quelle était sa nature ? Nul ne saurait le dire. C'était un fait.

Une évidence souvent observable lors des diners de midi. Il pouvait arriver que la chatte fût occupée ailleurs et absente un jour ou l'autre. Mais, si elle était là, sitôt le plat de viande ou de poisson (morue) servi, d'un bond souple et parfaitement amorti, elle sautait sur l'épaule gauche du pépé Péronnard. L'épaule gauche, détail important : le pépé était droitier. L'homme disait quelques mots à Guitoune qui restait silencieuse et digne, elle dominait noblement les assiettes et les humains et semblait n'en rien attendre ; aussi noble que sa chatte, le pépé Peronnard mangeait quelques fourchetées, puis, après un instant, d'une main distraite il prenait un petit bout de viande, ou poisson, du bout des doigts de sa main droite et le portait sur la gauche à la bouche de la chatte, qui le prenait avec délicatesse. Le geste se répétait une fois ou deux avant la fin de l'assiettée. L'homme adressait à la chatte quelques mots encore. Des paroles d'encouragements à poursuivre, ou d'invitation au départ. Toujours aussi digne sur l'épaule de l'homme, selon les paroles, Guitoune sautait à terre ou restait en place. Elle aimait le fromage, le pépé Péronnard connaissait ses goûts pour certaines variétés : camembert, gruyère, chèvre, et ses dégouts pour d'autres : bleu d'Auvergne, roquefort, fromages à l'ail. Guitoune était le seul chat de la maisonnée, trois ou quatre, à se permettre ce mouvement aussi étrange qu'accepté, et seul le pépé Péronnard y avait droit... si l'on peut dire.

Spectacle étonnant pour les enfants... le plus extraordinaire de toute l'affaire était que le pépé Péronnard n'avait jamais des puces... pourtant il caressait Guitoune et même elle montait sur son épaule. Entre ce que disent les gens, ce qu'ils pensent, et ce qu'ils font, il y a tant de différences que l'on ne sait jamais ce qu'il faut croire. La seule certitude est dans le faire, le reste est hasardeux. Ainsi les enfants ont appris que « caresse de chat » ne donne pas nécessairement des

puces. En vérité, la mémé Péronnard-Perrot ne disait le contraire que pour rester fidèle à son « pauvre Albert » et ne pas s'attacher à des enfants qui étaient condamnés à la quitter... et à briser son cœur. Comme l'avait fait son « pauvre Albert » dont le nom est au centre du village sur la liste 1939-1945 des « Morts pour la France ». Elle est moins longue que celle de 14-18 à laquelle le pépé Péronnard avait échappé.

« C'est mieux, tu nous en dis un peu plus... mais tu restes à la périphérie de ton histoire avec cette Mémé qui nous intrigue » la remarque était venue du footeux. La réponse fut cinglante :

- Si l'amour est un cercle, il est infini, son centre est partout !
- Ça y est, il nous refait le coup de la philosophie !
- Et toi, quand tu nous dis que la civilisation va de servitudes en servitudes, et que tu nous explique la métaphysique du foot, tu n'en fais pas ?
- Moi ! j'ai dit tout ça ? Peut-être, mais alors sans le savoir... et, en tout cas, sans m'en servir pour ne pas entrer dans le vif du sujet !
- Je n'en suis jamais sorti !

Il y eut alors un échange sans intérêt qui risquait de gagner en aigreur. Le nègre l'interrompt :

- Il doit y avoir une anecdote, ou deux, n'intéressant que toi et cette femme, qui illustrent l'importance que tu accordes à cette Mémé Péronnard dont tu parles si souvent.

Les gens aiment les anecdotes, elles ressemblent aux contes de fées. On dit : « Il était une fois... », et l'on raconte quelque chose qui

est arrivé, ou non, un passé imaginaire dont on fait le présent. L'important n'est pas que cela soit vrai, ni même vraisemblable. Il faut que ça donne envie d'y croire !

Chapitre 9

Une anecdote concerne l'école. L'école d'Herbey était à l'entrée du village, pas loin du centre, à environ vingt minutes de marche de la ferme des Péronnard-Perrot. Quatre fois par jour le petit garçon d'Herbeys faisait le trajet, une heure et vingt minutes de marche quotidienne qui lui semblaient légères, surtout aux retours : repas de midi et collation de quatre heures. L'école communale a été bâtie en 1893, à l'emplacement où jusqu'au Moyen-âge s'achevait la route romaine. La mémé Peronnard ne joue aucun rôle dans cette anecdote. Aucun rôle direct en tout cas. C'est une parente des Péronnard qui est le personnage essentiel. Son nom est oublié, c'est une jeune femme, elle a une fille : la première de la classe tout au long de sa scolarité. Elle s'appelle Geneviève, elle est une grande, elle vient de passer dans la salle du maître, celle des grands, elle a neuf ans, le petit garçon d'Herbeys en a six. La mère de Geneviève parle, elle parle beaucoup. Ils sont tous les deux sur la route qui mène au village. C'est en fin de journée, en été peut-être, il fait bon, c'est cet instant où la campagne est calme avant le début du coucher du soleil. La mère de Geneviève explique au petit garçon d'Herbeys qu'il doit penser à son avenir... et ce n'est pas brillant :

- Que veux-tu faire plus tard ? — pas de réponse , elle veut être objective dans sa compassion : ta maman fait beaucoup d'efforts, elle travaille en ville pour que tu puisses vivre ici. Mais un jour ce sera ton tour de travailler. Que veux-tu faire plus tard ? (silence...) alors, la compassion objective continue : tu ne travailles pas bien à l'école, tu n'es pas comme Geneviève. L'école, c'est pas fait pour toi. Quel métier voudrais-tu faire ? en ville ou à la campagne ? (silence). En ville tu pourrais faire

boucher, comme Jojo – silence : Jojo était un enfant élevé par les Péronnard, il revenait à la ferme en automne pour tuer le cochon... une référence... silence. Et coiffeur ? ta maman est aide-coiffeuse, c'est un bon métier coiffeur (silence). À la campagne, tu as l'embarras du choix : tu peux travailler à la ferme, remplacer le Mimil plus tard (silence) ; tu peux devenir menuisier — on passait alors devant la menuiserie du village (silence) ; ou maréchal ferrant ! — son atelier était près de celui du menuisier, de l'autre côté de la route.

On entendait le bruit du marteau frappant un fer rougi tenu sur une enclume par de longues tenailles. Des étincelles bondissaient à chaque coup frappé. Ce Vulcain herbigeois ne manquait pas d'allure (silence encore silence).

En ce temps-là, on entendait souventefois à la radio une chanteuse américaine nommée Doris Day, de son vrai nom Mary Ann Von Kappelhoff (1922-2019). Elle chantait « *Qué séra sara* » (ainsi était le début du refrain qu'entendait le petit garçon d'Herbeys), le reste était incompréhensible, en anglais disaient les adultes. Lors d'une rare visite de son père, le Vénitien, il lui avait demandé ce que voulait dire ce « *Qué séra sara* », réponse : « Ce qui sera, sera ! ». Bien que peu doué en grammaire, l'enfant avait compris que la dame étrangère parlait de son futur à elle. Comme la mère de Geneviève continuait son monologue à propos d'un futur qui ne lui appartenait pas, le petit garçon d'Herbeys pensait de plus en plus fort à l'intérieur de chacun de ses silences que la meuf ne comprenait rien à rien, que sa vie à lui n'aura rien à voir avec les sons chargés d'hypothèses ridicules qui sortaient de sa bouche et qu'en fin de compte, sa maman, comme Doris Day, viendra un jour ou l'autre lui chanter une

autre chanson. Alors qu'entre exaspération et compassion elle lui demandait à nouveau : « Que veux-tu faire plus tard ? », il répondit :

- *Qué sara, séra*, ce qui sera sera !

Il avait fait une petite faute, elle ne s'en aperçut pas. La mère de Geneviève en resta bouche bée. En dépit des évidences contraires, il eut, ce jour-là, la certitude que sa vie serait totalement différente. Cet instant décida-t-il de son avenir ? Oui et non. Oui si l'on considère la certitude qui naquit alors, non si l'on s'en tient au fait que passé cet instant, sa vie continua comme avant... pendant quelque temps seulement.

L'école communale d'Herbeys était tenue par un maître et une maîtresse. Le maître s'occupait des grands, la maîtresse des petits. Il n'y avait pas de problèmes avec les Arabes, parce qu'il n'y en avait pas. Tant que les Arabes vivaient en France en Algérie, il n'y en avait pas beaucoup qui traversaient la Méditerranée pour changer de continent. Depuis qu'ils vivent dans une Algérie qui n'est plus la France, ils sont nombreux à venir s'imposer en France où, étrangement, les gouvernements successifs les laissent venir en masse. Tant qu'ils avaient la France à domicile, ils n'en voulaient plus ; maintenant qu'ils ne l'ont plus, ils veulent domicilier la France en Algérie, en Tunisie ou au Maroc... et les biens pensants qui ont toujours dit que l'Algérie n'est pas la France s'étonne que les Français ne veuillent pas que la France devienne l'Algérie... l'Algérie que les Algériens quittent et reproduisent en France, en pire : il y a plus de femmes voilées en France que dans certains quartiers d'Alger... Encore que le F.L.N., le parti qui domine l'armée, c'est-à-dire l'Algérie, tout en luttant contre les islamistes, fait beaucoup d'efforts pour maintenir les femmes algériennes dans la sujétion coranique. C'est compliqué.

Le petit garçon d'Herbeys était avec la maîtresse. Ça avait bien commencé, la maîtresse l'aimait, trop peut-être. Il se sentait en confiance, trop peut-être. La maîtresse l'encourageait. L'école se composait d'une belle maison de maître avec cour de récréation, préau, potager, dépendances... Deux grandes salles de classe occupaient le rez-de-chaussée, le second étage servait d'appartement au couple d'instituteurs. Les petites classes étaient ensemble dans la salle de la maîtresse, les plus grandes dans celle du maître, son mari. Des programmes différents se donnaient ainsi de façon simultanée dans le même espace qu'occupaient une trentaine d'élèves dans chaque salle. Les pupitres s'organisaient en rangées : des plus petits aux plus âgés, dans un ordre qui combinait les âges et le niveau des connaissances : alphabet, lecture, calcul, etc., jusqu'au certificat d'études. Le petit garçon d'Herbeys est incapable de dire si ce système était bon ou mauvais, il n'a pas souvenir du système, ni des méthodes d'enseignement.

Il se souvient du traumatisme. Il s'en souvient en tant qu'effet... pour la cause... il est dans l'ignorance : a-t-il commis une faute ? est-ce la maîtresse ? autre chose encore ou une autre personne ? Les circonstances ?

Les sensations de l'enfance sont mystérieuses, s'y disputent le factuel et le ressenti, comme pour les températures hivernales et estivales : le mercure et le ressenti. Le mercure ignoré, ne reste que le ressenti aussi réel que le mercure, mais difficile à expliquer ; selon les météorologistes : c'est du vent ! C'est ainsi que deux enfants participant au même événement ne vivront pas la même chose. Les adultes ont souvent le même problème, les couples surtout, c'est un des ressorts de la littérature et du cinéma.

Il ne sait donc pas pourquoi il s'est senti rejeté par la maîtresse. Le rejet est un des grands affects négatifs de l'*homo sapiens*, surtout si le rejet fait suite à une affection mutuelle, réelle ou imaginée. Tous les mammifères, chiens, chats, chevaux, dauphins, éléphants... semblent capables d'en souffrir. Il en résulta une grande difficulté à accepter l'apprentissage des fondamentaux scolaires : orthographe et calcul. Il eut une scolarité chaotique, redoubla deux classes ; et dut passer le baccalauréat trois fois, avant de l'avoir en session de rattrapage où, en effet, il se rattrapa : mention Bien (Très Bien manqué d'un demi-point, avec une note extraordinaire en français : 17 sur 20). Les difficultés disparurent à l'université, où passionné par les sujets et par plusieurs professeurs, il accumula les diplômes, jusqu'au doctorat. Étrange comme un rejet véritable ou fantasmé peut avoir des effets inattendus aussi réels que durables.

C'est qu'il devait apprendre seul. Personne ne pouvait l'aider face aux leçons, aux devoirs : ces robinets qui n'arrêtaient pas de couler et dont il fallait mesurer le volume d'eau écoulée dans un réservoir où un sadique avait fait un petit trou, comme la grammaire où il y avait toujours des exceptions, et plus tard le latin et ses déclinaisons. Il devait apprendre tout seul. Et plus il avançait dans le monde des savoirs, plus sa solitude augmentait. Ses proches ne pouvaient pas suivre. La solitude est toujours une illusion : on vient toujours d'un quelque part qui nous relie à beaucoup de monde. La singularité du maillon ne change pas la nature de la chaîne, même si elle peut en modifier la solidité. Dans la mesure où elle n'est pas absence de tout autre corps que celui qui est là, la solitude est une illusion dont la réalité est dans le ressenti. Le ressenti du corps, qui a besoin de la présence d'autres corps pour ne pas être seul. On parle aussi de « solitude morale » : un luxe qui ne touche que les gens compliqués

que la foi en ce que nous appelons Dieu a abandonnés. Avoir la foi, c'est n'être jamais seul !

Pour la petite école, la mémé Péronnard l'encourageait du mieux qu'elle le pouvait, ce mieux était bien peu. Ce n'est que plus tard, bien plus tard alors qu'il était revenu de la ville pour passer des vacances à la ferme que la mémé Péronnard a prononcé des mots inoubliables. Ils seront mentionnés dans la seconde anecdote. Mais avant qu'il ne fût repris par la ville où vivait sa maman, en ce temps-là, les campagnes n'accordaient pas une grande importance à l'éducation supérieure. Le certificat d'études primaires était un sommet... d'ailleurs, sitôt que Geneviève eut triomphé au certificat d'études, elle entra au bureau de tabac du village dont sa mère était la propriétaire. Les études supérieures, c'était pour les gens riches des villes. Il était un fils de pauvres, élevé par une mère divorcée qui avait dû placer son fils à la campagne. Et il travaillait mal à l'école. Pour les études supérieures, c'était mal parti !

Mais, comme on a pu le voir dans sa réponse à la maman de Geneviève, qui donc lui avait mis en tête l'idée que sa vie ne serait pas semblable à toutes celles qui accompagnaient son enfance, puis sa jeunesse ? Pour comprendre cette question, il faut avoir vu le film « *The graduate* », en français : « Le lauréat ». Un film du « nouvel Hollywood » considéré comme un classique réalisé par Micke Nichols en 1967. Le résumé factuel que l'on peut faire du scénario tiré d'un roman du même titre écrit par Charles Webb (1963) n'est pas très intéressant : un jeune homme riche à la vie toute tracée tombe amoureux de la fille de sa maîtresse (pas celle de l'école primaire). Cet amour interdit, contrarié, obstiné et victorieux fait basculer sa vie dans l'inconnu. Voilà ! Ce pourrait être la jeunesse du président Emmanuel Macron, ou celle d'un autre.

Plus intéressante est l'exploration du film et du roman comme une illustration, voulue ou non, de la dynamique du désir. On s'aperçoit alors que le footeux a raison de présenter le football comme une illustration de la dynamique du désir, ou sa métaphysique.

Le héros de l'histoire, le « lauréat », Benjamin Braddock joué par Dustin Hoffman, est un jeune homme sans désirs. Tout dans sa vie semble joué d'avance : à son arrivée à l'aéroport de Los Angeles il se déplace sur un tapis roulant... tout un symbole. Il s'ennuie. Il vit dans un quartier chic parmi des gens riches : ses parents les Braddock, les Robinson, et tous les autres. Une voisine, Madame Robinson, jouée par Anne Bancroft, qui s'ennuie aussi, séduit le jeune homme, qui continue à s'ennuyer tout en prenant un certain plaisir à l'affaire. Contre son grès, le jeune homme est obligé de rencontrer la fille de Madame Robinson, Elaine, jouée par Katharine Ross. Il en tombe amoureux... et les obstacles s'accumulent : Madame Robinson, Monsieur Robinson, Elaine, le fiancé et futur mari d'Elaine... et voici que notre héros ne s'ennuie plus ! Et nous non plus. Il entre totalement dans le match de la vie : son ballon, c'est Elaine et il veut marquer son but. Ce qu'il fera au dernier moment. Applaudissement des spectateurs ! Une autre partie commence, la vraie ! que le film ne saurait montrer sans mentir.

Certes, Herbeys n'est pas Los Angeles ; les Braddock et les Robinson ne sont pas les Péronnard-Perrot. Péripéties et personnages sont différents, mais la dynamique est la même. Comparés aux riches Américains de Los Angeles, tous les paysans du Dauphiné de ce temps passé étaient des pauvres. Pire encore, la mère du petit garçon d'Herbeys était encore plus pauvre que les paysans : une ouvrière divorcée, sans qualifications et qui toute sa vie, ou presque, est allée avec courage de petits métiers en petits

métiers ; sauf l'usine, où asthmatique elle ne supportait pas l'air chargé de molécules allergisantes. Pourtant, toutes ces différences laissent intact le grand mystère de toute l'affaire : pourquoi le désir se porte-t-il sur tel objet et non sur un autre ? Qu'il s'agisse des riches ou des pauvres, la dynamique du désir, même si elle change d'objet, reste identique et mystérieuse dans ses choix. C'est une métaphysique.

Il en va de l'amour comme de tous les désirs qui se portent sur un objet de passion. Que l'on soit riche, pauvre ou dans l'entre-deux, seuls changent les contextes qui assignent au désir son but. Pourquoi Benjamin Braddock tombe-t-il amoureux d'Elaine et pas d'une autre ? Pourquoi le petit garçon d'Herbeys désira-t-il passionnément faire des études supérieures ? Pourquoi le désir cristallise-t-il là et pas ailleurs, alors qu'à l'évidence, outre tous les désirs possibles du petit garçon d'Herbeys, il y a plus de jolies femmes à Los Angeles qu'il n'y avait d'habitants à Herbeys en Dauphiné ? Oui, pourquoi Elaine et Benjamin ? Pourquoi Juliette et Roméo ? Pourquoi Pétrarque et Laure, et Dante et Béatrice, et Tristan et Iseult, Louis Armstrong et sa trompette, etc., etc. La psychologie fournit bien des réponses... et pourtant, aucune ne donnera satisfaction à qui fut passionné, ne serait-ce qu'une seule fois dans sa vie. Le délire passionnel donne la sensation de la dynamique du désir quel que soit son objet, mais il ne m'explique pas le choix de l'objet du désir.

Pour Tristan et Iseult la littérature nous donne une explication factice : un philtre d'amour, une potion magique bu par erreur. Elle était destinée au roi Marc, le futur époux d'Iseult, les deux fiancés devaient boire simultanément le même élixir garant d'un amour éternel. Par erreur, le philtre d'amour est servi à Tristan et Iseult alors qu'ils sont en route pour la cour du roi. Comme explication du

désir ; le philtre d'amour, c'est pas sérieux... c'est une façon de nous dire que l'on ne comprend rien au choix du désir. Le seul intérêt de cette affaire est de mettre en relief l'instant où tous les futurs prévisibles basculent dans la certitude, celle dont a posteriori on fait le destin : l'autre mot qui dit nos ignorances. L'histoire d'Orphée et d'Eurydice sans cesse recommencée. Avant tout est possible, après tout est certain : ce sera cela ! pas autre chose ! Et dire que l'on ne sait jamais pourquoi. Jamais ! Lorsque le magazine « Le Point » (no. 2443 du 27 juin 2019) demande à l'ex-président Nicolas Sarkozy ce qui l'a décidé à s'engager très tôt en politique, la réponse donnée à l'énigme renvoie à une autre énigme : « Au fond, je suis incapable de dénouer tous les fils. On pourrait aussi considérer que c'était lié à la situation de ma mère... En fait, c'est certainement le destin et les circonstances qui font que vous prenez une grande décision. » Le destin ! Quelle idée ! Rien de neuf depuis l'antiquité grecque, et même avant. Le destin, c'est l'équivalent du « philtre d'amour » de Tristan et Iseult... une explication qui n'explique rien, et c'est dommage. On aimerait comprendre, par exemple dans le cas de Nicolas Sarkozy, on a voté pour lui, on attendait le « Capitaine Fracasse », on a eu le « Président Bling-Bling ».

Évidemment, la question ne se pose pas quand la vie suit un cours normal, celui des conventions du moment, du milieu social ; de l'époque, comme sur un tapis roulant. On admet qu'il est des époques plus créatrices de talents que d'autres. Par exemple celle de la Révolution française. C'est un temps étonnant où non seulement un jeune Corse de petite noblesse devient empereur des Français, mais où nombre de ses contemporains, y compris de simples soldats (s'ils survivent, et parfois deviennent officiers) ont des vies extraordinaires. Les temps où un certain ordre s'effondre, sans toutefois créer une anarchie meurtrière généralisée d'où rien ne peut

sortir, sinon les beaux-arts du crime comme on le voit dans l'Afrique des indépendances, sont favorables à l'émergence de talents multiples et nouveaux. Vivons-nous une telle époque ? Oui ! probablement sans savoir où elle va, comme d'habitude. Chaque jour, les savoirs scientifiques et les techniques introduisent des connaissances et des objets qui changent la vie, et statistiquement la prolongent, à tel point que nous sommes pris de vertige, car nous avons l'impression d'avoir perdu la maîtrise du changement. S'il est vrai qu'il y a deux siècles, chaque génération connaissait quelques changements ; aujourd'hui, il s'en produit des milliers sur une seule génération. Pourtant, avons-nous jamais eu cette maîtrise dont nous avons l'illusion de la perte ? N'est-il pas vrai que nous sommes en même temps libres et guidés ; libres et guidés sans le savoir vers un but inconnu... et divin ! Comme c'est étrange, comme c'est beau !

- On te demande une anecdote et voilà que tu nous fais un sermon !

C'est le footeux qui était intervenu pour interrompre un prêche que le petit garçon d'Herbeys n'avait pas l'intention de faire. Plus conciliant, peut-être du fait qu'il appartenait à l'Église réformée, le nègre intervint :

- Mais il vient de nous en donner une, et nous a annoncé une seconde anecdote, à propos... à propos... (il se replongea dans ses notes) à propos de cette fameuse Mémé Péronnard !

Le nègre avait prononcé « Mémé Peronnard » d'un ton triomphal. Pour couper court à une nouvelle remarque ironique du footeux, le petit garçon d'Herbeys enchaîna :

- En ville, maman s'était remariée avec un homme intelligent, mais sans qualités. Il accumulait les faillites frauduleuses, les

maîtresses et les enfants faits à ses maîtresses mariées, mais pas exclusivement. En ville, la vie était un enfer où alternaient moments confortables entre les faillites et moments de pénuries lorsqu'il fallait fuir les huissiers, les maris, et les parents des filles enceintes. Pour éviter à leur fils la prison, les parents du mari de maman payaient souvent les frais de justice et les amendes. Quand les parents ne pouvaient pas payer, c'était la tôle.

« Ça au moins, c'est de l'anecdote ! » dit le footeux, qui, pour ce qui concerne les maîtresses et les filles enceintes, avait une expérience certaine. Lors de la tournée latino-américaine de l'équipe nationale, en moyenne il se faisait une femme par soirée, parfois deux pour rattraper les jours passés à voyager ; et encore, dans les avions, il y avait les hôtesse de l'air qui prenaient un raccourci pour le « septième ciel », Olé ! La tournée latino-américaine avait duré deux mois ; il avait gagné tous ses matchs, sauf contre les Brésiliens, honorablement perdu 2-1 (1 : son but). Il avait aussi gagné une blennorragie moins honorable, que le médecin de l'équipe avait dû soigner en catastrophe, pour éviter que l'épouse du footeux ne s'en aperçoive. Malheureusement, à Bargez, un jaloux quelconque avait tout raconté à sa femme, une des plus belles femmes de la ville déjà exaspérée par ses frasques locales : divorce. Le footeux avait perdu sa femme et ses enfants : les officiels ; les officieux, il ne les connaissait pas. Le médecin de l'équipe avait témoigné devant le juge des divorces... un an plus tard, il avait épousé l'ex-femme du footeux. Le pire, c'est que ces deux-là étaient restés ensemble toute la vie, avec ses enfants et d'autres enfants faits ensemble.

Le footeux était un homme seul qui n'en voulait à personne, pas même à lui-même. Il avait choisi de vivre d'instant en instant... le

futur n'existait pas dans un présent pour lui sans conséquence. C'est ainsi qu'il avait choisi de vivre, et, comme un philosophe stoïque de l'Antiquité, il en supportait les contrecoups. Il était persuadé d'avoir fait ce choix de l'éternel présent dans l'instant même où il avait défendu sa mère contre les violences de son père. L'intensité de l'instant n'avait plus cessé de dominer sa vie, et cela avait fait de lui un grand joueur de foot, car il maîtrisait l'instant de solitude de l'action. On pourrait dire que l'inverse était arrivé au petit garçon d'Herbeys. Il vivait le présent comme un passage obligé vers le futur. Un présent jamais achevé, souvent médiocre, toujours porteur de possibles que, seul ou presque, il s'efforçait d'atteindre. Doris Day l'avait dit : « Ce qui sera, sera », alors maman était venue le chercher à Herbeys pour l'emmener vivre en ville.

Au début, en ville son accent de paysan faisait rire tout le monde, il l'a vite perdu, sans regret d'ailleurs, car il est un être sans nostalgie. La nostalgie implique la conviction que « c'était mieux avant ! ». Pour le petit garçon d'Herbeys, ce ne fut jamais mieux avant... ni pendant... seule la conquête du futur laissait l'espoir d'un mieux à venir. On sait que le footeux avait une autre façon de vivre le temps. Le temps est un grand maître ; sous un nom unique, il est une matière multiple, abondante et changeante. Le petit garçon d'Herbeys croit en Dieu, en ce que l'on appelle Dieu. Il pense que Dieu, qui est hors des temps, se cache dans le temps, et, de temps en temps, sort des temps pour créer un instant d'éternité où, ce que nous appelons Dieu montre sa face de lumière et d'amour.

- Ça y est ! Il nous refait le coup du philosophe... Socrate contemplant l'Idée ! Et ben moi, c'est les gonzzesses !

Et le footeux prit son envol dans ses souvenirs érotiques. Il eut même un trait d'humour à sa façon lorsqu'il déclara que dans la vie,

son chiffre porte-bonheur était le 69... C'était lourd, reloud... le nègre et le petit garçon d'Herbeys se contentèrent d'un sourire indulgent alors qu'ils pensaient : « Il ne changera donc jamais ! ». Comme souvent, chez les hommes et les femmes qui ont consacré une part de leur vie aux plaisirs du sexe, le footeux était un homme sans regret.

Par la contrainte de l'âge (c'est-à-dire du temps), il goûtait, malgré lui, ce que plaisamment il appelait : « la paix du slip ». Il passait des heures agréables à se remémorer ses voluptés dans les bras et entre les jambes des beautés passées. Avait-il aimé toutes ces femmes ? Quelques-unes, oui ! Mais avec toutes, il avait goûté, ne serait-ce que pendant une heure ou deux, ce plaisir exquis que donne la perfection d'un corps de femme qui exprime son désir, le savoure, et dit « encore ! ». Ces souvenirs-là étaient les territoires secrets du footeux. Dans sa conversation avec ses amis il y faisait allusion, avec légèreté ou lourdeur, comme lorsqu'il avait mentionné son chiffre porte-bonheur. Mais, jamais, il n'entrait dans les détails. C'eût été salir les images sublimes, il aurait pu dire pieuses, des plus beaux instants de sa vie. Comme au foot quand il marquait son but dans le génie de l'instant, l'autre fierté du footeux était de n'avoir jamais été un « baiseur » vulgaire. Le plus beau de l'affaire était qu'il réussissait à communiquer son « respect charnel » à ses deux amis qui l'écoutaient amusés par tant de répétitions naïves du même scénario, et surpris qu'il fût capable de donner à des entreprises de séduction si banales un sens nouveau et quasi sacré. Un long silence où se mêlaient admiration et introspection avait suivi les confessions du footeux. Le petit garçon d'Herbeys et le nègre se demandaient : « Avons-nous su aimer ? », puis, « Et lui, a-t-il su aimer ? »... comme s'il avait entendu ces questions silencieuses auxquelles nulle

conscience humaine ne pouvait répondre, le footeux reprit l'initiative des mots, comme s'il se fût agi d'un ballon entré en touche :

- Vous m'avez bien eu ! Vous me faites parler, parler... et moi je marche, et lui ! il ne nous a toujours pas raconté sa seconde anecdote avec sa Mémé Péronnard... celle qui a changé sa vie... enfin quelque chose d'important. Alors ! ta Mémé, elle est toujours vivante ?
- Elle est morte il y a longtemps. Cancer du sein, elle avait tout juste la soixantaine.
- Comme quoi, la vie au grand air, à la campagne, loin des pollutions et tout, ça n'est pas si bon. Regarde-moi, toute une vie de sportif en ville... pas de match de championnat à la campagne... et je suis en pleine forme !

On n'allait pas lui parler de sa prostate... largement responsable de ce qu'il appelait plaisamment sa « paix du slip », ça l'aurait fâché pour presque rien : une inflation prostatique qui apparemment n'était pas encore cancéreuse, mais lui valait une fois l'an le doigt dans le cul que lui administrait une jolie doctoresse. Dieu merci ! elle avait le doigt petit.

Chapitre 10

Le petit garçon d'Herbeys n'avait jamais pensé finir sa vie de veuf à Bargez, dans cette République d'Orah entre Danube et Mer Adriatique, vivant entre un grand amour défunt et l'amitié d'un nègre et d'un footeux. Finir est peut-être un peu prématuré... mais sur un point cela y ressemble : pour lui, être libre fut toujours une fin en soi, et il l'était enfin. On ne parle pas ici de la grande liberté, celle que l'on aime sans la connaître... Cet absolu, dont l'idée souvent nous aveugle, nous guide, et sans lequel aucun être intelligent ne peut vivre, mais dont la réalité nous échappe. Dans la vie courante, nul n'a jamais rencontré un seul être qui fût libre, tout au plus quelques fous qui imposent une servitude aux autres, et de ce fait, se croient libres... font comme si...

La liberté du petit garçon d'Herbeys était la petite liberté, la liberté financière, celle qui donne les moyens de vivre décemment sans devoir s'astreindre à la discipline du travail ou à celle qu'impose une excessive richesse : porter le vêtement idoine (l'uniforme du travail) ; être là, et pas ailleurs, et aux heures imposées ; suivre les rituels du travail, son langage, ses formules, remplir les formulaires, faire les visites médicales qui s'imposent, et les autres ; manger ou ne pas manger aux heures où il se doit ; ne pas pisser (ou autre) si « cela ne se fait pas à ce moment-là » ; dire oui au chef, à la cheffe, quand il faut dire oui, dire non au bon moment ; et si l'on est le chef ou la cheffe imposer le oui et le non ; vivre enfermé quand on voudrait être au grand air ; vivre en plein air quand on voudrait rentrer chez soi. Travailler, cela peut se résumer à se voir imposer des façons

d'être, des lieux, des heures : où, quand, comment n'est plus un choix, mais celui que le travail impose.

Évidemment, cette servitude du temps, du lieu et de l'apparence ne va pas sans enchantements : on peut aimer son travail. Le petit garçon d'Herbeys avait aimé le sien : sa « servitude volontaire ». Parfois, il pensait que pour rien au monde il n'aurait voulu faire autre chose ; en plus, il était payé pour le faire. Néanmoins, depuis qu'il jouit de sa petite liberté, il voit le soleil quand le voir lui sied, et il est à chaque instant aussi émerveillé que si sa liberté venait tout juste de commencer. Son apprentissage de la liberté avait commencé à Herbeys, dans un village du Dauphiné.

Lorsque les autres enfants quittaient la ferme des Péronnard-Perrot pour d'autres horizons, il se retrouvait seul maître et possesseur des espaces réservés à l'enfance. Un vaste domaine, où l'imagination allait de découverte en découverte : jouer avec le chien ; être le propriétaire de la balançoire du pommier dans le pré ; croiser la route d'une chatte, lui parler (elle répondait caressante queue dressée en miaulant) et la mignoter ; rendre visite aux lapins, puis aux vaches dans l'étable ; donner une pomme au cheval Bijou ; regarder les poules, les pintades, les dindes, les canards et les oies, leurs façons de marcher, d'émettre des sons, d'user de leurs becs ; trouver des plumes remarquables ; grimper aux arbres, jouer au parachute : se lancer sur une branche flexible qui se courbe sous le poids et vous dépose en amorti sur le sol ; faire un arc et des flèches, un lance-pierres, tirer sur des cibles ; rendre visite aux enfants du voisinage ; partir à la chasse au renard... et tant d'actions dont les diversités engendraient des actions nouvelles parmi lesquelles il fallait choisir. Il n'avait pas lu saint Augustin, mais il pratiquait

spontanément sa définition de l'Homme : l'expression d'une volonté !

En dehors des obligations scolaires, les seules limites évidentes qu'imposaient les Péronnard aux enfants étaient les horaires de la ferme : lever, coucher, repas. Cela laissait de grands espaces à l'expression de la liberté... mieux : cela permettait à la liberté d'exister ! C'est ainsi qu'il découvrit que le temps était la seule limite à sa liberté.

Une des obsessions du petit garçon d'Herbeys était l'infini. Les questions qu'il avait pu poser ici ou là à ce propos ne l'avaient guère avancé au-delà du mot qu'une grande, à l'école, lui avait fait découvrir. Elle avait quatorze ans, elle allait passer son certificat. Elle avait remplacé le mot par un signe tracé dans la poussière de la cour de récréation, un 8 posé à plat sur l'horizon \square . Puis, la grande avait ajouté : « l'infini, c'est ce qui ne s'arrête jamais ! ». Cette affaire avait été la cause de grands troubles. Tout l'entourage du petit garçon d'Herbeys avait une forme qui s'arrêtait : les limites de la forme étaient la forme, il n'y avait pas d'étendue sans limites, même pour les formes sans forme comme l'eau qui prenait toutes les formes. En ce temps-là, il n'avait pas lu son ami René Descartes, si c'eût été le cas, il n'aurait pas pris l'eau pour exemple, mais la cire... Quoi qu'il en soit la question demeure : comment concevoir une forme sans forme qui ne s'arrête jamais ?

De cet infini, il s'était fait une idée pendant le rêve d'une nuit ; un cauchemar plutôt, où il avait vu des formes sans formes parmi lesquelles il flottait dans l'espace, il avait hurlé de terreur « l'infini ! l'infini ! », la Mémé était venue en chemise de nuit, il avait la fièvre : 38.8. Plus rassurante était l'image du 8 couché sur l'horizon. Il avait

donc décidé de tirer les choses au clair : aller jusqu'à l'horizon et arrivé là, se pencher pour voir si l'infini y était.

C'est ainsi qu'un matin sans école, un jeudi ou un samedi, il se leva à la même heure que les Péronnard-Perrot, prit son carquois en peau de lapin, son arc, quelques flèches et son lance-pierres. Il partit en direction des montagnes, elles étaient les limites de son horizon. Certes, la géographie enseignée à l'école lui disait qu'il y avait beaucoup de pays au monde, il en voyait l'image sur des cartes qui montraient un monde plat, comme il le voyait chaque jour entre le lever et le coucher du soleil. Ces cartes ne faisaient que confirmer sa vision d'une Terre plate. L'existence de tant de pays sur un espace relativement limité lui semblait parfois une incohérence, mais il faisait confiance à l'avenir pour lui expliquer tout ça. L'enfance a l'émerveillement empirique : elle croit en ce qu'elle voit, en ce qu'elle touche, en ce qu'elle fait ; à partir de là, l'imagination extrapole. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'avec raison tout se complique.

Il avait pris la route au lever du soleil, et marché, marché en regardant les montagnes qui semblaient proches et pourtant ne cessaient de s'éloigner alors qu'il allait vers elles. Des oiseaux qui volaient haut dans le ciel semblaient s'en rapprocher plus vite que lui. S'il enviait les facilités des oiseaux, il se réconfortait à l'idée que si les oiseaux se rapprochaient des montagnes, il faisait de même, quoique plus lentement. Le soleil n'était pas encore très haut dans le ciel lorsqu'il arriva au pied d'une côte. Elle avait la forme d'une dorsale de vieilles roches en décomposition, c'était la vigne la plus éloignée des domaines de Pépé Péronnard, celle où il se rendait dans la carriole attelée au cheval Bijou. C'était la première fois qu'il atteignait ce point, qui, dans les récits du Pépé, lui semblait le bout du monde. Il n'avait aucun doute quant au lieu où il était : une planche clouée

sur un piquet de vigne disait en lettres maladroites « **Vigne Peronnard-Perrot** ». Il monta la côte jusqu'au départ des premiers pieds de vigne, à deux pas de l'arête rocheuse et friable. Horreur ! au sommet, il y avait le vide et tout en bas une vallée où il apercevait un village, et derrière le village une autre côte à gravir derrière laquelle il devait y avoir une nouvelle vallée... le monde n'avait pas la simplicité plate des cartes de géographie. Certes, ce n'était pas l'infini, il était, selon toute vraisemblance, derrière les montagnes. Mais les montagnes étaient de plus en plus loin, il y avait des vallées et des vallées à traverser. Au fond de la première, face à lui, il voyait une route, quelques voitures circulaient sur la route. Il pouvait descendre dans cette première vallée, la difficulté n'était pas considérable. Il pouvait arrêter une voiture et lui demander de le conduire à la montagne. Malheureusement, cette route n'allait pas en direction des montagnes, elle suivait une direction parallèle à celle de la chaîne montagneuse (la chaîne de Belledonne, mais le petit garçon d'Herbeys ne le savait pas). Que faire ?

Si la route avait conduit à la montagne, peut-être aurait-il tenté l'aventure. Mais la route était parallèle à la chaîne montagneuse. « Parallèle », selon la grande à l'école, cela signifie que route et montagne ne se rejoignent qu'à l'∞ : à nouveau l'infini, ce cauchemar ! On n'en sortait pas. Le soleil commençait à être haut dans le ciel, il devait rester deux heures environ avant qu'il n'atteigne le zénith. C'était peu après ce moment-là qu'il fallait être au repas de midi. Le temps créait un dilemme entre aventure incertaine, certitude d'une belle engueulade, et la bonne cuisine de Mémé Péronnard. Comme « l'industriel Ulysse », on peut avoir l'esprit d'aventure et ne pas manquer de prudence. Après avoir balancé entre la route de l'infini et le repas de midi, il courut sur le chemin du retour. Il fit en deux heures ce qu'il avait fait en quatre. Il arriva à la

ferme alors que le Mimil passait la porte d'entrée de la grande cuisine où se prenaient les repas. La Mémé Péronnard dit au petit garçon d'Herbeys qu'il était « tout mouillé de chaud »... en effet, il avait eu chaud ! Repas délicieux : coq au vin, avec des lardons, des champignons et des pommes de terre nouvelles, salade, fromage, tarte aux prunes. L'infini pouvait aller se faire voir ailleurs ! Il garda son secret : pas un mot sur la vigne du coteau, pas un mot à propos de l'infini et des routes qui y rejoignent les montagnes... à ce qu'on dit.

C'est à cette époque, un jour, en fin de matinée, alors qu'il regardait la Mémé Péronnard en train de cuisiner qu'elle lui a dit les paroles qui ont changé sa vie. Il lui posait des questions ; « et pourquoi tu mets du sel, et pourquoi tu haches l'ail avec du persil, et pourquoi, etc., etc. » Elle répondait de bonne grâce et c'était rassurant : la cuisine, c'est le contraire de l'infini, tout y a une forme, et l'on agit sur les formes, on les mélange ; puis on mange et c'est fini... les formes deviennent deux autres formes, vous ! et un peu d'excréments. Mais attention ! Si vous mangez trop et mal (sucres, etc.), c'est l'infini de l'excès ; si vous ne mangez pas assez et mal, c'est l'infini du manque, et vos formes se difforment. La mesure, seule, enchante vos formes. Nous ne sommes pas faits pour l'infini. La vie est donnée à chaque être pour qu'il découvre sa mesure. On pourrait rêver d'un nouvel évangile qui dirait : « Aidez-vous les uns les autres à découvrir votre mesure. »

- Ça y est, ça le reprend, il refait son prêchi-prêcha !
- Non pas ! Je donne le contexte dans lequel la parole a été dite. Le contexte compte autant que la parole. Contexte multiplié par parole égale significations. Prends par exemple les dialogues de Socrate. Nous ne les comprendrons jamais totalement. Il nous

manque le contexte. Le temps qu'il faisait à Athènes le jour où ces gens se sont rencontrés, les expressions des visages, la couleur du ciel, le regard de Socrate, son sourire, le figuier qui leur faisait de l'ombre, le bavardage des esclaves récoltant les olives dans des draps en lin tendus sous les oliviers, les mouvements des gens et les bruits de la ville montant vers l'Acropole... tout ! Le contexte est ce qui rend Socrate possible, comment veux-tu comprendre Socrate hors contexte !

- Par les œuvres ! Il nous reste les œuvres, c'est pas rien !

Après le footeux, le nègre venait de faire son commentaire. Le petit garçon d'Herbeys répondit :

- J'en conviens... j'admets même que Platon a l'art d'essayer de nous donner le contexte des dialogues, il essaye... mais l'œuvre écrite, pour une sagesse transmise par le dialogue qui permet l'accouchement d'un nouvel homme, c'est comme les cartes de géographie Vidal de La Blache dans les écoles (les colonies de l'Empire français en rose), ce ne sont que des images, la vérité c'est autre chose.
- Mieux vaut une image que rien du tout. Alors, ta mémé Péronnard, tu nous en donnes une image ?

Le footeux revenait à la charge.

- L'image, tu l'as déjà ! Je vous l'ai dit : elle n'était pas très grande, un peu ronde, vêtue sans élégance dans une sorte de blouse sombre dont ses seins tiraient le tissu en avant. Pourtant je suis certain qu'elle avait été belle.
- Oui ! le tableau de Greuze « Étude d'une tête de femme », on n'a pas oublié... alors, la suite !

Alors il raconta. Cela se passait dans la cuisine. Pour la saison, une seule certitude, ce n'était pas l'hiver. Elle répondait à ses questions, la T.S.F. marchait, la Mémé Péronnard écoutait toujours la radio pendant qu'elle cuisinait. Soudain, le petit garçon d'Herbeys cessa de questionner alors qu'il entendait les premières notes de la chanson de Charles Trenet « Quand un facteur s'envole ». Les chansons de Charles Trenet ont été les premiers pas du petit garçon d'Herbeys dans le monde de la poésie, et de la trahison. C'est là qu'il a compris que les mots ne servaient pas uniquement à parler pour dire des choses ou même rien du tout, ou bien mentir. Les mots pouvaient dire ce que les mots ne savent pas dire ! Pour la trahison, le choc est venu plus tard, lors de l'adolescence, lorsqu'en ville, il a appris que Charles Trenet était un homosexuel avec des goûts pédophiles. Il s'est senti trahi par cet homme dont les mots l'avaient tant fait rêver. Plus tard encore, lorsqu'il étudiait la philosophie, il a appris que Charles Trenet avait les mêmes goûts que Socrate. Décidément, le monde est compliqué...

C'est après le silence qu'avait imposé la magie des mots chantés par Charles Trenet que la Mémé Péronnard a dit au petit garçon d'Herbeys ; « Tu es très intelligent, tu es différent des autres, tu feras des choses... mais tu devras rester modeste. N'oublie jamais ! Toute ta vie, reste modeste ! »

- Ces mots ont changé ma vie.
- Ah ! Comment ?

Les visages du footeux et du nègre exprimaient une incompréhension profonde, il fallut tout expliquer.

Un enfant des campagnes éduqué par Mémé Peronnard qui écoutait les chansons de Charles Trenet à la radio pouvait-il

comprendre le sens du mot « modestie » : non ! Le peuvent-ils les enfants des villes éduqués par Mémé TV où l'immodestie est une obligation professionnelle ? Peut-être. Pour l'enfant que tout émerveille, il n'est pas nécessaire de comprendre un mot pour en recevoir le sens à travers le contexte dans lequel le mot fut prononcé. Lorsque cela advient, le sens du mot pénètre au cœur de l'enfant et n'en ressort jamais ! Le mot devient « une seconde nature ».

- C'est ainsi que la modestie ne m'a plus jamais quitté. Elle fut même un obstacle à ma réussite dans la vie de notre temps où la comédie de l'humilité ostentatoire est le dernier orgueil des gens qui ont réussi à écraser toute rivalité.
- Pas dans le foot ! Pas dans les équipes qui gagnent !

Le nègre avait saisi « la balle au bond »... ce qui était surprenant si l'on considère qu'il était par la force des choses condamné par profession à une humilité absolue. En effet, il ne pouvait pas exprimer ouvertement autre chose que la modestie de celui qui agit dans l'obscurité afin de mettre une autre personne dans la lumière. D'un autre côté, si l'on considère que l'obligation d'humilité constitue l'essence même de la profession du nègre, on peut comprendre qu'il soit celui qui avait le mieux réussi à effacer son ego pour entrer à l'intérieur de la philosophie footballistique du footeux. D'ailleurs, le footeux réagit au quart de tour :

- Tu as tout compris, tout ! tout ! tout ! Dans un match, celui qui se la joue perso fait perdre son équipe.

« Et pourquoi donc ? » demanda le jeune serveur boutonéux du bistro de la place Chabarov, qui depuis un moment suivait la conversation des trois amis. Il s'attira des commentaires peu amènes sur l'égoïsme de la jeunesse d'aujourd'hui adepte d'un perpétuel

« moi d'abord ! ». Comme si les vieux n'avaient jamais été jeunes et adeptes du « moi d'abord ! ». Le petit garçon d'Herbeys perçu la contradiction qu'il y avait entre leurs réactions de vieux et l'éloge, ambigu certes, qu'il venait de faire de l'humilité. Il flatta l'ego du footeux qui consentit à expliquer au jeunot :

- C'est pourtant simple. Jouer perso c'est briser l'harmonie de l'équipe... si elle existe. Après deux ou trois mauvais coups, les autres joueurs comprennent que le gars se sert d'eux pour se faire mousser. Alors ils refusent la dictature de l'égoцентриque, ils jouent contre lui autant que contre l'équipe adverse... pire : ils se servent de l'équipe adverse pour humilier l'égoцентриque... certains se mettent aussi à jouer perso et c'est la catastrophe ! Un cas d'école est celui de l'équipe de France qui se présenta à la coupe du monde de 2010, en Afrique du Sud.
- Qu'avait-elle cette équipe ? demanda le blondinet.

Le footeux sembla agacé par la question, avec brusquerie il répondit : « Ils avaient trois ou quatre gamins des banlieues aux ego surdimensionnés et aux cerveaux de petits pois ! » Puis, il reprit son exposé :

- L'équipe qui gagne est celle qui possède les meilleurs joueurs et dans laquelle chaque joueur est capable d'oublier son ego pour se mettre au service du but commun : mettre, selon les règles, le ballon dans les filets de l'équipe adverse.
- Ce que tu décris là est le modèle de toute société qui réussit ! dit le petit garçon d'Herbeys.
- Absolument ! Et j'ajouterai qu'aujourd'hui tout va mal parce que le foot est mort !

« Quoi !!? » le cri avait été unanime dans le café de la place Chaberoov. De toutes les tables occupées (quatre ou cinq, pas plus), du serveur blond, des deux amis du footeux fusaient les demandes d'explication. Bien que limitée à la clientèle d'un petit café de Bargez, l'unanimité de la réaction fit plaisir au footeux dont la seule nostalgie était celle des stades enthousiastes. À la surprise générale, sa première réaction aux questions qui venaient de toutes parts fut de demander :

- Savez-vous quand le narcissisme généralisé s'est imposé en Occident ?

Grande fut la surprise qui suivit cette question posée par le footeux. D'abord, on était surpris qu'il utilisât un terme savant : « narcissisme » ; puis, surprenait également sa création d'un quasi-oxymore en accolant l'adjectif « généralisé » à un mot dont le sens est singulier. Cela pouvait en effet surprendre chez un homme qui avait l'habitude d'achever ses démonstrations par une référence, voire révérence, aux « gonzesses ». Toutefois, la subtilité et la profondeur de la philosophie footballistique du footeux, ainsi que l'étrange délicatesse avec laquelle il ne parlait pas des aspects les plus intimes de l'amour, auraient dû prévenir le nègre et le petit garçon d'Herbeys contre le préjugé banal qui assume que les footballeurs ont beaucoup dans les jambes et peu dans la tête. Ce qui n'est pas toujours faux sans être nécessairement vrai. L'amitié protégeait le nègre et le petit garçon d'Herbeys d'une adhésion aveugle à ce préjugé en ce qui concerne leur ami commun. Malgré tout, le préjugé conservait quelque vigueur, que la vie de plusieurs joueurs célèbres ou non ne contredisait pas : bling-bling, putes de luxe, le vide dans toutes ses splendeurs.

Chapitre 11

Il y avait eu plusieurs tentatives de réponses à la question du footeux sur le « narcissisme généralisé ». Un peu plus tard dans la conversation, emporté par la dynamique de sa rhétorique il ajouta à cette expression celles de « tout à l'ego » et de « narcissisme universel », ça faisait plus sérieux, surtout après qu'il eut disserté sur la mode des *selfies*. Nombreuses, les questions-réponses avaient fusé, comme si la répétition de l'expression « narcissisme universel » avait éveillé des pensées insoupçonnées. Le jeune serveur du café de la place ChaberoV avait dit que « ça avait toujours été comme ça » du genre : « l'égoïste c'est celui qui ne pense pas à moi ! », apparemment, beaucoup de gens ne pensaient pas à lui. Un autre, dont la misogynie était connue, pensait qu'à l'origine il y avait le judéo-christianisme, qui tant met l'individu au centre de sa théologie qu'il permet aux filles de décider de ne pas se marier avec un homme, mais d'épouser le Christ ou l'Église : un scandale... un original dans son genre : il considérait que ça avait été le premier pas vers « le mariage pour tous ». Un autre client régulier du café, membre de la société de psychanalyse dont le siège était au numéro 1 de la place ChaberoV, penchait pour Freud (1858-1939) qui avait fait de l'exploration d'ego le cœur de son système. Un autre, il avait des lettres, proposa les romantiques du XIXe siècle qui n'arrêtaient pas de se regarder le nombril ; pour enfoncer le clou, il cita quelques phrases du premier chapitre des « Souvenirs d'égotisme » (1832) de Stendhal : « Quel homme suis-je ? Ai-je du bon sens ? Ai-je du bon sens avec profondeur ? »

- À ce compte, répondit le nègre qui voulait renchérir sur la littérature, il faudrait remonter aux « Confessions » de saint Augustin en passant par Montaigne et Jean-Jacques Rousseau !
- Et où placez-vous les écrivains comme Pascal, La Rochefoucauld (1613-1680) et les théologiens comme Bossuet qui font la critique de « l'amour propre » ? sans compter le cas particulier de Jean-Jacques Rousseau, ajouta le petit garçon d'Herbeys qui voulait montrer ses connaissances littéraires, surtout depuis qu'un inconnu avait cité Stendhal, un compatriote né à Grenoble sous le nom de Marie-Henri Beyle, le 23 janvier 1783. Enfant, avant que maman ne l'envoyât à la campagne, alors qu'ils habitaient rue Jean-Jacques Rousseau, elle lui avait montré au centre-ville, tout près de chez eux, « la treille de Stendhal » : quelques pieds de vignes qui poussaient dans des jardinières sur une terrasse qui avait appartenu au grand-père maternel de Stendhal, le docteur Henri Gagnon (1728-1813).

Un membre de l'Académie, l'imposant bâtiment était au centre de la place Chaberoz, se lança dans un laïus sur Aristote et les subtilités de « l'amour de soi » avant que de foncer en direction du mythe grec de Narcisse afin d'éblouir l'auditoire sur le « narcissisme ». Bref, les ego partaient dans tous les sens ; et le footeux était étonné de constater qu'il avait ouvert une boîte de Pandore qu'il ne savait plus refermer. Sans en avoir conscience, le petit garçon d'Herbeys vint au secours de son ami :

- Moi, pour la France, je pense que ce que tu appelles le « narcissisme généralisé », « le tout à l'ego », a commencé son ascension le 27 mai 1974 après l'élection de Valérie Giscard D'Estain à la présidence de la République. C'est avec lui que la droite au pouvoir a commencé à se croire de gauche : ça

s'appelait « le changement dans la continuité ». C'est à ce moment-là que les soixante-huitards ont commencé à faire les clowns dans le grand cirque médiatique pour prendre le contrôle de la pensée : journalistes, acteurs, actrices, juges, juristes, enseignants, enseignantes... et à faire fortune tout en méprisant les pauvres, qui commençaient à voter à l'extrême droite puisque la droite était à gauche.

- Et la gauche à droite !

Lança le nègre, qui était, peut-être, un de ces soixante-huitards repentis, resté obscurément inconnu à l'ombre de celles et ceux qui signaient ses livres. Évidemment, comme Stendhal son héros en littérature, il n'avait pas fait fortune. Raté de l'Empire napoléonien comme le nègre l'était de mai soixante-huit, l'impécunieux Stendhal énumère dans ses écrits autobiographiques les occasions de faire fortune qu'il n'a pas saisies ; de plus, il fait suivre le nom de ses fréquentations du calcul et de l'origine de la rente annuelle qui les fait vivre. Grâce à l'amour de la littérature, le nègre autant que Stendhal s'efforçaient de ne pas être envieux. Ce n'était pas toujours facile bien qu'il méprisât la tentation des succès mondains. Comme le petit garçon d'Herbeys, tôt dans sa vie il avait contracté le virus délicieux de la modestie.

- Vous n'y êtes pas du tout ! Vous compliquez à plaisir une affaire si simple : l'argent, l'argent, l'argent ! J'ai tout vu, j'étais là !

Et le footeux raconta ce qu'il appelait « la mort du foot ». Tous les présents, dix personnes pas plus, qui étaient dans le café de la place Chaberoev ce jour-là se souviennent de ce que son biographe, car il en eut un, appela « son dernier match ». Les notes du nègre ont tout raconté.

Après avoir lancé sa phrase, en termes footballistiques elle ressemblait à une « petite louche » (l'attaquant lance la balle entre les jambes de l'adversaire et la récupère derrière lui), énigmatique, le footeux avait ajouté : « Tout a commencé le 9 novembre 1984 lors du match Nantes-Monaco ! » Dans l'instant, d'un peu partout la question « pourquoi » était venue. Avant de répondre, le footeux qui se sentait maître du jeu avait balancé des épithètes peu gracieuses pour qualifier l'ignorance de l'auditoire. C'était ses échauffements. Avant de lancer le match, il chauffa le stade par une seconde énigme : « Et vous tous, ignares du grand jeu mondial, sachez que le match Nantes-Monaco du 9 novembre 1984 a lieu vingt mois après la conversion forcée du parti socialiste français à l'économie libérale mondialisée : en mars 1983 ! » Alors qu'il prononçait ces mots étranges pour un footeux retraité, et spectaculaires dans le contexte d'un café de la place Chaberov à Bargez, capitale du petit état d'Orah, il avait la voix tonitruante, et presque démente, d'un journaliste sportif qui commente une phase décisive d'un match de championnat. On ne comprenait plus rien à rien et les spectateurs avaient sagement décidé d'attendre la suite.

Elle vint. Un peu lourde, relou, comme... Avait-il raison, avait-il tort ? Là n'était pas la question, il était convaincu. A-t-il convaincu la dizaine de spectateurs massés dans le café de la place Chaberov ? Nul ne le sait, mais on peut penser qu'il parvint à convaincre le nègre du fait que celui-ci nota scrupuleusement l'ensemble des propos échangés.

Au commencement était l'argent. L'argent, c'est comme le ballon rond, tout le monde le veut et il faut se donner du mal pour l'avoir, le conserver, et le conduire au but. Jusqu'au 9 novembre 1984, ce n'était qu'un jeu, l'essentiel de la vie était ailleurs... mais après le

neuf novembre quatre-vingt-quatre, l'argent est devenu le jeu et le jeu s'est confondu avec l'argent. La raison en est simple : le match Nantes-Monaco du 9 novembre 1984 est le premier match en France transmis par une télévision privée, canal +, qui a acheté les droits de transmettre les matchs et les a revendus avec bénéfice à ses abonnés. Un bénéfice de plus en plus considérable à mesure où le monde entier regardait les matchs à la télévision. Des milliards de spectateurs pour des droits qui représentaient des milliards d'euros, de dollars, de yens, etc. Et il expliqua que la télévision était l'instrument de prédilection du « narcissisme universel » : l'agent de la chose et son symbole.

- Quand j'étais dans l'équipe nationale, la vente des billets d'entrée au stade représentait la presque totalité des ressources du club ; les sponsors un bonus ; et la vente des joueurs de club à club sur le mercato un plus qui ne touchait pas beaucoup de joueurs. Aujourd'hui, la vente des billets représente presque rien, aucun club ne pourrait survivre avec ça ; les sponsors sont essentiels ; et la vente des joueurs, on appelle les intermédiaires « les marchands de viande », représente des dizaines voire des centaines de millions. La destruction du foot par l'argent des télévisions s'est faite en moins de vingt ans.
- Par l'argent ?

Hasarda une petite voix, celle d'un jeune esseulé qui buvait un coca-cola. Comme la voix était timide, le footeux ne répondit pas avec cette arrogance et ce ton péremptoire qu'il affectait lorsqu'il confondait l'art de la conversation avec celui de l'action footballistique. On pourrait en ce sens presque dire que le footeux était un « homme unidimensionnel » : il suffisait de connaître son

modèle footballistique pour prévoir ses attitudes. Le foot avait fait de lui l'homme qu'il était et il reproduisait dans sa vie les phases du jeu, celles de l'attaquant qu'il avait toujours été. Toute proportion gardée, le footeux ressemblait à ces musulmans fidèles qui suivent spontanément le modèle tracé par les prescriptions coraniques. L'avantage allait au footeux dont le modèle initial laissait une large place à son imagination.

- C'est plus compliqué, petit ! C'est l'argent **et** le narcissisme, le « moi d'abord ! » **et** le fric, l'union de l'un **avec** l'autre dans une danse macabre qui nous entraîne toujours plus bas !

Cette expression « moi d'abord ! » revenait souvent dans les notes du nègre. Le footeux expliquait qu'au début, le foot n'était pas vraiment une affaire d'argent. En fait, les clubs avaient souvent des difficultés pour payer les joueurs. Le footeux était trop jeune pour avoir connu l'époque où le football européen était uniquement formé de sportifs amateurs, jusqu'aux années cinquante environ. De tout temps, les clubs avaient fait appel à des mécènes, des gens riches, voire des municipalités riches, qui pouvaient soutenir financièrement les clubs. Mais avec les droits payés par les chaînes privées de télévision tout a changé : les avoirs générés par la transmission des matchs sont passés de presque rien aux millions puis aux milliards. En plus, au début les riches n'étaient pas si riches que ça, et puis, ils la jouaient locale, les plus flamboyants tapaient à l'échelle nationale, pas mondiale.

Le footeux était en forme, il se surpassait alors même qu'il expliquait que dans les années quatre-vingt les deux mouvements s'étaient rencontrés : celui des riches sponsors devenant de plus en plus riches et celui de l'explosion des redevances des télévisions. Résultat : les joueurs les plus riches n'étaient pas nécessairement les

meilleurs sur le terrain, mais ceux dont on parlait le plus, parce qu'ils avaient une vie scandaleuse, qu'ils avaient une tête d'acteur de cinéma, qu'ils épousaient une actrice, un mannequin, une chanteuse que l'on voyait à la télévision et dont on parlait, en bien ou en mal, dans les médias. Ces joueurs-là, les sponsors leur faisaient des ponts d'or pour qu'ils figurent dans des spots publicitaires. Et le footeux de conclure : « Le triomphe de Narcisse, c'est ça ! »

Il était évident que dans cette affaire, le nègre avait pris le parti du footeux. Dans une note à ses notes, il expliquait que, selon une étude de l'*Economic Policy Institute* de Washington DC, entre 1978 et 2018 le revenu des patrons des 350 plus grandes entreprises américaines avait augmenté de 940 % contre 12 % pour le salaire de l'employé de base. Comme depuis un demi-siècle les Européens imitent bêtement ce que font les Américains, cela signifie qu'en termes de rémunérations, les très riches gagnent aujourd'hui 221 fois plus que les autres, alors que vers 1965 le rapport n'était que de 1 à 20.

Cet aparté du nègre permet de mieux comprendre le récit du footeux qui racontait que les riches devenus si riches ont commencé par faire la fête (le footeux le sait, car il avait acheté une boîte de nuit célèbre à Bruxelles). La fête, ce n'était pas original : alcools (les plus rares et chers), drogues, et sexe (toute une belle jeunesse devenue chair à plaisir y a perdu son âme). Puis, un cran au-dessus dans la dépense, il y eut la course aux yachts : plus grand, plus beau que celui des millionnaires gagne-petit et des milliardaires concurrents. On ajouta dans la course aux dépenses somptuaires, selon les personnalités, le mannequin, la starlette ou l'actrice, la bijouterie, l'horlogerie, les arts, la philanthropie intéressée ou non, les châteaux, les îles ensoleillées, etc. Au début, c'était bien ; mais, bien vite, toutes ces choses possédées sont devenues communes... communes à ces

riches de plus en plus riches et, comparativement au temps d'avant, de plus en plus nombreux dans un monde globalisé dans lequel au maximum 10 % de la population de la planète s'empare, au minimum, de 80 % de la richesse produite. Dans certains pays dits « pauvres », c'est 1 % qui s'empare de 99 %... et le nègre de conclure par ce raccourci terrible : « Il y a la planète des riches et la planète des autres ! ». On comprenait que c'était-là l'essence de la pensée du footeux qui considérait le monde comme un match de foot entre les riches qui jouaient et se montraient et les autres qui regardaient les matchs en payant les redevances des télévisions.

- Tu comprends petit, la démesure narcissique des riches est sans limites dans un monde limité. Tu peux acquérir, un yacht, une femme, plusieurs, des châteaux, des n'importe quoi, plus grands, plus beaux, plus rapides... que ceux des autres riches. Tôt ou tard, un autre riche prendra ta place : le temps ne respecte rien ! Alors, le foot, c'est parfait, c'est la possibilité d'être unique, de les battre tous, tes pairs, ces autres riches dont l'ego fait de l'ombre au tien. Le top du top, c'est quand, grâce à la télévision, tu passes du foot à la politique comme Berlusconi ou de la richesse à la politique comme Trump.

Les spectateurs, qui n'étaient pas des riches, s'agaçaient de ces réponses du footeux qui à chaque fois ouvraient la porte à de nouvelles questions. Tous se demandaient comment et en quoi le foot permettait aux riches les plus riches de se sentir uniques et devenir Narcisse marquant son but ! Intuitif, le footeux sentit la présence de la question informulée. Pour une fois, il la joua modeste :

- Pour chaque saison, il n'y a qu'un seul club champion de ligue 1 en Belgique, en France, Italie, Espagne, Allemagne, Angleterre...

idem pour les championnats européens, latino-américains... ou cette invention astucieuse : la super coupe de l'UEFA ! Le patron d'un club vainqueur est sur le toit du monde. Personne ne peut prendre sa place, il a gagné, il a sa place dans l'histoire. Quant à la coupe du monde de la FIFA, c'est la Banque Centrale !

L'académicien fit remarquer que ce que décrivait le footeux n'était pas la mort du foot comme il l'avait annoncé, mais son triomphe grâce à la mondialisation, etc., etc. même les filles s'y mettaient. On aurait bientôt la coupe de Lesbos ! lança-t-il à la fin de son exposé ex cathedra. Le footeux mit les spectateurs dans sa poche (tous des mâles blancs) en tournant l'affaire de Lesbos à la rigolade :

- Allons, allons, Messieurs, tous parmi nous, sauf peut-être l'un d'entre nous, avons un jour ou l'autre « mangé de la tarte aux poils » !

Le mot n'était probablement pas de lui, il devait appartenir à l'argot parisien, celui des dialogues d'Audiard, mais il convenait au genre « gars à gonzesses » du footeux. Les spectateurs ont ri, sauf deux parmi eux : l'académicien sembla se perdre dans des souvenirs qu'il n'avait peut-être pas et le serveur boutonneux rougit jusqu'aux oreilles. De façon un peu grasse le footeux avait rétabli son autorité, il enchaîna :

- Triomphe du narcissisme et de l'argent, défaite du sport tel que je l'aimais dans sa gratuité !

La gratuité du sport, c'était la joie des joueurs sur le terrain : que l'on gagne, que l'on perde, certes le plaisir n'est pas le même, mais si l'on a bien joué la joie est toujours là, elle promet la victoire prochaine. Et il y a les clameurs des spectateurs, des milliers et des milliers lors des grands matchs, les cris, les chants après les buts... et

il était là ! lui ! le gars de Pogrelatz ! au centre de tout ! Rien ne se compare à ça ! Puis, il expliqua comment il avait quitté Bargez acheté par un petit club français qui lui avait offert un appartement luxueux, trop grand pour lui, qu'il avait échangé avec un compatriote chargé de famille. Il avait toujours joué pour son équipe, l'esprit d'équipe et les applaudissements des stades, c'était sa drogue, pas l'argent qu'il mettait au service de sa passion, et des femmes. Il lisait à peine les contrats qu'il signait, vivait au jour le jour, claquait son argent pour aider les équipiers dans le besoin, ceux du moment et ceux d'une équipe dans laquelle il ne jouait plus. Sa deuxième femme avait un peu changé les choses, c'est elle qui lui avait fait acheter le night-club huppé de Bruxelles... mais ça avait dégénéré : trop d'alcool, trop de copains fêtards, trop de gonzesses. À la fin, sauf le foot il avait tout perdu : sa femme, ses enfants et le night-club gardé par sa femme. Il avait continué à jouer, dans des clubs moins prestigieux, des clubs de seconde division, où le prix du transfert n'était pas faramineux, où l'on ne déclarait pas tous ses matchs pour ne pas payer les taxes sur son salaire payé de la main à la main. Le foot est une grande famille, et comme l'on sait, c'est dans les familles que se montent les coups les plus tordus. Pourtant, les amis du milieu footballistique ne l'avaient jamais abandonné... mais de club en club et de stade en stade, il était passé du statut de chasseur de buts à celui de vieux campeur qui attend le ballon au lieu d'aller le prendre. Il avait senti venir le moment de « raccrocher les crampons ». Il y a beaucoup d'opacité dans la façon dont le foot est organisé. Comme toujours cette opacité est pour une part favorable à la liberté, et pour l'autre favorable aux malins qui en profitent pour exploiter les naïfs comme le footeux.

- Alors comme ça, tu t'es fait avoir !

Cette remarque d'un spectateur anonyme blessa le footeux. Il y eut un moment de silence... certains en profitèrent pour appeler le serveur et lui commander un café ou une bière. Le footeux commanda une bière pression, une marque locale « Habsbourg ». La formule populaire était « une Habs ! » Avant de répondre, il prit le temps d'essuyer la mousse de la première gorgée qui humectait ses lèvres :

- Oui ! et non ! Oui, certains clubs m'ont escroqué en me trompant sur le prix de mon transfert, surtout au début de ma carrière professionnelle. D'autres n'ont pas déclaré tous mes matchs, pour ne pas payer les taxes, la sécurité sociale, etc. Mais il y eut aussi des petits clubs qui survivaient tout juste, et payaient de la main à la main, pour ne pas faire faillite. J'ai vu tout ça ! et j'ai mesuré les conséquences quand j'ai raccroché les crampons : je n'avais pas assez d'années et de matchs professionnels pour avoir une retraite décente. Heureusement, les jeunes ont été plus malins que moi, ils ont compris que le foot était mort, alors ils ont joué au foot pour faire des affaires et ils ont fait fortune ! Enfin, quelques-uns... ils m'aident aujourd'hui, sans eux, je serais à la rue, ou presque.

Ému, le petit garçon d'Herbeys demanda à son ami :

- Les fédérations nationales de foot, la FIFA ne t'aident pas ?
- Quand un système est pourri, il reste toujours des gens bien à l'intérieur qui font des choses bien. Certaines fédérations sont moins pourries que d'autres. Mais ne me parle pas de la FIFA ! Cette pompe à fric corrompue et corruptrice ! Grâce à l'union du narcissisme et de l'argent, l'argent ruisselle de la FIFA

jusqu'en bas, et remonte du bas jusqu'en haut, c'est ça qui fait l'esprit de famille de la grande famille du foot !

Le nègre n'a pas noté le nom de l'auteur de cette réplique :

- L'argent ! l'argent ! tu n'as que ce mot à la bouche ! Tu dis qu'il est venu des télévisions, d'accord ! Mais pour que les télévisions payent et fassent payer les téléspectateurs, il faut du spectacle : des matchs, des clubs, des joueurs...

La réponse du footeux fut foudroyante :

- Le système foot est mort, mais le jeu du désir est éternel !

Nul ne sait si le dernier mot fut prononcé par le nègre ou par le petit garçon d'Herbeys... on entendit :

- Et puis, aujourd'hui les gens veulent dépasser ton narcissisme universel. Ils en ont marre du « tout à l'ego », alors ils se passionnent pour les matchs où ils voient des joueurs vedettes, qui oublient leur narcissisme pour le mettre au service d'une équipe qui devient championne du monde.

Il est permis d'espérer.

« Le footeux, le nègre et le petit garçon » n'est pas un roman autobiographique. L'idée autobiographique est ici un prétexte à l'envol de l'imagination romanesque. Tout part du poème de Wordsworth « L'arc-en-ciel » où il est dit : « L'enfant est le père de l'homme ». J'ai imaginé deux enfances avec leurs similitudes et leurs différences pour me demander si les notions de destin et de libre arbitre avaient un sens.

Il y avait autre fois en Europe un papillon, l'azuré du serpolet, dont le cycle de vie est complexe. Ce lépidoptère existe toujours, bien que menacé par les pesticides. La femelle pond ses œufs sur une plante hôte, les larves se nourrissent des carpelles des fleurs ; puis, la chenille tombe à terre où elle est recueillie par une fourmi, qui la transporte dans la fourmilière où elle est protégée, nourrie, devient papillon qui sort de la caverne et prend son vol. Les ailes de l'azuré sont bleues, mais si on les regarde sous un angle différent elles sont vif-argent, blanches, ou ... Pourtant, il s'agit toujours du même papillon. Destin, libre arbitre, ou ..., c'est comme la couleur des ailles de l'azuré du serpolet : le regard fait la couleur.

BY PAUL BAYLEVILLE